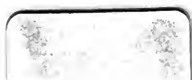
Très humble essai de phonétique lyonnaise

Clair Tisseur

Très humble essai de phonétique lyonnaise

Clair Tisseur


TAYLOR INSTITUTION



Al dotissimo professore Flechia
Debole omaggio
Dal autore

TRÈS HUMBLE ESSAI

DE

PHONÉTIQUE LYONNAISE

Tiré à 50 exemplaires

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL

Très Humble Essai

DE

PHONÉTIQUE LYONNAISE

PAR

NIZIER DU PUITSPELU

De l'Académie du Gourguillon

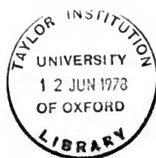


Lyon

LIBRAIRIE GÉNÉRALE HENRI GEORG

65, RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 65

1885


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
12 JUN 1978
OF OXFORD
LIBRARY

TRÈS HUMBLE ESSAI

DE

PHONÉTIQUE LYONNAISE

Présentement, la faveur est aux études sur les patois. C'est, proprement, fermer la porte de l'écurie quand les chevaux sont à la bade. Il eût peut-être fallu, pour les examiner de près, ne pas attendre que nos patois fussent défigurés, désondrés par le mélange de nombre de mots tirés du français et souvent même du bas argot parisien. A chaque instant, quelque vocable parvenu, affublé d'une finale patoise ou estropié par la prononciation campagnarde, remplace un de nos vieux mots, qui avaient leur physionomie propre et portaient sur elle leurs titres de noblesse. Pour le faire court, nous n'avons plus affaire aux dialectes primitifs, qu'il eût été si intéressant d'étudier, mais à leurs produits hybrides, difformes et dégénérés.

*
* *

Sans parler de la chasse aux patois, inaugurée au temps de la Révolution dans le dessein de détruire le plus possible l'esprit particulier de chaque province, et dont l'abbé Grégoire fut l'ardent promoteur, une mesure contribua particulièrement à la corruption et souvent même à la disparition de nos patois, c'est la conscription. Le militaire, en revenant du service, avait oublié le langage

de son endroit ou feignait de l'avoir oublié. Chacun place le bel air où il l'entend. Il me souvient d'un qui faisait ainsi la bête. — « Pòrle veire comme ta mòre t'a n'apprenu ! » fit la vieille Mornandiaude qui l'embrassait.

***

C'est bien autre chose avec le service obligatoire pour tous. Ce sera bien autre chose avec l'instruction obligatoire pour tous. Déjà le paysan a honte de parler patois ; plus honte encore si ses enfants le parlent. — Idée d'ailleurs fort singulière, les ministres donnent des récompenses pour les meilleures études sur les patois, et les préfets font des circulaires pour défendre aux instituteurs de laisser les petits gones parler patois entre eux. — Admirable unité de l'administration.

Hâtons-nous donc de recueillir les débris des patois comme font les archéologues des vieux pots cassés. C'est l'heure.

***

C'est grand'pitié que les érudits des siècles passés n'aient point pris souci des patois. Sans doute alors il n'était pas question de philologie. Mais des théories nous n'en aurions cure, si nous avions seulement les matériaux. Quelle ressource, si l'on possédait des lexiques des anciens patois comme celui de Du Cange pour le latin du moyen âge !

Les *Paraboles de l'Enfant prodigue*, publiées en divers patois sous le premier empire, sont mince chose, et il ne faut pas toujours se fier à leur exactitude. Pour le patois lyonnais, nous avons un court vocabulaire inédit de Cochard [1], inspiré sans doute par la traduction des paraboles, et renfermant, avec des mots de provenances bien diverses, quelques renseignements précieux, surtout en ce qu'ils démontrent l'évolution incessante des dialectes, principalement de ceux qui n'ont pas de littérature écrite. Je ne parle pas des documents anciens ou modernes, auxquels a puisé

[1] Ce manuscrit est la propriété de M. Vericel, qui me l'a obligeamment confié.

M. Onofrio pour son glossaire, excellent mais bien restreint, des patois du Lyonnois, Forez et Beaujolois, ni de ceux qui ont été publiés depuis lors. Parmi ceux-ci, il faut placer les précieux opuscules de Marguerite d'Oyngct, édités par M. Philipon ; les Comptes de la destruction des châteaux de Nervieu et de Peyraud, publiés par le très érudit M. Vachez, qui possède d'ailleurs à fond la connaissance du patois lyonnais, et dont j'ai mis plus d'une fois à contribution l'exquise obligeance ; le *Livre de raison d'un bourgeois de Lyon*, le *Carcabeau de Givors*, le *Prieuré d'Alix*, mis au jour par M. Georges Guigue, qui marche dignement sur les traces de son père, et d'autres que j'oublie. Ces documents aident à l'explication du patois moderne. Mais ils appartiennent à peu près tous à ce que j'appellerai le lyonnais de ville, développé sous l'influence d'oïl, mêlé de formes savantes propres à nous égarer, très différent du lyonnais purement rustique. Ainsi, parlant par respect, le fumier de ville n'a pas la saine odeur du fumier d'étable.

*
* *

Depuis que la philologie a remis en honneur les patois, il s'est publié de fort remarquables études sur ce sujet. Mais ces travaux, encore peu nombreux, sont demeurés isolés entre eux. Dans le but d'obtenir une plus grande précision dans les résultats, ils n'embrassent le plus souvent qu'une partie fort restreinte de territoire, une seule vallée, même une seule commune. C'est ainsi que M. J. Cornu a publié une savante étude sur la phonétique du bagnard, c'est-à-dire du patois parlé dans le val de Bagnes, ou plutôt du patois de Chables, principal village de la commune de Bagnes, dans le Valais, près de Martigny. Son ami, M. Gilliéron, a donné une étude plus développée, très serrée, très bien faite, et suivie d'un glossaire, sur le patois de la commune de Vionnaz, située presque à l'embouchure du Rhône dans le lac de Genève. Ces deux auteurs ont suivi pas à pas le plan de M. Nigra dans sa *Fonetica del dialetto di Val-Soana*[1], publiée dans la revue italienne,

[1] Le *Val Soana* comprend quatre communes dans l'arrondissement d'Ivrée, province de Turin. Son dialecte est en outre parlé dans deux communes voisines.

l'*Archivio glottologico romano.* Ces travaux sont d'autant plus intéressants pour nous qu'ils s'appliquent à des dialectes faisant partie du même groupe que le lyonnais, groupe qui n'est ni d'oc ni d'oïl, et que M. Ascoli a désigné par le nom de romano-provençal.

A un autre bout du pays franco-romand, M. Ch. Joret, aujourd'hui professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, et l'auteur d'un livre qui témoigne d'une érudition prodigieuse et fait loi dans la science, *Du C dans les langues romanes*, M. Joret a publié un ouvrage sur le *Patois normand du Bessin*, c'est-à-dire du pays dont Bayeux est le chef-lieu. Ce travail, trop modestement intitulé *Essai*, a cet intérêt rare, qu'il est accompagné d'un dictionnaire étymologique. M. Joret a récemment complété et agrandi singulièrement ce premier travail par un livre sur les *Caractères et l'extension du patois normand.*

Pour les dialectes d'oc, M. Chabaneau, professeur à la Faculté de Montpellier, a publié une *Grammaire limousine*, œuvre considérable, d'une érudition profonde et déliée, et à laquelle on ne saurait rien souhaiter que des exemples possible un peu plus multipliés.

Dans ce moment même, M. Andrews publie dans la *Romania* une étude sur la *Phonétique mentonaise*, et, puisque ce qui est de notre pays doit surtout nous intéresser, le savant M. Clédat, professeur à la Faculté des Lettres de Lyon, vient de donner une étude sur le *Pronom neutre dans le Forez, le Lyonnais et la Bresse*, qui est un modèle par l'exactitude, la clarté, et ces qualités d'ordonnance et de méthode, auxquelles ne sauraient aspirer les pauvres diables comme nous, qui n'ont pas passé par la discipline et les fortes études des hautes écoles [1].

Donc, pour employer une métaphore dont je ne doute pas que vous n'admiriez la nouveauté, j'ai voulu apporter ma pierre à l'édifice philologique de nos patois. Excusez la témérité.

*
* *

On sera obligé de rappeler ici, le plus sommairement possible,

[1] Je ne parle ici que des travaux d'analyse. Si je parlais des glossaires, il me faudrait d'abord citer l'œuvre colossale de M. Mistral, *Lou Trésor dóu Felibrige*, puis le *Dictionnaire des idiômes romans du Midi de la France*, de M. Azaïs, etc.

quelques principes de la philologie. Je ne dois pas oublier, en effet, que nous n'écrivons pas que pour les philologues de profession (nous courrions risque de n'avoir pas assez de lecteurs), mais que notre but principal est de faire connaître aux bons Lyonnais les lois qui régissent leur bon patois. On s'efforcera donc d'apporter à ce travail toute la clarté imaginable, et d'en écarter le plus possible les termes scientifiques et les propositions abstruses. Je crois qu'il y a moyen de tout dire de façon à se faire comprendre de tous. Je voudrais être compris, même d'un élève de l'école primaire. A tout le moins le serai-je, espérons-le, de tout Lyonnais en possession de ces connaissances générales qui sont le patrimoine de celui qu'au dix-septième siècle, on appelait de ce beau nom d'honnête homme. Je supplie donc mes lecteurs de m'accorder tant soit peu de l'attention que l'on accorde à des choses frivoles. Peut-être, après avoir lu ce travail, sauront-ils quelque chose de plus sur leur pays. Et, après tout, je ne serai pas beaucoup plus ennuyeux qu'un article de la *Revue des Deux-Mondes*.

*
* *

Toute étude de ce genre comporte un plan bien fixé d'avance. Celui auquel je me suis arrêté est différent de celui qu'ont suivi jusqu'ici les doctes auteurs qui se sont occupés des patois. Je ne veux pas dire, certes, qu'il soit meilleur! Ces savants sont d'ailleurs cent fois plus qualifiés que votre très humble pour cette sorte d'études. Mais la philologie fait chaque jour quelque progrès ou adopte quelque changement, et il faut les suivre. Il en est un peu de cela comme des chapeaux dont la forme varie à chaque printemps. Pour le moment, on me dit que l'on va donner aux chapeaux la forme d'un tromblon. J'ai donc « tâché moyen » de donner à ma phonétique un peu la forme d'un tromblon, sans être bien sûr que, dans un an d'ici, de nouveaux progrès dans la science ne devraient pas m'engager à lui donner, au contraire, la forme d'un melon. J'ose du moins dire que le plan que j'ai suivi est clair comme la fontaine des Trois-Cornets, au prix peut-être de quelques répétitions. C'est, il me semble, l'essentiel.



Je dois, avant de commencer, un témoignage tout particulier de reconnaissance à M. Ernest Langlois, membre de notre École française de Rome. Les conseils de M. Langlois m'ont aidé à classer et à coordonner des matériaux un peu confus et épars, à écarter des points douteux, à rectifier des erreurs, à suivre un plan correct. Si je n'ai pas toujours mis en pratique jusqu'au bout ses excellents avis, qui m'auraient fait donner à mon étude une forme plus classique et plus acceptable de la science officielle, c'est la faute d'une certaine indocilité de caractère, d'un certain manque de gravité que je porterai jusqu'au tombeau, et qui me poussent souvent au caprice. Allez donc enseigner à un Bachi-Bozouk de l'Anatolie la charge en douze temps et j'ai oublié combien de mouvements! Allez donc enseigner à un né natif du Gourguillon à parler la langue de M. Villemain!



La phonétique est la partie de la grammaire comparée qui traite des sons, des lettres et de leurs permutations. La phonétique lyonnaise (rigoureusement l'on devrait dire la phonologie [1], mais le mot de phonétique est admis par l'usage), la phonétique lyonnaise sera donc l'étude des transformations que les sons et les articulations ont subies dans leur passage de la langue mère au patois moderne.

Je ferais injure à mes lecteurs si je supposais qu'ils ignorent que le patois lyonnais est sorti du latin, non pas du latin classique, mais du latin populaire. C'est là un fait accepté pour tous les dialectes romans par quiconque a la moindre teinture de grammaire comparée. Je ne répondrais pas, cependant, qu'il ne se rencontrât quelque bon vieil amoureux du celtique pour le contester. Il n'y a guère d'années que M. de Cassagnac, qui traitait la philologie à peu près de même façon que l'histoire, publiait un ouvrage intitulé : *Antiquité des patois. Antériorité de la langue française sur*

[1] C'est le nom qu'a employé M. J. Cornu dans son étude du patois bagnard.

le latin. — L'ouvrage ne paraît pas avoir fait grande sensation dans le monde savant. — Passe pour M. de Cassagnac, mais même des gens instruits ont longtemps prétendu que, sinon le français, du moins nos patois étaient purement du celtique. L'excellent Champollion-Figeac, qui était un savant, était convaincu que « c'est de la langue vulgaire des provinces que se sont formées les langues française, espagnole et italienne », et, par langue vulgaire il entendait le celtique, du moins, disait-il, « le celtique corrompu par le latin ». Cochard, qui n'avait pas l'érudition étendue de Champollion-Figeac, mais qui était doué d'un bon sens naturel, à propos du mot *attofayî* qui, en lyonnais, signifie *élever*, au sens métaphorique d'élever des enfants, des arbres, des bestiaux, etc., et vient tout bonnement d'*aptificare*, Cochard écrit cette phrase légèrement narquoise : « M. Champollion-Figeac le dérive du celtique, ce qui n'est pas probable. »

* * *

Ce n'est pas à dire que le celtique n'ait sa petite part dans nos patois. Nous savons par les auteurs latins que même quelques mots du latin classique ont été tirés des dialectes gaulois : ainsi *alauda*, alouette huppée, *bulga*, petit sac, *larix*, mélèze, etc. Il a dû en être autant du latin populaire, mais nous savons aussi que les mots gaulois y sont extrêmement rares, parce que, dans le cas contraire, nous les retrouverions dans les divers dialectes celtiques encore existants ou qui ont laissé des monuments écrits, ce qui n'est pas. Sur plus de cinq mille mots d'origine populaire que compte le français, il n'en est guère plus d'une vingtaine qui appartiennent au celtique. La proportion est un peu plus forte dans nos patois [1].

En tous cas, ces mots celtiques, ainsi que les mots grecs introduits dans le latin populaire, avaient été façonnés à l'image du latin, affublés de terminaisons latines, déclinés sur des déclinaisons

[1] Il n'est pas ici question des noms de lieux, où, au contraire, la part du celtique est considérable, les noms primitifs ayant été seulement *latinisés* par les Romains.

latines, de sorte que c'est encore par le moyen du latin qu'ils nous sont parvenus.

v. errata p 145

Nos bons canuts qui, le soir, disent à la bourgeoise d'accrocher le chelu à la traverse de leur métier, se doutent-ils seulement qu'ils emploient un mot gaulois, encore bien qu'il leur soit venu par l'intermédiaire du latin, encore bien que l'objet lui-même ne soit qu'une modification de la *lucerna* antique, restée beaucoup plus apparente dans le *chouleï* de nos campagnes ? On ne peut rattacher en effet *chelu* et ses pareils à aucun mot latin qui ait avec eux quelque rapport de sens. Au rebours, « en partie tous » les dialectes celtiques nous fournissent le radical *cal*, *choul*, *chal*, *chel*, qui les a engendrés. En armoricain, *goulou*, anciennement *goulaou*, signifie lumière, chandelle ; en kymri, *goleu*, *gole*, *goleuni gwawl*, a le même sens de lumière ; en ancien cornique, *golou* veut dire lumière, et *goloulester*, lampe ; en irlandais, *gogar* a la signification de lumière. Mais notre *chouleï*, pour dériver du radical, n'a pu moins faire que de passer par un latin barbare *caliculus*, qui a donné le vieux français *chaleil*, et le provençal *caleil*, employé par le bon Rabelais, lorsqu'il nous conte un peu trop gauloisement la manière comment furent divisées en lieues les routes de France, et la raison pourquoi elles devenaient plus allongées à mesure qu'on s'éloignait de Paris, pour autant que, d'infortune, « il n'y avoit plus d'olif en li *caleil* ».

*
* *

Donc, ce qu'il s'agit d'étudier, c'est la transformation des sons latins en sons lyonnais. Pour cela, nous devrons partir du bas-latin, car c'est de lui que nous tirons notre origine, et non du latin d'Horace, encore bien que nous rencontrions parfois dans notre patois des mots de pur latin classique.

Reste la question de savoir comment nous devrons écrire les mots lyonnais.

Il est admis aujourd'hui en philologie que l'on doit, pour les patois, adopter une orthographe rigoureusement phonétique. Pour y parvenir, chaque philologue suit une notation particulière. Les voyelles sont garnies de petits indices qui en modifient les sons. On

les surmonte d'un petit rond, de deux points, d'un tréma, d'un ou d'une tilde[1], d'un éventail ; on les souligne d'un trait, d'un point par dessous, on les accote d'un numéro. U veut dire *ou* et *ü* veut dire *u*. De même pour les consonnes. A celle fin d'indiquer que les *ll* sont mouillées, on les traverse d'une petite barre ; pour exprimer l'articulation *gn*, on écrit une *n* surmontée d'une petite pataraffe en façon de queue de cayon, comme en espagnol et en portugais. Pour exprimer par une seule lettre une articulation unique, on écrit *x*, prononcez *ch*, et, à l'inverse *cs*, prononcez *x*. Je ne sais pourquoi, au rebours, on n'a pas toujours créé de signe unique pour les articulations *ts*, *dz*, qui, dans plusieurs de nos dialectes, sont simplement la manière de prononcer *ch*.

Ces notations ont sans doute leurs avantages, et j'avoue que je désirerais très fort que le français eût un signe pour indiquer que *l* est mouillée. Il suffirait pour cela que, comme en espagnol, on convînt que *ll* représenteraient toujours *l* mouillée, ou bien, qu'à la façon du provençal, on intercalât une *h* après *l (lh)*, pour accuser l'humidité. Dans mon très précieux *Littré du Gourguillon*, j'ai été plus d'une fois embarrassé pour indiquer que *ll* devaient se mouiller. J'avais la démangeaison d'exprimer la chose par *lh* provençal. Mais il faut suivre la noce, je veux dire nos classiques, et je me suis contenté d'ajouter philosophiquement entre parenthèses : « Mouillez les *ll* », ce qui est un peu long, mais fort clair.

Dieu me garde de faire ici la critique de l'orthographe phonétique prévalante en philologie, et qui, au premier abord, n'est pas sans analogie avec une orthographe de cuisinière poussée à l'état scientifique, mais je n'ai pas cru devoir l'adopter. J'ai pour cela plusieurs raisons. La première, c'est que nous ne possédons pas les caractères spéciaux que les très rares imprimeurs qui s'occupent de l'impression des ouvrages de philologie ont dû faire fondre. Cette raison

[1] Doit-on dire *un* tilde ou *une* tilde? Le Diction. de Bescherelle dit *tilda, s. m.* ; le Complément de la 6e édit. du Dic. de l'Académie, par Barré, dit *tilda, s. m.* Littré dit *tilda, s. f.* M. Gilliéron écrit *un* tilde. Voyons l'Académie, dernière édition. Il n'y est pas. — Larousse? — Pas davantage. Voilà qui est embarrassant. Alors, prenons l'espagnol et le portugais, puisque *tilde* en vient. Bon ! En espagnol, il est des deux genres! En portugais, féminin lorsqu'on écrit *tilde*, et masculin lorsqu'on écrit *til* ! alors, suivons l'étymologie: *titulus* est masculin. Oui, mais le bas-latin a sûrement une forme *titula*. Que le diable l'emporte !

ne me semble pas abolument mauvaise. Je dois cependant ajouter que j'aurais à ma disposition les caractères idoines que je ne ferais pas autrement, par cette autre bonne raison que le lyonnais n'a ni sons ni articulations spéciaux, et que les lettres usitées en français suffisent amplement à les transcrire[1]. Pour le surplus, il ne me chaut guère que l'articulation *ch*, par exemple, soit représentée par une lettre au lieu de deux. Il me suffit que mon lecteur sache que *ch* se prononce *ch*.

*
* *

Mais la question n'est pas résolue tout entière. En admettant que nous puissions transcrire tous les sons avec des signes français, reste à savoir s'il faut ou non écrire uniquement ce qui se prononce, supprimant tout ce qui ne se prononce pas. En d'autres termes, s'il s'agissait de français, faudrait-il écrire avec

L'ORTHOGRAPHE DES ANES

Singulier : *il chantait ;* pluriel : *ils chantaient.*
Ou avec

L'ORTHOGRAPHE DES SAVANTS

Singulier : *il chanté* ; pluriel : *il chanté.*
(Ce qui ne me semble pas fait pour faciliter l'intelligence des textes).

Les philologues ne tolèreraient pas le choix. L'un d'eux, fort distingué, et qui n'est d'ailleurs en cela que l'écho des maîtres, écrivait naguère : « Nous ne devons ni ne pouvons créer au patois « une tradition orthographique : D'abord ce serait le doter fort « mal à propos d'un *embarras qui est regrettable pour la plu-* « *part des langues littéraires, et principalement pour le fran-* « *çais...* » J'avoue que la dernière partie de la phrase me semble un petit peu roide. Même que je me demande comment l'on s'y

[1] Il n'en irait pas ainsi pour des patois même très rapprochés de nous, tels que le patois du Bugey, par exemple, où se trouvent des articulations analogues à celles du *h* anglais.

pourrait prendre pour étudier aujourd'hui la philologie, si l'on ne possédait les textes que dans l'orthographe euphonique.

Au risque de ruiner d'avance, dans l'esprit des doctes, tout ce que j'ai pu faire de recherches et d'études, je me suis déterminé à user quelque peu de l'orthographe étymologique [1]. Sans doute, si l'on avait à étudier ici l'idiôme de quelque peuplade de la mer du Sud, on serait impardonnable de chercher autre chose que l'expression la plus simple et la plus exacte des sons. Mais l'excuse de mon crime est dans ce fait que tous les mots patois qui trouveront place dans la présente phonétique ont des étymologies à peu près indiscutables, et que la plupart d'entre eux ont déjà été employés par nos auteurs patois sous des orthographes assez diverses, mais enfin qui toutes, dans une certaine mesure, indiquent les origines du vocable. Bien entendu que cette orthographe ne saurait être rigoureusement logique. On ne saurait avoir cette prétention de représenter exactement les sons prononcés à telle ou telle époque du temps jadis, car l'on ignore à quels moments et dans quel ordre telles ou telles lettres ont cessé de se faire entendre. Il est même probable que cela s'est fait fort irrégulièrement, et que Gautier, au Gourguillon, disait encore *chantar*, que Garguille, à Millery, disait déjà *chanta*. Possible même que Garguille et Gautier fussent du même village. Mais qui diable aurait la prétention de rien faire de rigoureux en ce monde? En orthographe comme en autre chose tout est une question d'usage et de mesure. « On ne vous dit pas de ne pas battre votre femme, répondait avec douceur le président à un prévenu, mais il ne faut pas l'assommer ! »

*
* *



Admettant d'ailleurs que j'ai tort, suffit que mes lecteurs lyonnais tant soit peu familiers avec le patois comprendront mes textes, ce qui serait absolument impossible si on leur mettait sous les yeux, par exemple, les signes diacritiques, hiéroglyphiques, cabalistiques, fantastiques, avec lesquels le savant M. Haëfelin, docteur

[1] M. Chabaneau n'a pas non plus suivi l'orthographe purement phonétique dans sa *Grammaire limousine*.

en philosophie, membre honoraire de la Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel, a transcrit les rondes et les chansons du patois de Fribourg, qui ressemble pourtant de si près au nôtre [1].



L'orthographe étymologique, même appliquée aux patois, peut rendre des services. Ceux de nous qui habitent la campagne savent que, dans divers endroits, on appelle *abau* un petit gerbier en forme de toit. Or, dans *abau* nous lisons facilement une *l* devenue *u* après *a*, ce qui représente un primitif ab*al*, comme chivi*au* représente un primitif chev*al*, marich*au*, un primitif maréch*al*, etc. Cet *abal*, nous le rencontrerons encore existant au même sens dans le patois dauphinois où l'évolution ne s'est pas accomplie, et par *abal* nous serons conduits au verbe *abali* qui, en Dauphiné, signifie abriter. *Abali* nous conduira à *ad-bajulare*, par une des nombreuses dérivations de sens qu'a subies ce verbe, devenu synonyme de gouverner, conserver, abriter, réserver. Que si nous nous étions contenté de transcrire phonétiquement *au* par *ó*, et d'écrire *abó*, impossible au lecteur de lire dans les lettres l'origine du mot. Or, l'origine des mots en éclaire parfois le sens, et sa connaissance, en tous cas, procure toujours à l'esprit une satisfaction dont il est bon de ne pas se priver.



Mais tout en employant une orthographe étymologique, il n'est pas sans utilité de faire connaître les lettres qui ne se prononcent plus. Pour ce faire, nous nous contenterons de les mettre entre parenthèses, comme on ferait par exemple dans les mots français suivants : lou(p), j'aimerai(s), ils aimerai(ent), etc.

[1] Je me hâte de dire que les philologues français, tels que MM. Gilliéron et Cornu, qui se sont occupés des mêmes patois, ont employé une graphie, qui bien que purement phonétique, est beaucoup plus claire, tandis que M. Ayer, qui a inventé une orthographe étymologique, toujours pour les mêmes dialectes, est peut-être encore moins compréhensible à l'œil du simple mortel que M. Haëfelin. Je crois qu'en telles occurrences, lorsque l'on possède quelques documents qui fournissent déjà une tradition écrite, le mieux est d'innover le moins possible.



Avant le lever du rideau, il est nécessaire de donner la définition de quelques-uns des termes que nous emploierons.

D'abord *voyelles* et *consonnes :* même les plus petits gones savent ce que c'est.

Or, dans tout mot latin, français ou patois, il y a une voyelle, une seule, sur laquelle, sans même qu'on s'en aperçoive toujours, la voix porte toujours d'une façon toute spéciale. Nous appellerons cette voyelle, *voyelle tonique* ou *accentuée.* Il est très essentiel d'en faire la distinction, car la même voyelle, selon qu'elle est *tonique* ou *atone*, c'est-à-dire non tonique, a des destinées fort différentes.

Tout le monde sait aussi que le latin, dont nous sommes sortis. avait des voyelles *longues* et des *brèves*, suivant les mots. Ainsi dans femina, *e* est long, et bref dans femur.

Or, en latin, la voyelle tonique n'était jamais la dernière (sauf dans les monosyllabes, cela va de soi). L'accent était sur l'avant-dernière voyelle, si elle était longue, et sur l'antépénultième si l'avant-dernière était brève,

En français, au contraire, l'accent est sur la *dernière* voyelle, quand celle-ci n'est pas un *e* muet, et sur l'*avant-dernière* quand le mot se termine par un *e* muet.

En patois l'accent est, comme en français, tantôt sur la dernière voyelle, tantôt sur l'avant-dernière. Mais, dans ce dernier cas, au lieu de se terminer par un *e* muet, le mot peut se terminer par *a*, *e*, *i*, *o*, atones, mais non par *u* ni *ou*. U et *ou* finals sont toujours toniques.

Pour plus de clarté, dans tous les mots latins et patois, la voyelle tonique sera en caractères italiques.



Les voyelles, toniques ou atones, seront divisées en trois classes :

Nous appellerons *voyelle libre,* celle qui est finale, suivie d'une consonne simple ou des groupes PR, BR, TR, DR.

Nous appellerons *voyelle variable* celle qui est suivie des groupes CR, GR, PL, BL, ou d'un groupe dont l'un des éléments est un *yotte*, expression que nous expliquerons plus loin.

Nous appellerons *voyelle entravée* celle qui est suivie de deux consonnes autres que les groupes ci-dessus mentionnés [1].

Bien noter que, pour être *entravée*, ou *en position*, comme on disait naguère, la voyelle ne perd pas son caractère *propre* de *longue* ou de *brève*, quoiqu'en disent les traités de prosodie latine. C'est la *syllabe* qui devient longue en prosodie, mais la *voyelle en position* peut avoir des destinées différentes, selon qu'elle est longue ou brève *par nature*.

*
* *

Occupons-nous maintenant de l'étude des

VOYELLES LYONNAISES

Elles sont les mêmes qu'en français :

A

1° A égale *a* dans m*a*re ; 2° Â égale *â* dans *â*me.

E

1° E muet égale *e* dans mann*e* ; 2° É, appelé *e* fermé par les grammairiens, égale *é* dans v*é*rit*é* ; 3° Ê, dit *e* ouvert, égale *ê* dans m*ê*me ; 4° È égale *è* dans sév*è*re.

I

I égale *i* dans *ici*.

O

1° O très bref égale *o* dans c*o*tte, m*o*tte. Cet *o* n'a pas de marque particulière, mais sa prononciation est communément in-

[1] Cette division et ces dénominations sont celles adoptées par M. Gaston Paris dans un travail qui est un chef-d'œuvre d'érudition, de clarté et de critique, sur O dit *o* fermé (*Romania*, t. X, nos 37, 38).

diquée par la voyelle double qui le suit, laquelle est le plus souvent *tt*, ou, à la fin des mots, par la consonne *t* : p*o*t, éc*o*t. Le Lyonnais observe avec soin cette prononciation, et nous disons gig*o*t, m*o*t, avec *o* prononcé très bref, et non gig*au*t et m*au*t, comme à la Comédie française. Donc, en patois, tout *o* médial suivi de *tt*, tout *o* final suivi de *t* sera prononcé très bref; 2° O égale *o* dans par*o*le; 3° Ô égale *ô* dans d*ô*me.

U

U égale *u* dans *u*nité.

Ajoutez une voyelle particulière au lyonnais : c'est *e* muet français devenu tonique à la fin des mots. Nous l'indiquerons par Ë. Il n'existe dans aucun mot français, mais on s'en rendra compte si, dans le mot h*o*mme, au lieu de faire porter l'accent sur *o*, on le fait porter sur *e* muet : homm*e*. On obtiendra ainsi un son intermédiaire entre *o* et *e*. Il y a du reste très peu de mots patois avec l'accent sur *e* (*e* final n'existe guère d'ailleurs que dans les pluriels féminins, où il est atone). On peut citer pellu*ë* (poulie), joucli*ë*, courroie qui lie les bœufs au joug, et quelques autres.

E existe cependant quelquefois à l'état atone. C'est alors le même son affaibli, mais toujours plus fort que *e* muet français. M*o*rve (mauve) en est un des rares exemples.

SONS IMPROPREMENT NOMMÉS DIPHTONGUES, MAIS QUI SONT EN RÉALITÉ DES SONS SIMPLES EXPRIMÉS PAR DEUX LETTRES

AU égale *au* dans *au*tel.

OU égale *ou* dans m*ou*dre.

IN égale *in* dans *in*grat.

AN, EN, dans les substantifs, égalent *an*, *en* comme dans *an*ge, déf*en*dre. Il n'en est pas de même dans la conjugaison (par exemple dans j'applayiri*an*(s), nous attellerions). AN prend alors un son tiré du nez, qui se rapproche de *in*, et qu'il est souvent difficile d'en discerner [1].

[1] La conclusion naturelle eût été d'adopter deux graphies pour exprimer ces deux sons différents, par exemple *an* et *en*, mais ce dernier groupe, qui est muet dans nos verbes français, aurait embrouillé complètement, pour la plupart des lecteurs, les conjugaisons des verbes patois. On suppleera à celte *deficiency* par des notes.

ON ne se prononce pas exactement comme dans mel*on*. C'est aussi un son nasal qui, lui, se rapproche de *an*. Même observation sur la confusion facile des deux sons.

UN est un son qui n'existe guère que dans les mots proprement empruntés au français. Il se nasalise le plus souvent en *in* (pour parler du nez nous n'avons pas notre pareil) : *in* homo pour *un* homme. On dit *un* aux portes de Lyon, et, à mesure qu'on s'éloigne, le son *in* s'accentue du côté du Forez, jusqu'à Rive-de-Gier où l'on prononce *ïn*.

Ajoutez un son bizarre, intermédiaire entre *un* et *in*, et que nous exprimerons à l'occasion (fort rare) par *ën*. Je n'ai entendu ce son que dans la montagne, à Yzeron, Duerne, où l'on dit r*ën*, pour r*in* (rien) dans les villages de la plaine ; de même u*ën* pour u*é*, u*el* (œuf), lay*ën* pour li*an* (en bas). On peut donc considérer ce son comme un phénomène local. Du reste la prononciation de beaucoup de mots, et même l'emploi des vocables varie souvent de paroisse à paroisse.

EU, prononcé comme dans j*eu*ne, n'existe qu'à l'état sporadique et dans des mots que je crois introduits. Ainsi inqu*eu*, aujourd'hui (h*a*nc h*o*die), est le provençal inqu*eu* (prononc. inquèou), dans lequel la diphtongue s'est réduite, probablement sous l'influence d'oïl. *Eu*vra, filasse de chanvre, est le français *œu*vre, car *o*pera a donné chez nous *ou*ra, travail, tâche.

DIPHTONGUES

AÏ, EÏ, OÏ. Dans ces diphtongues, l'accent porte sur lapremière lettre, et la prononciation de *i* doit à peine se faire sentir [1].

AÏ égale *ai* dans *ai*l

EÏ égale *ei* dans pl*éi*ade, mét*ei*l.

OÏ égale *oy* dans n*oy*er [2].

Somme, ces diphtongues se prononcent comme les mêmes diphtongues dans le grec classique.

Leur emploi est d'ailleurs localisé. Aux environs de Lyon, elles

[1] M. Gilliéron fait la même remarque pour le patois suisso-romand de Vionnaz.

[2] Entendez *noyer* prononcé à la lyonnaise : *no-yé*, et non pas à la parisienne : *noi-yé*.

sont à peu près inconnues. On y dit pr*ai*chi. A mesure qu'on s'approche du Forez on diphtongue, mais si peu que rien. A Rive-de-Gier on diphtongue tout à fait : pr*aï*chi.

OI, comme dans r*oi*, l*oi* n'existe pas, à proprement parler, bien qu'il n'y ait pas à douter qu'il n'ait existé primitivement. Aujourd'hui il y aurait plutôt lieu de le transcrire par *oa*, *oua* et même par *oué*. Un paysan lettré à qui je faisais transcrire devant moi le mot *roue* en patois, l'écrivit r*oi* ; un autre l'écrivit rou*a*. A l'audition, on ne discernait pas la différence. On distingue bien la diphtongue dans les mots cou*a*, queue (c*au*da), rouêm*ô*, réfléchir (rumin*a*re). Dans les vieux noëls on trouve indifféremment à la c*oi*ti, et à la cou*é*ti pour à la hâte (de coct*a*re)[1].

Pas de triphtongues. Dans pray*i*, prier, ley*i*, lier, etc., il y a bel et bien deux voyelles réunies par un *y (yotte)* de formation romane, c'est-à-dire postérieure au latin.

Reste à parler d'un son que nous qualifierons de semi-voyelle, et qui joue un grand rôle dans notre patois. Nous l'appellerons

YOTTE

Du nom de la lettre allemande comme laquelle il se prononce.

Ce son égale *i*, *y* français en hiatus comme dans pi*e*d, alli*ons*, y*eu*x.

Nous exprimerons indifféremment ce son par *i*, *y*.

Le lecteur se demandera pour quelle cause on le fait différer de *i* et de *y* ? — Uniquement à cause de son rôle étymologique.

Il importe donc de montrer en quoi *i*, *y* yotte ou semi-voyelle, diffère de *i* voyelle.

Lorsque, dans un mot latin, *i* se trouve entre deux consonnes, c'est un *i* voyelle : ver-*i*-tatem.

Quand il est en hiatus, ce n'est plus qu'une demi-voyelle : camp*a*nia (pour camp*a*nea), campagne ; c'est-à-dire un yotte.

Mais il arrive souvent que, par suite de la transformation d'une

[1] La même transformation s'était accomplie en français au XVI[e] siècle. *Oi* y égale *oué*. On disait dortouére pour dort*oir*.

consonne, ou simplement de son voisinage, il se développe en roman (c'est-à-dire dans les langues issues du latin) un *i* qui n'existait pas dans le type primitif. Dans cu*i*re, de cocere, par exemple, *i* est un yotte. Dans do*yen*, de dec*a*nus, *y* est aussi un yotte [1]. Dans *ai*gle, d'*a*quila, m*ain*, de m*a*nus, il s'est développé un yotte qui a subsisté tant que la diphtongue s'est prononcée, et qui n'est plus aujourd'hui qu'à l'état graphique.

Ceci compris, je pense que nous pouvons passer aux

VOYELLES LATINES

Ces voyelles, comme on sait, sont A, E, I, O, U.

Dans le latin classique, chacune de ces voyelles se divisait en longue et en brève.

Il est à croire que A long et A bref se sont confondus dans le latin populaire, car dans leur passage aux langues romanes, *a* bref et *a* long ne se comportent pas de façon différente. On doit donc leur attribuer le même son A.

E bref avait le son de È français.

E long et I bref se prononçaient tous les deux É. Nous appellerons cet É, *é fermé*.

I long se prononçait I.

O long et U bref se prononçaient tous les deux O, on suppose comme dans côte. Nous appellerons cet O, *ô* fermé, quoique ce ne soit pas l'*o* fermé des grammairiens.

O bref se prononçait probablement comme O dans cotte.

U long avait le son OU. Le son de *u* français n'existait pas. C'est un son d'origine celtique.

[1] On pourrait même dire qu'il y en a deux à Paris. Dans dec*a*nus, *dec* a donné *doi*, où *i* est un yotte venu de *c*. *Anus* a donné *ain*, puis *en*; d'où *decanus* = *doi-en*. Puis, comme *doi-en* n'était pas facile à « affranchir », on a ajouté un second yotte; *doi-yen*, que nous autres bons Lyonnais avons réduit à *do-yen*, où il n'y a plus qu'un yotte.

DIPHTONGUES

AE se confond avec E bref.

OE se confond avec É fermé (*e* long et *i* bref). Déjà les Romains écrivaient différemment f*œ*tus ou fetus, f*œ*mina ou femina.

Nous avons maintenant tout ce qu'il nous faut pour passer à l'étude de la transformation des voyelles latines en patois lyonnais.

TRANSFORMATION DES VOYELLES LATINES TONIQUES EN PATOIS LYONNAIS

Pour désigner l'équivalence du son latin et du son patois actuel, nous emploierons le signe = qui, en algèbre, indique l'égalité.

A

1. A latin libre, quand il n'est pas suivi d'une nasale, = Ô (cet Ô était jadis A [1]) :

L*a*tus = l*ó*, côté,
Pr*a*tum = pr*ó*, pré ;
Verit*a*tem = verit*ó*, vérité ;
Paupert*a*tem = pouret*ó*, pauvreté ;

[1] Ô pour A ne commence à paraître à Lyon qu'à la fin du dix-huitième siècle. Il est probable que bien auparavant il s'était développé dans les campagnes.

San(i)tatem = sandó, santé;
Minor natus = ménó, jeune gars;
Male gratum = magró, malgré;
Cantatum = chantó, chanté;
Cantata = chantó, chantée;
Amatum, ta = amó, émó, aimé, eé;
Sibilatum, ta = subló, sifflé, ée;
Platea = plóci, place;
Bladum = bló, blé;
Rapa = róva, rave;
Faba — fóva, fève;
Suavem = suó, doux au toucher;
Pavum = póvo, paon (Craponne);
Nasum = nó(s), nez;
Quare = cór, car;
Cantare [1] = chantó, chanter;
Amare = amó, émó, aimer;
Sibilare = subló, siffler;
Clarum = cliór, clair;
Capitale = chatór, cheptel.

Remarques 1. Flatum = fla(t), haleine, et non fló, évidemment parce que *t* final s'est fait plus longtemps sentir dans ce mot que dans ses frères.

2. Sous l'influence de la gutturale initiale, A est devenu I dans *casis* = chi(s), chez, contraction de *chies*, qu'on trouve au treizième siècle, et dans *scala* = échila, échelle.

2. Nous avons expliqué que le groupe BR, TR ne constitue pas d'entrave. Aussi A suivi de ce groupe se comporte-t-il exactement comme dans le n° 1. Remarquez qu'il importe peu que la première lettre du groupe tombe en patois, ni même que le groupe latin ne soit pas BR, TR, si au contraire celui-ci existe en patois :

Pa(t)rem = póre, père [2];
Ma(t)rem = móre, mère;
Fra(t)rem = fróre, frère;
A(r)b(o)r = óbrô, arbre;
Ma(r)m(o)r = móbro, marbre;
Pla(s)trum = plótro [3], plâtre;
A(s)trum = ótro, âtre;
Pa(s)tor = póstro [4], pâtre (Morn.).

[1] Remarquez que le sort de A n'est pas différent lorsqu'il est suivi d'une consonne dentale dite *explosive* (c'est-à-dire de celles qui arrêtent brusquement le son de la voyelle), comme *t* dans cantatum ou, au contraire, d'une des consonnes nommées *continues* (c'est-à-dire qui facilitent le prolongement de la voyelle), comme *r* dans cantare. Il n'en a vraisemblablement pas toujours été ainsi, et les toniques de cantatum et de cantare n'ont pu s'identifier en ó que depuis que *t* et *r* après *a* ont cessé de se prononcer. Auparavant *a* était bref dans la forme issue de cantatum, et long dans la forme issue de cantare.

Sur les infinitifs en *are*, v. plus loin, n° 13 et 14.

[2] Yzeron, Duerne disent pére, mére. Influence d'oïl.

[3] On trouve déjà plautro (pour plátro) à Givors, dès le treizième siècle *(Carcabeau)*.

[4] Cette transformation de *a* en *ó* dans pastor est assez curieuse, car en français, A, entravé par un groupe dont la première lettre est S, ne s'allonge précisément que par la chute de *s*, que l'on remplace par un accent circonflexe sur l'*a* : Pâ(s)tre, â(s)-pre. Cochard donne pastro, forme des pays d'*a*, et qui est d'ailleurs évidemment la forme ancienne.

3. A, suivi du groupe BL (c'est ce que nous avons appelé A variable) en patois, = Ô :

Tab(u)la = tróbla, table ;
Stab(u)la = étróbla, étable ;
Rutab(u)lum = róblo, fourgon de mineur ;
Amab(i)lem = amóblo (Morn.), émóblo (Crap.), aimable ;
Capab(i)lem = capóblo, capable ;
Culpab(i)lem = copóblo, coupable.

Remarque. — Mais pourquoi A a-t-il persisté dans *sab*(u)la = sabla, sable, je l'ignore considérablement.

A entravé a subi des modifications diverses, suivant les consonnes qui formaient l'entrave.

4. L'influence de R sur le passage de A à Ô est remarquable. A, entravé par un groupe dont la première consonne est R, devient invariablement Ô. Il en est de même si cette consonne est L en latin, devenue R en patois [1] :

Largum = lórgi, large ;
Partem = pór(t), part ;
Quartum = quór(t), quart ;
Dies Martis = dimór(s), mardi ;
Tardum = tór(d), tard ;
Lardum = lór(d), lard ;
Harpa = órpa, griffe ;
Barba = bórba, barbe ;
Carrus = chór, char ;
Balma = bórma, coteau.

Remarque. — Arca s'est révolté contre la règle. Il continue à faire *archi*, coffre. Son tour viendra, et s'il ne tombe pas en désuétude (ce dont il est menacé), il fera *órchi* [2].

5. A entravé par SS, ST (peu importe que le groupe persiste ou tombe en patois) = Ô :

Lassa = lóssi, lasse ;
Bassa = bóssi, basse ;
It. *tazza* = tóssi, tasse ;
De passum = pósso, je passe ;
Bassum = bó(s), bas ;
Classicum = clió*r* [3], glas ;
Cass(i)num chóssi [4], chêne ;
Pasta = póta, pâte ;
Vx fr. il *taste* = a tóte, il tâte ;
Repastum = repó(s), repas.

[1] Nous verrons plus loin (nº 24), que R a exercé une influence de même genre sur l'élargissement de É entravé, et même (nº 26), de E bref libre, en A.

[2] Je ne croyais pas si bien parler. Au moment que ceci était imprimé en épreuves, voilà qu'en ouvrant Monin, mes yeux tombent sur « *l'orchi*, sorte de grand coffre », Monin était de Mornant.

[3] A Amplepuis, pays d'*a*, et moins soumis à l'influence des gutturales, on dit *clar*. Cochard donne *clias*, où *s* se faisait sentir, car Cochard ignorait que *clias* vint de classicum, et son *s* n'est pas purement étymologique.

[4] *Cass*(i)num n'a probalement pas donné le français chêne, *a* entravé ne se chan-

Remarque. A a persisté dans h*a*(s)ta = *a*to, broche, vieux mot qui n'est plus en usage, à ma connaissance. Sans quoi, je ne fais pas doute qu'il n'eût allongé sa voyelle comme les autres.

6. Si A, libre ou entravé, est suivi de L persistante, il y a hésitation entre le maintien de A et son passage à Ȯ. Possible parce que la transformation est en voie d'accomplissement.

EXEMPLES DU PASSAGE DE A A Ȯ

C*a*llum = g*ó*la, gale ; P*a*llidum = p*ó*lo, pâle ; All. s*a*lo = s*ó*lo, malpropre.

EXEMPLES DU MAINTIEN DE A[1]

A*la* = *a*la, aile ; Sp*a*lla = p*a*la, épaule ;
P*a*la = p*a*la, pelle ; C*a*balla = cav*a*la [2], cavale.

7. Hormis les cas spécifiés ci-dessus, A entravé (peu importe que l'entrave ait cessé en patois) = A, et se prononce bref [3] :

C*a*tta = ch*a*tta [4], chatte ;
Moy. h. all. p*a*tte = p*a*tta, chiffon ;
All. l*a*tte = l*a*tta, longue planchette :
All. pl*a*tte = pl*a*tte, bateau à laver ;
Male-h*a*b(i)tum = mal*a*do, malade ;
V*a*cca = v*a*chi, vache ;
P*a*cta = p*a*chi, marché ;
Fr*a*cta = fr*a*chi, petite branche coupée ;
Salv*a*t(i)cum = sarv*a*jo, sauvage ;

geant pas en *ê* français, mais il a donné *casse* en rouergat, qui répond parfaitement à notre ch*ó*ssi. Il a aussi donné ch*ô*no, qui est la forme des environs de Lyon. Dans ch*ó*ssi, c'est la première lettre du groupe qui a persisté ; dans ch*ô*no, c'est la seconde. Mais ch*a*sno n'est devenu ch*ô*no que lorsque *s* a cessé de se prononcer, comme as(i)num = *a*sno n'est devenu *ô*no qu'après la chute de *s*, qui a allongé la voyelle précédente ; autrement l'entrave (v. nº 7) exigeait le maintien de *a*. Quant au français chesne (pour ch*ai*sne, qu'on trouve dans le vieux lyonnais), on l'expliquerait par une forme *caxinum*, qui donne *ac* = *ai*.

[1] Remarquez que A tonique libre en français a aussi des tendances à se maintenir devant *l* : m*a*lum = m*a*l ; aequ*a*lem = ég*a*l ; leg*a*lem = loy*a*l ; reg*a*lem = roy*a*l.

[2] Je garde le mot pour exemple, quoiqu'il ne soit pas proprement lyonnais. Il a dû nous venir par l'Auvergne et le Velay où, malgré son origine italienne, il a passé tout à fait à l'état populaire.

[3] Comparez les cinq premiers exemples du nº 7 avec les treize premiers du nº 1. On voit que la dentale qui suit A ne l'empêche pas de devenir Ȯ (verit*a*tem = veritó), mais que si, au contraire, elle est séparée de A par une autre consonne, elle met obstacle à la transformation (m*a*le h*a*b(i)tum = malado et non malódo).

C'est que la dentale se prononce dans le second cas, et non dans le premier.

[4] Le mot le plus usité est mira.

Missat(i)cum = messajo, domestique ;
Villat(i)cum villajo, village ;
Mappa = mappa, plan cadastral ;
Mappa = mappa [1], nappe.

8. A libre ou entravé, devant une nasale non suivie d'une voyelle, persiste nasalisé (comme en provençal). *Pan* (panem) se prononce comme dans le français *pan* de mur.

Panem = pan, pain ;
Manum = man, main ;
De mane = deman, demain ;
Sanum = san, sain ;
Tabanum = tavan, taon ;
Planum = plan, uni ;
Paganum = pacan, rustre ;
Sanctum = san(t), saint ;
Infantem = efan(t), enfant ;
Glandem = aillan, gland ;
Levamen = levan, levain ;
Famem = fan, faim ;
Gamba = chamba, jambe.

Remarques. — 1. A libre plus N, précédé d'une gutturale, a passé au son *in* dans canem = chin, mais le même phénomène ne s'est pas produit dans ligamen = lian, et le dérivé lianchi, viorne.

2. La gutturale n'a pas non plus exercé d'influence dans paganum = pacan, grossier, rustre. Mais ce mot nous est venu du provençal.

9. Si la nasale (*m*, *n*) est suivie en patois d'une voyelle, A ne se nasalise pas. La prononciation lyonnaise dans ce cas, est la même que la française dans *a-nnée*, *plai-ne* [2].

Plana = plana, plaine ;
Rana = rana, salamandre ;
Sana = sana, saine ;
Septimana = semana, semaine ;
Fontana = fontana, fontaine ;
Grana = grana, graine ;
Graminem = gramo; chiendent.

Remarques. — 1. Mais lana est devenu léna (influence française).

2. A Rive-de-Gier et aux environs, A plus nasale non suivie d'une voyelle = souvent ON :

Manum = mon, main ;
De mane = demon, demain ;
Famem = fom, faim ;
Sanguinem = son(g), sang ;

[1] Mot introduit du français, mais qui sert quand même à vérifier la règle, car il se serait transformé en nôpa, si *nappe* eût été *nape*. Le vrai mot patois est manti.

[2] Dans la Suisse romande, au contraire, la nasalisation de A s'effectue même quand la nasale qui le suit n'est pas finale : planna = plan-na. De même tout le monde a remarqué que les Provençaux disent *an-née* au lieu d'*année*.

Campus = ch*om*(p) [1], champ ; Camera = ch*om*bra, chambre.
Gamba = ch*om*ba, jambe ;

Mais panem = *pan*, sanctum = s*an*(t), infantem = ef*an* etc.

3. Lorsque A libre, plus nasale, est précédé d'une gutturale, *an*, *am* devient *in*. Canem n'a pas donné ch*on* à Rive-de-Gier, mais ch*in*, comme dans le reste du Lyonnais.

A côté des lois générales que l'on vient d'énoncer, il faut tenir compte des influences que peut exercer sur A le voisinage de telle ou telle consonne.

Ce sont ces influences que l'on va présentement étudier.

10. A variable, suivi d'une gutturale [2], elle-même suivie d'une consonne qui se prononce en patois, = AI [3] ou É [4], suivant les villages. Pas de délimitation géographique générale à cet égard [5].

Facta = f*ai*ta ou f*é*ta, faite ;
Fraxinum [6] = fr*ai*ssi ou fr*é*no, frêne ;
*A*crem = *ai*gro ou *é*gro, aigre ;
M*a*crum = m*ai*gro. ou m*é*gro, maigre ;
*A*quila = *ai*gla ou *é*gla, aigle ;
*A*c(i)num g*é*ne (jadis *ai*sne), marc du raisin ;
F*a*g(i)na = f*ai*na, fouine.

Remarque. — Dans *a*qua = *ai*gui, *é*gui, eau, même phénomène, parce que la gutturale se prononce.

11. Mais A, plus gutturale non suivie d'une consonne qui se prononce, ne devient jamais É, et garde le son AI ouvert :

*I*llac = *ilai* [7], là ;
Pl*a*ga = pl*ai*(e) ;
L*a*ctum = l*ai*(t) ;
F*a*ctum = f*ai*(t) [8] ;
M*a*g(i)dem = m*ai*(e) table de pressoir ;
M*a*g(i)s = m*ai*(s), davantage.

[1] Saint-Symphorien dit aussi ch*om*(p). Ce phénomène n'est pas isolé. En Limousin campus = ch*on* ; en Gévaudan, panem = p*on*.

[2] La gutturale se transforme en yotte. Or, on se rappelle que nous avons nommé *variable* la voyelle suivie d'un groupe dans laquelle figure un yotte.

[3] Prononcé comme dans *ai*gle.

[4] Prononcé comme dans *é*tang.

[5] AI est certainement la forme ancienne.

[6] Lisez fracsinum.

[7] Avec transposition d'accent, comme dans *i*llum = le français.

[8] A Rive-de-Gier, f*a*(t).

De même, par conséquent, dans le suffixe ACUM, ACUS :

Athan*a*cum = Ain*a*y ; Bren*a*cus = le Barn*a*y ; Bessen*a*cus = Bessen*a*y.

Il en a été de même par exception pour le suffixe IACUM, IACUS dans les mots suivants :

Prisciniacum = Brign*ai*(s) ;
Cassili*a*cum = Chassel*ay* ;
Poloni*a*cum = Pollion*ay* ;
Salsi*a*cus = Sarc*ey* ;
Carni*a*cus = Charn*ay*.

12. Mais le suffixe IACUM, IACUS donne communément Y en lyonnais par la résolution de la triphtongue *iai*, *iei* [1] (à l'origine toutes les lettres se prononçaient) en I :

Ireni*a*cum = Irign*y* ;
Albini*a*cum = Albign*y* ;
Milleri*a*cum = Miller*y* ;
Ovilli*a*cum = Oüill*y* ;
Maximi*a*cum = Messim*y* ;
Thizi*a*cum = Thiz*y* ;
Sessi*a*cum = Chess*y* ;
Vimi*a*cum = Vim*y* ;
Salvini*a*cum = Salvagn*y* ;
Savini*a*cum = Savign*y*.

Remarque 1. Dans Tasi*a*cus = Theiz*é*, Dionysi*a*cum = Denic*é*, la transformation est demeurée incomplète.

2. Dans le Dauphiné et le Bugey, IACUM, IACUS ont donné *ieu*, *ieux* (Latini*a*cus = Lagni*eu* ; Ambari*a*cus = Ambéri*eu* ; Quinti*a*cum = Quinci*eu*x, etc.), probablement par la chute du *c*. La forme dauphinoise se retrouve en lyonnais dans :

Amberi*a*cum = Ambéri*eu*x ;
Condri*a*cum = Condri*eu* ;
Flori*a*cus = Fleuri*eu*x.



INFINITIFS EN ARE

On a vu (N° 1), *que* A *tonique libre* = Ô : *aimô*, *chantô*. *Toutefois des influences, dont il a été parlé plus haut, ont modifié cette loi dans un grand nombre de cas, et l'on a alors un infinitif en* Î. *C'est ce que nous allons étudier, en exposant d'abord tous les cas où l'infinitif est en* Ô ; *puis tous ceux où il est en* Î.

13. ARE = Ô, 1° quand il est précédé d'une dentale (*t*, *d*) non précédée elle-même d'une gutturale, soit que la dentale tombe, soit qu'elle persiste en patois :

[1] On verra, à l'étude des consonnes, que *c* = yotte; d'où *ia*cum = *iaï*.

Mari(t)*are* = marió, marier ;
Obli(t)*are* = oblió, oublier ;
Disse(t)*are* = dessió, désaltérer ;
Misfi(d)*are* = mefió, méfier ;
Distri(t)*are* = detrió, sevrer ;
No(d)*are* = nuó, nouer ;
Pu(t)*are* = pouó, tailler la vigne ;
Remu(t)*are* = remuó, remuer ;
St*are* = étó, rester [1] ;
Mot*are* = modó, s'en aller ;
Ad-bad*are* = abadó, ouvrir.

2° Quand il est précédé d'une labiale (*p*, *b*, *v*) :

Cub*are* = covó, couver ;
Ad-rip*are* = arrivó, arriver ;
Crep*are* = crevó, crever ;
Lav*are* = lavó, laver.

3° Quand il est précédé d'une liquide ou d'une nasale non mouillée (*l*, *r*, *n*), sauf *r* précédée de *i* :

Cal*are* = caló, glisser ;
Sibil*are* = sublό, siffler ;
Hibern*are* = ebarnó, ouvrir les fenêtres ;
Semin*are* = senó, semer ;
Son*are* = sonó, appeler ;
Ex-ton*are* = intunó, étonner ;
Ad-par*are* = apparó, retenir un objet ;
Tra-for*are* = traforó, traverser.

4° Quand il est précédé d'une gutturale (*g*, *c*) dure en patois. Dans ces môts Ô n'est pas le produit d'une transformation directe de ARE latin ; ce sont des mots introduits de dialectes étrangers, ou des dérivés formés généralement sur un substantif, ou enfin des onomatopées :

Defracó, briser (prov. frasc*ar*) ;
Broncó, broncher (du prov. br*uc*) ;
Rocó, heurter ;
Se sacó, se blottir (de s*ac*) ;
Biscó, bisquer ;
Bocó, baiser (de bucca) ;
Bolicó, agiter (prov, boleg*ar*) ;
Gingó, donner des coup de pieds (de giga) ;
S'imbringó, s'embringuer (de br*i*ga) ;
Bingó, chiner, se donner du mal (de b*i*ga) ;
Potringó, médicamenter.

14. ARE = Î (dans les documents des treizième et quatorzième siècles, *ier*) [2] :

[1] Employé seulement, à ma connaissance, dans cette locution : *Laissi-mi étó*, laisse-moi tranquille.

[2] A propos de *are* latin devenu *î*, je dois dire que ce n'est pas sans un peu de confusion que j'ai lu dans la *Romania* (t. XII, p. 628) quelques lignes signées du nom d'un des premiers philologues de l'Europe et concernant un travail précédemment publié dans la *Revue lyonnaise*, sous le titre : *Des verbes dans notre bon patois lyonnais*, où cette question est traitée. Je n'aurais jamais osé espérer l'attention d'un tel maître que M. P. Meyer, et je me tiens pour fort honoré de ce qu'il veut bien re-

1° Quand le verbe latin est terminé par l'hiatus EARE, IARE[1] :

Scove*a*re = coiv*í*, balayer;
Calce*a*re = chouss*í*, chausser;
Trix*i*are = tress*í*, tresser,
Tex*i*are = tiss*í*, tisser;
Preti*a*re = pris*í*, priser;
Minati*a*re = menac*í*, menacer;
Dricti*a*re — dress*í*, dresser;
Hirpici*a*re = harpay*í*, herser;
Molli*a*re = moll*í*, pleuvoir;

connaître que « l'auteur n'est pas dépourvu de connaissances philologiques, et se montre assez bon observateur ». De tels éloges sont précieux de la part de quelqu'un qui a tant de droit à se montrer sévère.

Pourtant j'ai été quelque peu humilié de voir M. P. Meyer accuser l'auteur d'ignorer « que cette variété dans le sort de l'*a* tonique latin est précisément le caractère sur lequel l'éminent philologue italien (M. Ascoli) s'est fondé pour introduire dans le roman une nouvelle subdivision, celle des dialectes franco-provençaux », c'est-à-dire d'ignorer ce qui est, je crois, le pont aux ânes de la philologie patoisante. L'étude du caractère des dialectes franco-provençaux ne rentrait pas dans mon sujet, et j'aurais craint d'ailleurs de paraître répéter inutilement ce que M. Philipon venait précisément de signaler dans son travail sur le dialecte lyonnais au quatorzième siècle (*Lyon-Revue*, 4e année, p. 208).

L'éminent critique ajoute que « si j'avais lu les *Schizzi franco-provençali*, j'y aurais trouvé la loi que j'ai vainement cherchée pour la transformation de *a* tonique en *í* ». J'aurais été impardonnable d'ignorer la loi donnée par M. Ascoli, car c'est celle qui a présidé à la transformation de *are* latin en *ier* dans le vieux français. J'aurais donc pu écrire, selon les termes de M. Ascoli, que *a* se change en *ie* : « 1° quand il est précédé d'un son palatal ; 2° quand il est précédé de *r* ou d'une dentale suivant un *i* (yotte). » J'aurais pu même dire, sous une forme plus générale : que tout son palatal, quelle qu'en soit la provenance, a le privilège de changer *a* en *ie*. Mais si les lecteurs de la *Revue lyonnaise* sont tous des lettrés, leurs études se sont le plus souvent portées sur autre chose que la philologie romane, et j'aurais craint d'être peu intelligible. Il me semble donc plus clair, encore aujourd'hui, de procéder en me bornant purement et simplement à énumérer les consonnes ou groupes après lesquels *a* latin se change en *í* lyonnais. Qu'on veuille bien ne pas oublier que notre but est ici d'observer des faits et de les faire toucher du doigt : rien de plus.

J'ajoute qu'en l'espèce, je n'aurais pu même envelopper sous la formule de M. Ascoli la loi de toutes les transformations de *a* tonique en *i* dans notre patois. Si le lecteur veut y prêter quelque attention, il ne lui échappera pas que, dans les cas signalés ici sous les nos 1, 2 et 3, la transformation de *a* en *i* est toujours appelée par yotte. La gutturale *(c, ch, g)* = yotte. Les *ll* mouillées ne sont que *l* plus yotte, car *filla*, avec *ll* mouillées, se prononce exactement comme *filia*. *Gn* = *n* plus yotte, car *seniorem* = *seigneur*, qu'on écrivait encore au seizième siècle *seinieur*. Mais le n° 6 (*ss* appellent *í*) échappe à cette formule, encore bien que M. Ascoli signale *abassare* comme égalant *abaissier*, car *passare* n'a pas donné *paissier*, *quassare* n'a pas donné *caissier*, *pressare* n'a pas donné *pressier*, et *bassare* lui-même a donné *baissar* en provençal. Enfin, dans nos §§ 4 et 5, il s'agit non seulement de *i* semi-voyelle (yotte), mais de *i* voyelle. Ces faits ne sauraient rentrer dans la loi de M. Ascoli ou, plus exactement, du vieux français. — J'ose espérer que ces explications me justifieront aux yeux de M. P. Meyer, dont le reproche m'avait été sensible, moins sensible pourtant que l'honneur d'attirer son attention.

[1] Notez en passant cette particularité que, lorsque l'hiatus est, comme ici de formation latine, il engendre la finale en *í*. Quand l'hiatus est de formation patoise, par la chute d'une dentale médiale, comme dans mari(t)*a*re, devenu mari*a*re, il maintien

2° Quand il est précédé d'une gutturale *(c, g, j)*, soit que cette gutturale persiste sous une forme adoucie, soit qu'elle tombe ou devienne yotte en patois :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Circare = chârchi, chercher ;
Praed(i)care = praîchi, prêcher ;
Vind(i)care se, se revingi, se venger ;
Jud(i)care = jugi, juger ;
Mand(u)care = mingî, manger ;
Expand(i)care = panchi (se dit d'un tonneau qui perd) ;
Fod(i)care = fougi, fogi, labourer à la bêche.

EXEMPLES DU DEUXIÈME CAS[1]

Pacare = payi, payer ;
Secare = seyi, faucher ;
Precare = prayi, prier ;
Necare = neyi, noyer ;
Plicare = playi, plier ;
Applicare = applayi, atteler ;
Aptificare = attofayi, élever, nourrir
Ligare = leyi, lier ;
Jocare = joyi, jouer ;
Locare = loyi, louer ;

Remarque 1. La finale est encore en Î lors même que la gutturale est séparée de A tonique par une dentale *(t, d)*[2] :

Affectare = affeiti, afféti, cribler le blé ;
Impactare = impachî, empêcher ;
De tectum = intoyi, mettre à l'abri.
Aj(u)tare = aidi, aider.

la finale en ô. C'est que, dans le premier cas, *i* est un yotte ou un *i* semi-voyelle, dans le second cas, *i* est un *i* voyelle.

On remarquera, en continuant, que plusieurs verbes, ont non seulement une raison, mais deux raisons de se terminer en *î*. Ainsi dans drictiare = dressi, *î* final est engendré : 1° par l'yotte de iare ; 2° par le c séparé de are par t (voy. plus loin, § 2, rem. 1). Cela prouve qu'abondance de biens ne nuit pas. On pourrait donc placer le même exemple dans deux catégories. Pour éviter les répétitions, nous avons, en pareil cas, placé l'exemple sous le § 1, dans la catégorie de EARE, IARE = YI, ou I, selon les cas.

[1] J'ai éprouvé quelque hésitation sur la notation des verbes en *yi*. Il est quelquefois difficile de bien discerner à l'audition, entre la prononciation *vélaire*, comme dans *pla-ï*, et la prononciation *palatale*, comme dans *pla-yi*. Cette prononciation d'ailleurs est assez variable, non pas même selon les villages, non pas même selon les gens, mais même selon les mots de même nature prononcés par les mêmes personnes. Cochard a des notations diverses, je crois un peu au hasard ; il écrit *attofaï* (élever), et *drayi* (cribler), *étoyi* (abriter). Monin en tient pour la vélaire : *remarceï* (remercier), *arpeï* (herser). Roquille suit avec une absolue régularité la notation palatale ; *payi* (payer), *maneyi* (manier), *ecramayi*, écraser, etc.

En somme je crois que la prononciation palatale est la dominante et surtout qu'elle tend à devenir générale. C'est donc celle que j'ai adoptée.

[2] On verra plus loin qu'il en est de même pour la dentale *s*, à laquelle nous avons donné une place à part, à cause de l'importance des exemples.

2. Jactare = jitó, jeter, est une exception qui s'est également produite dans le vieux français getter pour gettier [1].

3. Dans succutare = secoyí, secouer, l'influence de la gutturale paraît s'être fait sentir même malgré la barrière interposée par la voyelle *u*.

3° La finale du verbe est en Î toutes les fois qu'elle est précédée d'une liquide ou d'une nasale qui s'est mouillée (c'est-à-dire de *l* mouillée ou de *gn*) en patois pour une cause quelconque, et quelle que soit d'ailleurs l'étymologie :

Cabollí, escharbouiller (ex-carbuculare) ;
Baillí, donner (bajulare) ;
Fullí, fouiller (fodic(u)lare);
Charbollí (le même que cabolli) ;
Barfollí, bafouiller (bis-fodiculare) ;
Cramaillí, écraser (cramaculare);
Braillí, brailler (brailler) ;
Cagní, rabrouer (de canem);
Chancagní, gronder (de cancrum);
Grafigní, griffer (du haut all. grif);
Echargní, bafouer (v. haut all. harmjan) ;
Pitrogní, pitrogner (de pétrir).

4° La finale du verbe est en Î toutes les fois qu'en patois elle est précédée du groupe IR :

Deguirí, déchirer (v. haut all. skĕrran) ;
Virí, tourner (de vire) ;
Tirí, tirer (néerl. têren) ;
Inpirí, empirer, (impej(o)rare.

5° La finale du verbe est en Î toutes les fois qu'en patois elle est précédée d'une sifflante dure ou douce (*ss*, *z*), précédée elle-même d'un *i* ou d'un yotte :

Se benaisí, manger à son plein (de bien et aise) ;
Neizí, rouir le chanvre (de ni(t)idus) ;
Brisí, briser (v. h. all. bristan) ;
Abuizí, amuser ;
Se degoisí, s'injurier ;
Cruizí, croiser (de crucem) ;
Bruizí, bruire ;
Laissí, laisser (lacsare).
Pissí, pisser (parlant par respect);
Baissí, baisser (abacsare).

6° La finale est *le plus souvent* en Î lorsqu'elle est précédée en patois d'une sifflante *dure* (*ss*), non précédée d'un *i* ou d'un yotte.

Cette transformation s'applique principalement aux dérivés ou aux mots non issus directement du latin. Elle est non seulement

[1] Cette double exception doit porter à conclure que getter ne vient pas de jactare, mais d'une forme gittare.

récente, mais encore en voie d'accomplissement. C'est sans doute un fait d'analogie avec la règle consignée à l'article précédent :

Petassí, racommoder (de petium) ;
Lôssí, lasser (lassare).
Contrassí, contrarier (de contrarius) ;
Depillorcí, enlever l'écorce (de pellem) ;
Gaussí, railler (esp. gozar) ;
Cabossí, bossuer (de bossi);
Possí, téter (du prov. possa) ;
Dansí, danser (all. dansón) ;
Gassí, secouer, agiter, (quassare).

Remarque. La finale ó persiste lorsqu'elle est précédée en patois de *s* douce (*z*):

Pesó = peser (pe(n)sare) ;
Posó, poser (pausare) ;
Ouzó, oser (ausare) ;
Rasó, raser (rasare);
Refusó, refuser (refutare) ;
Delouzó, enlever les luzes (dalles étroites) ;
Epouzó, épouser (de spo(n)sum) ;
Cruzó, creuser (de corrosum).

15. Suffixe ARIUS = Î; ARIA = IRI (probablement par une forme *e*rius, *e*ria) :

Februarius = furrí, février;
Asinarius = ônî, boueur;
Curratarius = corratí, celui qui ne fait que courir;
Vervecarius = bàrgí, berger ;
Bennarius = benni, fabr. de bennes;
Molatarius = amoladí [1], rémouleur;
De patta = patti, md. de pattes ;
Hastellarium = ôtelí, atelier ;
Burrarium = bourrí, amas des balles des céréales;
Bucarium = buyí, gerle de lessive ;
Ad-retrarius = arrí, arrière;
Primarius = parmí, premier [2];
De-retrarius = darrí, derrière (Mornant) ;
De butyrum = burrí, baratte.

Carraria = charríri, rue ;
Casearia = chazíri, panier à sécher les fromages ;
Avenaria = aveníri, champ d'avoine ;
Drictiaria = dressíri, sentier abrégé ;
Curratarìa = corratíri, coureuse ;
Bucataria = buyandíri, blanchisseuse ;
De clavum = clavellíri, vrille ;

[1] Ce mot, qui avait certainement l'accent sur la dernière voyelle, a été trouvé trop long, et l'on dit maintenant amoladi (Craponne).

[2] Dans Marguerite d'Oyngct (treizième siècle) primarius = primyer ; deretrarius = derrier. Les finales en *ier* de Marguerite ont été réduites à *i* dans le patois moderne. Beaucoup de villages ont transformé *e*rius en *é*, et disent parmé et darré, notamment Rive-de-Gier. Au Gourguillon, nous disons parmié et dargnié, qui paraissent être de simples déviations du français avec l'élargissement de *e* initial en *a* (cf. n° 24). Remarquez qu'il a fallu la métathèse de *r* dans parmé, parmié. Nous ne dirions pas pramé, mais premé.

Du v. fr. acorcier = corsiri, sentier abrégé ;
Du lyon. baritel = baritelliri, tamis ;
De ballofa, balle d'avoine = ballofiri, paillasse de ballofa.

Dans un assez grand nombre de noms de métier, *a*rius a donné *a*iro, forme régulière par l'attraction de *i* par-dessus *r*, comme dans v*a*rius = vair, *a*réa = *ai*re. Mais cette forme ne paraît pas appartenir proprement au lyonnais, et les noms où elle se retrouve nous sont probablement venus d'oc. Les formes en *i* sont presque seules employées aux environs de Lyon. Celles en *ai*ro apparaissent à mesure que l'on s'approche du Forez. On les rencontre à Mornant, Riverie, et elles sont dans leur plein développement à Rive-de-Gier :

Molarius = amolairo, remouleur;
De patta = patairo, md. de pattes ;
De grolla = regrolairo, regrolleur ;
De pectinare = pignairo, tisserand ;
Du v. h. all. bristan = brisairo, scieur de long (Craponne) ;
De sectum = setairo, scieur de long (Riverie);
De serra = serrairo, scieur de long (Mornant);
De marra = marrairo, terrassier.

E

16. É, dit É fermé[1] (comprenant E long, I bref, Œ des classiques), libre et suivi d'une consonne qui se prononce en patois, = EI, È, É (la tendance du patois moderne est de passer à É[2]) :

Potere = pouère, pouvoir;
Bet(e)re[3] = bettre, mettre;
Feria = Feiri, feri, foire;
Videre = veire, vére, voir ;
Candela = chandella, chandelle :
Tela = tella, toile ;
Ste(l)la = éteila, etella, étoile ;
Catena = cadella, poulie ;
Vindemia = vindèmi, vendange ;
Avena = aveina, avéna, avoine ;
Pœna = péna, peine ;
Strena = étrèna, etréna, étrenne ;
Picem = peigi, pègi, poix ;
Bibere = beire, bére, boire ;
Trivium = treyvo, trèvo, carrefour ;
Mino = je mèno, je méno, je mène.

[1] É fermé, avec l'accent sur E, est un pléonasme. L'accent seul ou l'adjectif seul suffit. Mais je tiens à être clair. Ce n'est pas pour rien qu'on est né natif Lyonnais de Lyon.

[2] L'ancienne orthographe était *beire*, *feiri*, *veire*. C'est encore l'orthographe de la plupart des patoisants. C'est aussi l'ancien phonème, car pas de doute qu'autrefois *i* ne se fît sentir dans la prononciation de *ei*.

[3] Se rappeler que *tr*, *dr*, *pr*, *br* ne constituent pas d'entrave de *ei*.

Remarque 1. A Mornant feria = fiéri. C'est l'yotte de la diphtongue primitive dans *feiri*, qui s'est transvasé devant *e*.

2. Dans vidvum = v*u*vo, il faut lire l'influence de la labiale (*v*), dont nous trouverons de nombreux exemples.

3. Dans t*e*(g)ula = ti*ou*la, eti*ou*la, la chute de *g* a mis en contact *ei* et *u*, ce qui a formé une triphtongue dont le troisième élément s'est emparé de l'accent. La première partie, devenue atone, s'est facilement réduite à *i*.

17. Lorsque É fermé est suivi en latin d'une dentale (*t*, *d*) qui tombe, plus d'une voyelle qui persiste, le lyonnais introduit un yotte pour détruire l'hiatus, et É = È :

Seta = seya (pron. sè-ya), soie ;
Meta = m*e*ya, meule de blé ;
Fœta = f*e*ya, brebis ;
Credo = je cr*e*yo, je crois.

18. É fermé = AI,

1° Quand il est libre et suivi d'une consonne qui ne se prononce plus en patois ;

2° Quand il est entravé par une gutturale, plus consonne, qui ne se prononcent plus en patois :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Regem = r*ai*, roi[1] ;
Legem = lu*ai*, loi ;
Medium = mi*ai*, moitié ;
Serum = s*ai*, soir ;
Habere = av*ai*, avoir ;
Potere = pov*ai*,[2] pouvoir ;
Sapere = sav*ai*, savoir
Recipere = recev*ai*[3], recevoir ;
Debere = dev*ai*, devoir ;
Volere = vol*ai*, vouloir ;
Valere = val*ai*, valoir ;
Fallere (pour f*a*llere) = fall*ai*, falloir ;
Tres = tr*ai*(s), trois ;
Patri*e*(n)sis = patu*ai*(s), patois ;
Lugdun*e*(n)sis = lyonn*ai*(s) ;
M*e*(n)sem = m*ai*(s), mois ;
Sitem = s*ai*(t), s*e*(t), soif ;
Nivem = n*ai*, n*ei*, neige ;
Consilium = cons*ai*, conseil.

[1] Les exemples de la règle 17, qui donnent *ey* ne doivent pas être confondus avec ceux-ci, qui donnent *ai*. Il est inutile de faire remarquer qu'il y a cette différence entre les deux groupes de mots que, dans le premier, la syllabe accentuée est suivie d'une autre syllabe atone, ce qui n'est pas dans le second.

[2] Remarquez l'application des règles dans un même mot qui a produit trois formes. Rive-de-Gier prononce *r* après *e* dans potere : *e* de prendre aussitôt un son aigu (pou*é*re), comme bien s'accorde (n° 16). Mais Craponne ne prononce pas l'*r* : vite *e* devient *ai* (pov*ai*), comme il est juste (n° 18). Mornant, qui termine en *i* les verbes de la deuxième conjugaison (v. plus loin, rem. 2) dit poch*i*. Chacune des trois formes a son bon motif.

[3] Dans recipere = recev*ai*, *e* bref a été traité comme long et l'accent déplacé par la même confusion qu'en français ; mais Rive-de-Gier dit correctement reci*ou*re.

Remarque 1. Le mot vicis a donné le plus souvent *vey*(s), fois; à Mornant vicis = *vai*(s), et à Rive-de-Gier, *vé*.

2. Dans arietem = *arai*(t), *are*(t), bélier, l'accent a passé de *i* à *e* par suite du contact des deux voyelles, comme, dans les mots en *e*olus, l'accent a passé de *e* à *o*, qui était bref. E d'arietem, étant ainsi devenu long, comme dans les paroxytons, a été traité selon les exemples ci-dessus.

EXEMPLES DU DEUXIÈME CAS

Drictum = dr*ai*(t), dr*e*(*t*), droit;
Strictum = étr*ai*(t), étroit;
Frig(i)dum = fr*ai*(d), fr*e*(*t*) [1], froid;
Dig(i)tum = d*ai*(t), d*e*(t), doigt;
Nigrum = n*ai*, noir;
Solic(u)lum = sol*ai*, soleil;
Serpic(u)lum = serp*ai*, serpent (Crap.),
Paric(u)lum = par*ai*, pareil;
Artic(u)lum = art*ai*, art*ei*, orteil;
Vermic(u)lum = varm*ai*, varm*ei*, vermeil.

Remarque 1. Les mots ci-dessus, qui ont donné AI dans la plaine, aux environs de Lyon, ont généralement donné É à Rive-de-Gier :

Habere = av*é*, avoir;
Serum = s*é*, soir;
Nivem = n*é*, neige;
Tres = tr*é*, trois;
Artic(u)lum = art*é*, orteil;
Solic(u)lum = sol*é*, soleil;
Paric(u)lum = par*é*, pareil;
Frig(i)dum = fr*é*, froid;
Dig(i)tum = d*é*, doigt;

Cependant legem a donné lu*ai*; patrie(n)sis, patu*ais*, me(n)sem, m*ai*(s), etc.

2. Tandis que E tonique libre, dans la finale ERE des verbes de la deuxième conjugaison latine, = AI dans la plaine, aux environs de Lyon, et É à Rive-de-Gier, il = I à Mornant :

Habere = av*i*, avoir;
Volere = vol*i*, vouloir;
Valere = val*i*, valoir;
Potere = poch*i*, pouvoir;
Sapere = sach*i* [2], savoir;

3. Quelques-uns des verbes de la deuxième conjugaison ont été refaits sur le participe. A Mornant, implere = impl*ure*, debere = d*ure*, par les participes d*ù* et impl*u*; le dernier formé par analogie avec les autres participes en *u*.

19. É fermé, plus gutturale suivie d'une consonne qui se prononce (pourvu que cette consonne ne soit pas L mouillée) = EI :

[1] Le *t* final, employé par les patoisants, n'est pas ici exactement étymologique On l'a employé par analogie avec *dret*, *det*, etc.

[2] Lorsque la consonne qui suit *e* se prononce, Mornant (sauf les exceptions mentionnées à la remarque 3) rentre dans la loi commune : bibere = b*eire*, videre = v*eire*.

Lignum = leigni, bois (xive siècle); Nigra = neiri, paresse;
Fic(a)ta = feigi [1], foie; Lig(e)rim = Leiri, Loire.

Remarques 1. Pect(i)nem, a donné pigno, peigne. Cela tient probablement à l'influence de la nasale mouillée sur E, que celui-ci soit fermé ou ouvert, libre ou entravé. C'est ainsi que tremo = je crigno, je crains. Je ne doute pas que si leigni eût vécu, avec le temps il ne fût devenu ligni.

20. Mais É fermé, suivi d'une gutturale plus L mouillée, = I [2] :

Apic(u)la = avilli, abeille; Conchic(u)la = coquilli, coquille;
Vig(i)lia = villi, veille; Butic(u)la = bottilli, bouteille;
Cornic(u)la = cornilli, crossette de vigne; Lentic(u)la = lintilli, lentille.

21. É fermé, variable ou entravé, suivi d'une consonne qu se prononce, = È :

Fleb(i)lem = féblo, faible; Fem(i)na = fèna, femme;
Missa = messi, messe; Sem(i)no = sèno, je sème.

Remarques 1. Avant BL il y a tendance à passer à É. Craponne dit féblo.
2. Fil(i)cem = fugi, fougère, probablement par l'intermédiaire d'une forme feugi, ou *u* provenait de la vocalisation de *l*.
3. Cippa = cipa, cep, a été traité comme si *i* était long (v. n° 33).

22. É fermé, plus nasale (*n*, *m*) non suivie d'une voyelle qui se prononce, = IN (peu importe que *in* soit final ou suivi d'une consonne qui se prononce) :

Fœnum = *fen* [3] (pron. *fin*), foin; *In* = *in*, dans;
Racem(um) = raisin; Minus = mein(s) [5], mins, moins;
Venenum = verin, maladie contagieuse; Sine = sein(s), sin(s), sans;
Genus = gin, pas, rien [4] ; Patri(g)num = parrin, parrain;

[1] Probablement par régression d'accent, et remplacement de *i* long tonique par *i* bref comme dans frigidum, glirem. Après cela, si ce n'est pas cela, c'est que c'est sûrement autre chose.

[2] Ayez la bonté de remarquer qu'en français, dans ce même cas, c'est-à-dire devant *l* mouillée, *ei* s'est maintenu au lieu de devenir *oi* : apicula = abeille, cornicula = corneille, tandis qu'habere = avoir, fidem = foi, etc.

[3] *Fen*, orthographe étymologique employée par les « auteurs ».

[4] Ne vous intriguez pas, comme dit le Marseillais, si genus a donné *gin*, rien ; rem, chose, a bien donné *rien*.

[5] *Mein*(s), *sein*(s), *dein*(s), *sovein*(t), orthographe de nos « classiques », préoccupés du souvenir du français.

De intus = d*ein*(s), d*in*(s), dans;
Sub in(de) = sov*ein*(t), sov*in*(t), souvent;
Lingua = l*in*ga, langue;
De dens = d*in*si, agacement des dents;
Intendere = int*in*dre, entendre;
Inter = *in*tro, entre;
Cin(e)rem = c*in*dra, cendre.

De même les adverbes ou suffixes en mentem : prom(p)tam*in*(t), enterram*in*(t), mais ces formes, peu usitées, sont d'introduction française.

Remarques 1. La rencontre de *de* et *i* dans de-intus a donné di*en*(s) (prononc. di-*in*), dans, à Condrieu.

2. Si la nasale est suivie d'une voyelle, Ė ne se nasalise pas, et rentre dans la loi générale (nº 16 [1]).

23. É fermé libre, précédé d'une gutturale et non suivi d'une consonne qui se prononce, = I :

Merc*e*dem = marc*i*, merci;
Lic*e*re = leiz*i*, loisir;
Pag*e*(n)sem = pay(s) (pron. pɪ-i), pays;
Muc*e*re = mez*i*, moisir;
Langu*e*re = se langu*i*, languir;
De sollicit*a*re = soc*i*, souci.

Remarques 1. Je me plais à penser que la règle recevrait son application même dans le cas où *é* fermé serait suivi d'une consonne qui se prononce, mais j'ai eu beau me fouiller, je n'ai trouvé qu'un exemple, c'est desc*e*(n)sa = décize, descente au fil de l'eau. ***Unus testis...***

2. Un grand nombre de verbes de la deuxième conjugaison latine ont pris la finale *i*, lors même qu'*ere* n'était pas précédé d'une gutturale. Ainsi abhorr*ere* = aveurr*i*, prendre à répugnance, putrer*e*re = porr*i*, pourrir; suffer*e*re = soffr*i*, souffrir, etc. Ce n'est pas du tout que *e* long devienne *i*, comme je le lisais dernièrement dans un philologue, qui cite à ce propos quatorze verbes français comme exemples. C'est un changement de conjugaison. Au ministère des finances, on appellerait cela un simple virement. En philologie, cela se nomme de la morphologie, pour autant que c'est plus savant. On a donc dit suffer*i*re, offer*i*re au lieu de suffer*e*re, offer*e*re, etc Il y a longtemps que l'on a fait observer que, dans la bataille des conjugaisons, la première et la quatrième avaient avalé un gros morceau des deux autres.

24. Ė fermé, È ouvert [2] (= E bref, Æ, des classiques), entravés par R plus consonne, = A (comp. avec nº 4); peu importe que l'entrave soit latine ou patoise :

P*e*rtica = p*á*rchi [3], perche;
Des*e*rtum = des*á*r(t), désert;
Coop*e*rtum = cov*á*r(t), toit;
V*e*rsus = v*á*r(s), vers;
Inf*e*rnum = inf*á*r, enfer;
N*e*rvum = n*á*r, muscle;

[1] Voyez les exemples : p*œ*na, av*e*na, sir*e*na, m*i*no, vind*e*mia.

[2] Se rappeler que l'*e* ouvert des philologues est le contraire de celui des grammairiens. Pour les seconds *e* ouvert = *é*; pour les premiers *e* ouvert = *è*. Ceci a été fait à seule fin de s'entendre plus facilement.

[3] Riverie dit pertchi.

Ferrum = fár, fer;
Hibernum = hivár, hiver;
Arvernia = Auvarnia, Auvergne;
Terminum = tármo, termo;
Vír(i)dum = vár(d), vert.

Et, parlant par respect, le mot de Cambronne, où E latin se prononce A [1].

Remarques 1. A se conserve même après que R est tombé : perdere = pádre.

2. Persicum fait exception. Il a donné persi, pêche. Je ne doute pas que Rive-de-Gier ne dise pársi, ce que je n'ai loisir d'aller vérifier. Ferire = fiendre, fièdro, frapper ; autre exception. Mais Rive-de-Gier dit je fiardo.

3. Si E est entravé par RR suivis d'une voyelle, il persiste. Ainsi, tandis que ferrum = fár, fer, serra = serra, scie, et non sarra ; werra = guerra, et non guarra; terra = terra, et non tarra; vitrum, où e est devenu entravé par RR en patois, n'a pas donné varro, mais verro. — Pourquoi cette particularité? — Je défie personne de l'ignorer plus que moi.

5 . È ouvert, libre, = I [2]

Petia, = píci, pièce;
Pedem = pí(d), pied;
Bedum = bí(d), bief d'arrosage;
Illa hedera = l'íra, le lierre;
Congeriem = conzíri, amas de neige;
Febrem = fíra, fièvre;
Cathedra, = cadíri, chaise;
Petra = píra, pierre;

Remarque. A Rive-de-Gier, È ouvert libre = É dans medium = mé; per medium = parmé.

26. È ouvert libre, suivi de R (ou de L devenue R en patois), lorsque cet R est final en patois, = IA. La diphtongue primitive IE, au lieu de se réduire, s'est ainsi élargie pour donner au monosyllabe plus de sonorité. Ce phénomène, qui commence à s'accuser à Mornant, est dans son entier développement à Rive-de-Gier.

Ferum = fiár, fier;
Heri = hiár [3], hier (Rive-de-G.);
Fel = fiár, fiel;
Mel = miár, miel;
Cœlum = ciár [4], ciel (Rive-de-G.).

Il en est de même lorsque È ouvert est entravé, pourvu que la consonne qui suit R ne se prononce pas :

[1] C'est le même phénomène qui fait que chez nous tous les *préfets* sont *parfaits* (par métathèse de *r*), mais sous Louis-Philippe, les légitimistes un peu vifs, par des transformations phonétiques moins régulières, prononçaient *porfrais*.

Le phénomène signalé au nº 24 n'est pas isolé. Il existe dans certains endroits de la Suisse romande et ailleurs. En limousin, mercedem = márce, marchandise (Chabaneau).

[2] Cet *i* est probablement le produit de la résolution de la diphtongue *ie*, qu'on trouve encore au XIIIe siècle dans Marguerite d'Oyngct, où pedem = pie.

[3] A Mornant, Craponne, hier.

[4] A Mornant, Saint-Symphorien, cier.

Fer(i)t = fiar(t) [1], il frappe (Rive-de-Gier) ; Serv(i)t = siar(t), il sert.

27. È ouvert, suivi de yotte (*c*, *g*, *j*), = I [2].

Pejus = pi(s), pis ;
Legere = lire ou lére, lire ;
Decem = di(x) ;
Sex (sees) = si(x) (Craponne) ;
Nec = *ni*.

2. La triphtongue, qui s'est réduite généralement à *i*, est restée cependant à l'état de diphtongue dans lectum = lie(t), lit, forme qui n'a pas changé depuis que Marguerite d'Oyngt l'employait au treizième siècle Elle a également persisté dans le dérivé chalie(t), bois de lit, et dans sex = siai (Morn.), sié (R.-de-G.).

3. Sequere = sègre (partic. seg*u*), suivre, est emprunté au provençal.

28. È ouvert, en hiatus latin ou patois avec la voyelle suivante, = I [3], et l'accent, dans ce cas, se transporte sur la seconde voyelle :

Ne(b)ula = niola, nuage ; Le(p)orem = li*u*ra, lièvre ; Deum = Di*u*, Dieu.

Remarque. — A Rive-de-Gier, Deum a donné D*zo*.

29. E, [4] plus nasale (*m*, *n*) non suivie d'une voyelle, = IN :

Rem = *ren* [5] (pron. *rin*), rien ;
Bene = *ben* (pron. b*in*), bien ;
Ventrem = v*in*tro, ventre ;
Dies Ven(e)ris = div*in*dro, vendredi ;
Prendere = pr*in*dre, prendre ;
Rendere = r*in*dre, rendre ;
Sentere = s*in*tre, sentir ;
Argentum = arg*in*(t), argent ;
Serpentem = sarp*in*(t), serpent ;
Dentem = d*in*(t), dent ;
Frumentum = from*in*(t), froment ;
Sementes = essem*in*(s), graines pour semences ;
Novembrem = nov*im*bro ; novembre ;
December = dec*im*bro, décembre ;
Dies domen(i)ca = dim*in*gi, dimanche.

Remarques. — 1. Certains villages, tels qu'Amplepuis, Craponne, ne disent pas dimingi, mais diumaina et diumana. Dans ces derniers mots, c'est le *c* qui est tombé (domeni(c)a), tandis que dans dim*in*gi, c'est l'*i* (domen(i)ca).

[1] Par analogie, Rive-de-Gier a fait l'infinitif fiardô, mais Riverie dit fierdre, et Rive-de-Gier lui-même dit serv*ire* = sarvé et non siarvé.

[2] Cet *i* est le fruit de la résolution de la diphtongue. Dans pejus = pis, *e* bref = *ie* ; *j* = *i* ; donc *e* plus *j* = *iei*. Cette triphtongue, impossible à prononcer en français, s'est résolue en *i*. Même phenomene dans notre patois.

[3] Phenomène analogue à celui signalé au nº 16, à propos de te(g)ula = t*ou*la. Prenons ne(b)ula : On ne pouvait commodement prononcer *ni-e-u-la*. La triphtongue s'est réduite à ió. *O* n'est pas ici le produit direct de *u* (*u* bref, d'ailleurs, = o et non ó), mais il est le produit de *e* bref influencé par *u*, qui a donné ieu, puis iò et enfin ió. Voici les transformations probables : nebula = niebula = nieula = nióla.

[4] Je crois impossible de déterminer la quantité de E plus nasale, plus consonne, dans certains mots. Mais dans le plus grand nombre des mots cités, E est bref, et il est à espérer que la nasale leur a fait à tous le même sort.

[5] Je suis l'orthographe de tous les patoisants.

2. Si tempus s'était conduit honnêtement, il aurait fait t*in*(ps). J'ignore quel caprice l'a conduit à donner *an*, précédé d'un yotte, qui s'est introduit là sans lettre d'invitation : tempus = ti*an*(ps). In simul a pris exactement les mêmes licences, et au lieu de faire ins*in*, il a donné insi*an* [1], ensemble.

3. De même que A plus nasale = ON à Rive-de-Gier (v. n° 9, rem. 2), de même E ou I plus nasale y prennent parfois le même son. Tempus = ts*om*(ps), rem = ri*on*, rien, et in simul = insi*on*. Mais insi*on* se dit ailleurs qu'à Rive-de-Gier. Du reste, il est parfois difficile de saisir si le paysan dit insi*on* ou insi*an*, tellement les sons se rapprochent.

30. È ouvert entravé = È :

Fresca = frèchi, fraiche ;
Septem = s*e*(t), sept ;
Cap(i)tettum = cad*e*(t) ;
Bella = bella, belle ;
Sella = sella, chaise.

31. È ouvert, suivi de ST ou SP, = É dans les villages aux environs de Lyon ; à Mornant, à Rive-de-Gier, il = Ê :

Bestia = bêti ou béti, bête ;
Festa = fêta ou féta, fête ;
Testa = têta ou téta, tête ;
Pesta = pêsta ou pésta, peste ;
Fenestra = fenêtra ou fenétra, fenêtre;
Mespilum népio, nèfle ;
Æstima = êmo, émo, intelligence.

Remarques. — 1. Lyon dit *é*me.

2. A Rive-de-Gier, mespilum a donné nop*ó*la, probablement par une forme latine mesp*u*llum [2].

32. ELLEM, ELLUM = IAU :

Pellem = pi*au*, peau ;
Aucellum = zizi*au*, oiseau ;
Batellum = bati*au*, bateau ;
Mantellum = manti*au*, manteau ;
Sitellum = si*au*, seau ;
Castellum = châti*au*, château ;
Cultellum = coti*au*, couteau ;
Martellum = marti*au*, marteau ;
Bellum = bi*au*, beau ;
Vascellum = vaissi*au*, tonneau.

De même, du vieux franç. cotel = coti*au*, marchand ambulant.

Remarques. — 1. Rive-de-Gier dit chôts*eau*, château.

2. Dans la *Croix-des-Rampaux*, nom de lieu, la diumaina dous Ramp*au*(x), le dimanche des Rameaux, il n'y a pas ramellum, mais rami palmarum [3].

[1] Comp. ital. insieme.
[2] Mot introduit d'oc : Rouergue, nopol.
[3] En effet, nous ne connaissons pas ramellum, mais seulement ramum, qui a donne

I

I bref a été traité avec É fermé.

33. I long, libre ou entravé, = I :

EXEMPLES DE I LIBRE.

Dic = di(s) ;
Amicum = mico [1], amoureux ;
Apricum = ourri [2], abri ;
Ludovicum = Loyi, Louis ;
Umbiliculum = ambouni, nombril ;
Vita = via, vie ;
Curtile = curti, jardin attenant à la maison ;
Bilem = bila, bile ;
Pila = pila, colonne ;
Filius = fi(ls) ;
Filia = filli, fille ;
Auilia = anilli, béquille ;
Tina = tina, vase vinaire ;
Urina (parlant par respect) = urina [3], salamandre ;
Vinea = vigni, vigne ;
Prima = prima [4], mince (fém.).

De même, par conséquent, dans les infinitifs en IRE :

Operire = urri, ovri, ouvrir ;
Servire = sarvi, servir ;
Finire = fini, finir ;
Punire = puni, punir ;
Venire veni, ouvrir ;
Ferire = feri, frapper ;
Dormire = drumi, dormir.

Remarques. — 1. A Craponne et aux environs, IRE = É [5]: ovré, sarvé, finé [6], puné, vené, dormé, etc. Cette remarque ne s'applique qu'à I long dans les verbes. Pourtant nidum = né, mais amicum = ami [7], et I long = I dans les mots où il est suivi d'une consonne qui se prononce.

2. Rive-de-Gier dit aussi finé, mais le plus souvent IRE y égale I.

3. A Rive-de-Gier, I long = O dans

ram, beaucoup moins usité d'ailleurs que brindilli, et qui se retrouve dans le composé ramum benedictum = rombenai(t), nom sous lequel on désigne le buis bénit.

[1] Vieux mot, employé seulement par les vieillards.

[2] Ne s'emploie, à ma connaissance, que dans cette locution : se bettô à l'ourri, se mettre à l'abri.

[3] Nos paysans disent que la salamandre est « l'urine de la pluie », phrase assez peu compréhensible, mais ce nom de la salamandre plongeuse rappelle le texte de Varron : *Urinare est mergi in aquam*, « urinare », c'est plonger dans l'eau. D'*urinare* aurait on fait un substantif *urina ?* — Urina appartient aux environs de Lyon, la montagne dit rana.

[4] Le masculin est prim, comme finita = fina, et finitus, fin.

[5] Cette finale é a été étendue par analogie à nombre de verbes de la 2e conjug. en ere. V. no 23, rem. 2.

[6] Le vieux français avait aussi *finer*.

[7] Peut-être par analogie avec le féminin amia.

Sí = so [1], si ; Tam-dis = tandzo, tandis ; Dico = dzo, je dis.

Mais, a la troisième personne de l'indicatif de dicere et à l'infinitif, I s'est conservé : dicit = a dzit ; dicere = dire.

4. Dans quelques mots, l'action du groupe *tr*, *pr*, suivant I long, a opéré la transformation de celui-ci en U :

Tonitru = tonuro, tonnerre ; Junip(e)rum, = januri, genièvre.
Wip(e)ra = jurio, givre ;

5. Dans vicus = *vai*(s), préposition explétive indiquant le lieu [2], *i* long plus c s'est diphtongué en *ai*, comme la protonique dans le dérivé vicinum = vaizi*n*.

EXEMPLES DE I LONG ENTRAVÉ.

Tristem = tristo, triste ; Villa = villa, ville ; B(e)ryllo = je brilio, je brille.

34. I long, plus nasale non suivie d'une voyelle en patois, = IN

Pinum = pin ;
Album spinum = Arbepi*n* (Morn.) et ardupi*n* (Crap.), aubépine ;
Vicinum = vaisin, voisin ;
Caminum = chami*n* [3], chemin ;
Vinum, vi*n* ;
Caninum = chani*n*, désagréable.

Remarque. — Si I long, plus nasale, est suivi d'une voyelle, il rentre dans la loi générale (n° 33). V. les exemples : tina, urina, etc.

O

33. O', dit O' fermé[4] (comprenant O long et U bref des classiques), libre, a des mœurs assez libertines. Il égale tantôt OU, tantôt O, tantôt U. Il y a plus, il arrive même parfois que, dans le même mot, suivant les endroits, il égale tantôt l'une, tantôt l'autre de ces voyelles. Le tout apparaîtra dans le tableau suivant :

O' = OU

Ad horam = vourre, maintenant (Rive-de-Gier) ;
Ploro = je plouro, je pleure ;
Succu(t)ere = secourre, secouer (Riverie) ;
Nepotem = nevou, neveu (Morn.) ;
Nodum = nou, nœud (Morn.) ;
Prodest ou probe = prou, assez, beaucoup (Lyon) ;
Bulico = je boujo, je bouge (Morn.) ;
Poma = pouma, pomme (Morn.).

[1] Cette transformation bizarre se retrouve dans l'allemand et l'anglais, où *si*, *sic* = *so*.

[2] Exemple : « D'ou t'esses ? — Je suei de vai z'Avaize (ce qu'un philologue étranger à nos patois avait traduit par : Je suis de Vaise, a Vaise). — D'où es-tu ? — Je suis d'Avaize. » Cette préposition se retrouve dans le patois bourguignon. C'est à tort que Littré l'a rattachée à versus = *vers* : 1° dans *vai*(s), *i* est nécessairement le produit d'une gutturale ; 2° *r* final en patois, suivi d'une consonne en latin, ne tombe pas ; aussi versus a donné en patois vâr(s).

[3] Au quatorzième siècle, chami, forme encore conservée dans beaucoup d'endroits.

[4] Même observation que pour É fermé, page 35, note 1.

O' = O

Ad horam = vorre, maintenant (Duerne);
Hora = hora, heure (Riverie);
Prodest ou probe = pro, assez, beaucoup (Morn.);
Cotem = co(t), pierre à aiguiser;
Moto = je modo, je m'en vais;
Tropo = je trovo, je trouve;
Proba = prova, preuve;
Bulico = je bojo, je bouge (Crap.);
Poso = je poso, je pose;
Nos = no(s), nous;
Vos = vo(s), vous;
Co(n)sucre = codre, coudre;
Poma = póma, pomme (Crap.);
Corona = corona, couronne;
Crucia = crossi, béquille;
Lupa = lova, louve .

O' = U

Hora = hura, heure (Craponne);
Nepotem = nevu, neveu (Crap.);
Nodum = nu(d) nœud (Crap);
Bolico = je buge [1], je bouge (Lyon);
De c(o)rrosum = je cruso, je creuse (Crap.).

Remarque 1. Observez que *o* suivi de *r* a une tendance à passer à *ou:* Ad horam = vourre, ploro= je plouro, succu(te)re= secourre. Dans ces exemples *r* est suivi d'une voyelle. S'il était devenu final en patois, il tomberait, et il n'y aurait plus d'hésitation, et *o'* fermé égalerait infailliblement *ou* (v. n° 34), ou quelquefois *u* dans le suffixe orium (v. n° 36), mais jamais *o*.

2. Dans cotem = co(t), moto = je modo, prononcez *o* très bref. C'est le fait de la dentale qui accompagne *o* [2]. Il n'en est pas de même dans pro, assez, ce qui me donne des soupçons sur l'étymologie prodest, et ferait pencher en faveur de probe.

3. Dans lupum = lou(p), *u* représente le *p* vocalisé (non par la Patti, mais ransformé en voyelle), qui ne s'est pas vocalisé dans lova parce qu'il était suivi td'une voyelle (comp. prova n° 39).

4. Scopum = coivo, puis couévo, balai, ne s'explique que si l'on admet une forme intermédiaire scoveum, où *e* de l'hiatus donne l'yotte de la diphtongue *oi*. Cette hypothèse est confirmée par le verbe couêv*i*, balayer, où *i* final est l'indice assuré d'un yotte qui se cache quelque part. Coivo est sans doute devenu couévo, comme, au seizième siècle, dortoir est devenu dortouére, etc.

De ce qui précède on peut conclure :

Que les formes en *u* se rencontrent presque exclusivement à Craponne et aux environs, c'est-à-dire dans la plaine qui s'étend de Lyon aux montagnes du Lyonnais. Bien entendu que cela ne veut pas dire que Craponne n'ait aussi des formes en *o*: prova, crossi, je modo, etc. Mais, dans cette région, pas de formes en *ou*.

[1] Je buge est une forme du vieux lyonnais du Gourguillon, comme je me cuche pour je me couche. Nos carpières crient encore par les rues : *Tut buge! Tut buge!* Manière de dire : Tous les poissons fretillent. Le Gourguillon aime l'*u*.

[2] Se rappeler que, déjà en latin, les finales en *t*, *d*, étaient brèves.

sauf l*ou*(p) et les mots tirés du français, et ceux en *orem*, *orum* (v. n° 34) ;

Qu'en somme, dans la plus grande partie du Lyonnais [1] les formes en *o* sont très dominantes.

On peut je crois considérer que *ou* est, *probablement*, en lyonnais, la forme primitive prise par O' fermé libre. Or, la tendance constante de notre patois est de passer de *ou* à *o*, prononcé très bref[2]. Dès le treizième siècle, *o'* fermé sonne le plus communément *o* en lyonnais [3], sauf dans les mots qui tombent sous l'application des règles 34 et 35.

Quant à *u* je le soupçonne véhémentement d'être le plus souvent la transformation de *eu* français, par l'influence d'oïl dominante dans la ville [4].

34. OREM, ORUM = OU :

Cantorem = chant*ou*, chanteur;
Joculatorem = jongl*ou*, jongleur;
Sibilatorem = siffl*ou*, siffleur ;
Vinditorem = vind*ou*, vendeur;
Manducatorem = mij*ou*, mangeur ;
Vindemiatorem = vindêmi*ou* [5], vendangeur;
De dicere = dziz*ou*, diseur (Rive-de-Gier);
Dolorem = dol*ou*, douleur;
Calorem = chal*ou*, chaleur;
Colorem = col*ou*, couleur;
Meliorem = mell*ou*, meilleur [6];
Illorum = li*ou*, leur.

Exception pour amorem = am*our* (emprunté au français), et où *r* final se prononce.

[1] Du moins la région du Lyonnais où *are* = *ó*, celle qu'on a principalement étudiée dans ce présent livret, et qui est de beaucoup la plus étendue.

[2] Tous les mots français qui possèdent un *ou*, tonique ou atone, libre ou entravé, ont des correspondants patois qui ont *o* : couveuse (*cova*); douve (*dova*); tout (*tot*), toutes (*tote*); coup (*cop*); course (*corsa*); goutte (*degot*), double (*drobli*); coufle au Gourguillon, à la campagne coflo; vieux fr. deroupt (*derot*); couple (*cobla*); courle au Gourguillon, à la campagne corla; bourreau (*borriau*); bouquet (*boquet*) Couzon (*Cozon*), courtilier au Gourguillon, à la campagne corrtif; dessouder ; (*dessodó*); ébouler (*debolli*); de coudre (*coteria*, aiguillée); douelle (*doella*), etc.

[3] Marguerite d'Oyngt a *or* (ad horam); *roges* (*ru*beum); *vos* (*vos*); hora (hora); les mots en orem et osum sont en *ou*, comme dans le patois moderne.

[4] Ainsi seür, meür, ont fait sûr, mûr; de même h*eu*re, h*u*ra; nev*eu*, nev*u*; n*œu*d, n*u*d.

[5] On dit de préférence billi*ou*.

[6] Dans tous ces mots, c'est la forme de l'accusatif dans l'ancien lyonnais qui a prévalu. Au XIIIe siècle on avait à Lyon le cas sujet et le cas-régime. Le cas-sujet du singulier pour les imparisyllabiques de la troisième conjugaison était formé de deux manières : tantôt sur le nominatif latin, avec l'addition d'une *s* analogique, tantôt

Remarque. Il existe, surtout aux environs de Lyon, un certain nombre de substantifs en *eiro*, dont le suffixe répondrait à un latin *orem*, et dont le féminin est *usa*, sans doute par la même confusion qui, en français a fait donner aux noms masculins en *eur* des féminins en *euse :*

sur un type latin qui répondrait au génitif. Dans le premier cas, la voyelle accentuée varie, et est traitée de diverses manières selon sa nature et sa position : senior = *sires*, creator = cre*a*res. Dans le second cas, la voyelle tonique est toujours *ó* latin, et comme *o* est entravé, il = *o* : (v. n° 38) : od*o*r (i) s = odors. Le cas-régime est toujours formé sur l'accusatif latin, et alors *o* tonique, étant libre = *ou* (v. n° 34) ; odorem od*ou*r. Le cas-sujet et le cas-régime du pluriel sont formés sur le nominatif et l'accusatif du pluriel latin, et alors *o* étant entravé = *o* : od*o*r (e)s = od*o*rs. Ces faits sont résumés dans les tableaux suivants dont les exemples sont tirés de Marguerite d'Oyngct :

EXEMPLES OU LE CAS SUJET AU SINGULIER EST FORMÉ SUR LE NOMINATIF LATIN

CAS-SUJET AU SINGULIER	CAS-RÉGIME AU SINGULIER
Senior = *si*res ;	Seniorem = segn*ou*r ;
Soror = su*e*rs ;	Creatorem = creat*ou*r ;
Cre*a*tor = cre*a*res ;	Salvatorem = salv*ou*r ;
Salv*a*tor = salv*a*res ;	

CAS-SUJET AU PLURIEL	CAS-RÉGIME AU PLURIEL
Pas d'exemples.	Sor*o*r(e)s = sor*o*rs ;

EXEMPLES OU LE CAS SUJET AU SINGULIER EST FORMÉ SUR UN TYPE LATIN RÉPONDANT AU GÉNITIF

CAS-SUJET AU SINGULIER	CAS-RÉGIME AU SINGULIER
Sap*o*r(i)s = sav*o*rs ;	Saporem = sav*ou*r ;
Am*o*r(i)s = am*o*rs ;	Amorem = am*ou*r ;
Resplend*o*r(i)s = resplend*o*rs ;	De splendorem = resplend*ou*r ;
Tim*o*r(i)s = tem*o*rs ;	Timorem = tem*ou*r ;
Seni*o*r(i)s = Seign*o*rs (au vocat.) ;	Seniorem = segn*ou*r ;
Dulc*o*r(i)s = douc*o*rs ;	Dulcorem = douc*ou*r ;
	Dolorem = dol*ou*r ;
	Minorem = men*ou*r ;
	Fervorem = ferv*ou*r ;
	Honorem = hon*ou*r ;
	Errorem = er*ou*r ;

CAS-SUJET AU PLURIEL	CAS-RÉGIME AU PLURIEL
Sap*o*r(e)s = sav*o*rs ;	Dol*o*r(e)s = dol*o*rs ;
Am*o*r(e)s = am*o*rs ;	Peccat*o*r(e)s = peche*o*rs.

Les autres mots, dans Marguerite d'Oyngct, confirment pleinement la règle de *o* libre suiv. de *r* = *ou*, et de *o'* entravé = *o*.

Manducatorem = mingeiro, usa, mangeur, ouse;
Bibitorem = beveiro, usa, buveur, euse;
Peditorem (parlant par respect) = peteiro, usa; péteur, euse.

Cette formation du féminin me fait croire que *eiro*, malgré son apparence provençale, ne serait pas une pure introduction d'oc, où le féminin est un dérivé régulier (bev*eire* = buveur, bev*eiris* = buveuse), mais possible une corruption du français *eur* : buv*eur*, buv*euse*. Toutefois l'influence du provençal a dû aider à la formation.

35. Dans OSUM, O' fermé donne U ou OU selon les lieux. U est la forme proprement lyonnaise. A mesure que l'on s'éloigne de Lyon pour se rapprocher du Forez, on rencontre le son OU. Mornant, Riverie, Saint-Martin-en-Haut sont des pays d'*ou*.

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Amor*osum* = amor*u* [1], amoureux;
Pedicul*osum* = pouill*u*, pulli*u*, pouilleux;
Amist*osum* = amiti*u*, amiqui*u*, qui est affectueux;
D'ab-anti*are* = avinj*u* [2], goulu;
Cavern*osum* = caborn*u*, caverneux;
De p*a*tta = patt*u*, qualité d'une espèce de pigeon;
De f*e*na = fenass*u*, cotillonneur;
De refull*a*re = rafoul*u*, grondeur;
De bis-fodicul*a*re = barfolli*u*, barbouillon;
De lev*a*re = relev*usa*, accoucheuse;
Du fr. habiller = rhabilli*u*, rebouteur;
De b*u*lga = boj*u*, gonflé;
De catull*i*re = catilli*u*, chatouilleux;
De gr*o*lla = regroll*u*, savetier.

EXEMPLES DU DEUXIÈME CAS [3]

Zel*osum* = jal*ou*(s), jaloux;
Curi*osum* = quiri*ou*(s), curieux;
Gaudi*osum* = joy*ou*(s), joyeux;
Plor*osum* = plor*ou*(s), pleureur;
Piet*osum* = pid*ou*(s), compatissant;
De petra = perey*ou*(s), mineur;
Merd*osum* (parlant par respect) = mard*ou*(s), marmot;
Pavor*osum* = pour*ou*(s), poureux;
De b*a*rba = barbel*ou*(s), radoteur;
De far*i*na = farneyr*ou*(s), meunier.

Remarque. Ne pas conclure de ce qui a été dit plus haut, savoir que *o* fermé dans *osus* = *u* ou *ou* selon les lieux, que les mêmes mots existent toujours sous les deux formes. Ainsi fenass*ou*, boj*ou* n'existent pas, à ma connaissance, en pays d'*ou*, pas plus que farneyr*u*, jal*u*, pid*u* en pays d'*u*.

[1] On trouve au dix-septième siècle, amoir*u*. On dit aussi aux environs de Lyon amur*u*.

[2] Compar. le v. fr. *avangier*.

[3] Au XIIIe siècle, on avait déjà cette forme: delici*ous*, glori*ousa*, pied*ousa*, cherit*ousa*, curi*ousa*, miravili*ous*, preti*ous*, mais sans distinction de cas-sujet et de cas-régime.

36. Dans ORIUM, O' donne également U ou OU dans les mêmes conditions que ci-dessus. Il existe en lyonnais un certain nombre de substantifs, représentant des objets moyens d'action, obtenus par des procédés de dérivation, et dont le suffixe U, OU répondrait à un latin ORIUM. Les endroits où *o*rium = *u* sont les mêmes que ceux où *o*sum = *u*, et réciproquement pour les endroits où *o*sum = *ou*.

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Jactatorium = jet*u* [1], pochon à long manche pour le lissieu;
Succutatorium = secoy*u*, panier à salade;
Fissatorium = fess*u*, sorte de pioche;
Muccatorium = moch*u*, mouche-nez;
Du néerl. *ba*k = bôch*u*, coffre à poissons;
De affect*a*re = affet*u*, crible;
De bossi, tonneau = imboss*u*, entonnoir;
De dr*i*ctum = redress*u*, dressoir;
De ad-situs = asset*u*, trépied pour asseoir la gerbe de la b*u*ya.

EXEMPLES DU DEUXIÈME CAS

D'excussum = coss*ou*, écoss*ou*, écoss*u*, fléau pour battre le blé;
D'ad-biber*a*re = abur*ou*, abreuvoir;
Colat*o*rium = col*ou*, filtre pour le lait

Ajoutez quelques mots qui ne représentent pas des objets, comme : de affan*ó* = affanage*ou*, salaire, gage; billi*ou*, vendangeur.

37. Dans ORIA, O' fermé ne se comporte pas exactement comme dans ORIUM : il égale U, jamais OU. Récompense honnête à qui me dira pourquoi. Somme, at*o*ria = *u*ri [2].

Dolat*o*ria = doli*u*ri, doloire;
Colat*o*ria = col*u*ri, filtre pour le lait;
Batuat*o*ria = batt*u*ri, baratte;
Bealat*o*ria (de bealo) = bial*u*ri, saignée dans les prés pour les irriguer.

[1] Comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire, on est bien tenté de lire les transformations suivantes : jet*eur*, jet*eu*, jet*u*. Il y a dû avoir de bonne heure confusion entre les suffixes *o*rem et *o*rium qui, à l'origine, s'appliquaient, le premier aux gens, le second aux choses. La formation populaire continue cette confusion, et l'on dit un séch*eur*, une batt*euse*, une moissonn*euse* pour des objets moyens d'action.

[2] Remarquez que dans *o*rium, *i* ne s'est pas conservé (v. n° 36, *o*rium = *u*, *ou*) et qu'il s'est conservé dans *o*ria = *u*ri. De même en vieux franc. et en vieux prov. : operat*o*rium = fr. ovr*eo*r, prov. obred*o*r; ras*o*rium = fr. ras*u*r, prov. raz*o*r ; lavat*o*rium = fr. lav*u*r, prov. lavad*o*r.

Avec *o'* fermé entravé, nous retrouvons autant de régularité qu'il y en a peu dans *o'* fermé libre :

38. O' fermé entravé ou variable, (peu importe que l'entrave soit latine ou romane) = O (prononcé en général très bref) :

Co*luc*(u) la = cologni, quenouille ;
Ranuc(u)la = granolli, grenouille ;
Bucca = bochi, bouche ;
Buccula = boclia, boucle ;
De gutta = dego(t), goutte ;
Tottus = to(t) [1], tout ;
Cop(u)la = cobla, attelage double ;
Stup(u)la = étroblo [2], chaume ;
Duplum = drobli, double ;
All. suppe = sopa, soupe ;
Stuppa = étopo, étoupe :
Diruptum = derot [3], rompu ;
Cub(i)tem = codo, coude ;
Dub(i)to = je doto, je doute ;
Subtus = so, sous (Rive-de-Gier) ;
De subtus = desso(t), dessous ;
Brustum = bro(t) jeune pousse ;
Crusta = grotta, morceau de pain béni ;
Suffert = a soffre, il souffre ;
Sufflat = a sofle, il soufle ;
Or(u)lae = orles [4], tumeurs sous les oreilles ;
Burra = borra, bourre, cheveux ;
Currere = codre, courir ;
Furca = forchi, fourche ;
Cursa = corsa, course ;
Bursa, = borsa, bourse ;
Curtum = cort, court ;
Burgum = bor(g), bourg ;
Surdum = sor(d), sourd ;
Gurgitem = gor [5], eau dormante et profonde ;
Furnum = for, four ;
Cucurd(u)la = corla, courge ;
Diurnum jor, jour ;
Ascolto = j'acoto, j'écoute ;
Pulpa = porpa, partie charnue ;
Bulga = bogi, sac ;
Bulgarum = bogre [6] (parlant par respect) ;
Mulgere = modre, moudre ;
Bulla = bola [7], boule (Crap.).

Remarque. 1. — Exceptions : ulla = ulla, marmite ; sans doute par une forme ula, avec *u* long [8] ; locusta = liuta, sauterelle, probablement par les intermédiaires louta, leuta, ce qui n'a rien d'insolite.

[1] Le pluriel est ordinairement tou(s), par influence d'oïl, mais au féminin *o* reparaît : totes. A Lentilly tot au sing., tui(s) au pluriel, par le saut en arrière de *i* pardessus *t* dans totti.

[2] Autour de Lyon etroublo, par influence d'oïl.

[3] Au quinzième siècle, à Lyon, rupta = rote, brisée, et d'autres fois, par influence d'oïl, route.

[4] Le lyonnais de ville a ourles, influence d'oïl. Mais beaucoup de villages ont urles, ce qui est plus bizarre.

[5] A Lyon, aux bords du Rhône, *gour*. Toujours influence d'oïl.

[6] A Mornant bougre (parlant par respect). Influence d'oïl.

[7] A Mornant, Riverie et ailleurs, *u* s'est conservé : bulla = bula, d'où bulô, viser une boule et aussi mesurer sa distance du but.

[8] Le provençal a régulièrement ola.

2. Sulphur = supro (Crap.) n'est pas une exception à proprement parler, car par suite de la chute normale de *l* dans le groupe *lf* et de la métathèse de *r*, *u* est suivi par *pr*, groupe qui ne constitue pas d'entrave.

3. Dans (ac)*u*c(u)la = *u*lli (*ll* mouillées), il s'est produit le phénomène rare de la chute de la protonique initiale, mais je ne sais pourquoi *u* a persisté, ran*u*cula, ayant fait gren*o*lli (*ll* mouillées), et col*u*cula, col*o*gni.

4. Pe(d)*u*c(u)lum a donné, parlant par respect, pi*u* à Lyon et pi*ou* à la campagne. Effet probablement du contact de *e* et *u*. Mais dans le dérivé ped*o*lli (*ll* mouillées), expression collective pour les réunions électorales que tiennent ces intéressants aptères, la règle a repris ses droits. Le Gourguillon, lui, dit ped*ou*ille, tous les mots en *o* entravé faisant *ou* à Lyon, qui ne parle plus patois depuis le commencement du siècle, mais a conservé quelques termes patois francisés.

5. Dans p*u*lvis = p*ou*ssa, poussière ; d*u*lcis = d*ou*(s), doux ; colcat = a se c*ou*che [1], il se couche, *ou* est le produit de la vocalisation de *l* en *u*.

6. Mot isolé et bizarre : gen*u*culum = jan*on*, déjà cité. Heureusement que je n'ai pas charge de l'expliquer.

39. Ò ouvert (= O bref des classiques), libre, = O :

Par*o*chia = par*o*chi, paroisse ;	S*o*ror = s*o*rre [6] sœur ;
R*o*ta = r*oa* [2], roue ;	M*o*la = m*o*la, meule ;
Pr*o*prium = pr*o*chi, proche ;	Sch*o*la = éc*o*la, école ;
Pr*o*pago = pr*o*va [3] pr*o*via ;	Fase*o*la = fafi*o*la, haricot (Morn.) ;
Pr*o*va = pr*o*va, preuve ;	Fase*o*la = fiage*ó*le, haricot (Gourguil.) ;
N*o*vum = n*o*vo, neuf (adjectif) ;	F*o*lia = f*o*lli (*ll* mouil.), feuille ;
Dies J*o*vis = dij*o* [4], jeudi ;	Fili*o*la = fili*o*la, filleule ;
M*o*rior = je m*o*ro, je meure ;	V*o*lo = v*o*lo, je veux.
De f*o*ras = def*o*r [5], dehors ;	

Remarques 1. O bref = *ou* dans r*o*sa = r*ou*sa, rose. De même en français, rosa a donné rose au lieu de *reuse*. Je crois que cela démontre que, dans le latin populaire, *o* bref de rosa était devenu long.

2. O bref est aussi devenu *ou* dans fodic*a* = f*ou*gi, sorte de labour, et dans les mots ci-après, où il est suivi d'une labiale ou d'une *l* :

[1] Dans le vieux patois de Lyon, c*u*che. N'ai-je pas fait remarquer le goût du vieux lyonnais pour *u*?

[2] Déplacement d'accent à cause de la diphtongue, comme dans r*u*(g)a = ru*a* etc. (v. n° 50).

[3] Déplacement exceptionnel de l'accent qui était sur *a* dans prop*a*go. Quand le paysan veut parler français, il applique les règles d'oïl et dit pr*eu*ve. C'était le mot usité à Sainte-Foy-lez-Lyon, quand j'étais petit. Enfin Cochard donne pr*ou*va.

[4] Dans certains villages, dij*ou*.

[5] A Mornant, Rive-de-Gier, dans la montagne, def*ou*r. Nos mariniers disent def*o*r, def*o*re.

[6] A Rive-de-Gier, so*u*ar. C'est le vieux mot su*e*r(s), avec *e* élargi en *a* sous l'influence de *r* (v. n° 2[illegible]).

Novem = *nou*, neuf; Bovem = *bou* [1], bœuf;
Linteolum = linç*ou*, drap de lit. Filiolum = filli*ou*, filleul.

Dans ces exemples *u* est le produit de la vocalisation de *v* et *l* non suivis d'une voyelle qui se prononce.

3. Je ne sais pourquoi O plus V, au lieu de se diphtonguer en *ou* comme c'était son devoir, s'est diphtongué en uè dans *o*vum = uè, œuf.

4. Dans novum = novo, neuf (adj.), la diphtonguaison n'a pas eu lieu par analogie avec le féminin nova.

5. *O*leum a donné *u*llo au lieu de *o*lio (comme folia = folia). Irrégularité analogue à celle du français, qui a donné *huile* au lieu de *euille*.

40. Ò ouvert entravé = O (prononcé bref) :

Rod(i)co = je brojo [2], je réfléchis profondément ;
Porta = porta, porte ;
Fortem = for(t) ;
Mortem = mor(t) ;
Sortem = sor(t) ;
Tortia = torchi, torche ;
Retorta = riota, branche flexible pour liens ;
Mordere = modre, mordre ;
*O*rnum = orno, frêne ;
Sol(i)do = je sodo, je soude ;
De revolvere = revolla, repas après la récolte.

Remarques 1. Dans pop(u)lum = puvo, publo, peuplier, lisez l'influence de la labiale sur la voyelle précédente (comp. n° 16, remarque 2). Nous avons aussi pivo, qui ne répond sans doute pas à pop(u)lum, mais à une forme p*i*p(u)lum, qu'on retrouve, avec transposition d'accent, dans le provençal pib*o*ulo, et le rouergat pib*o*l, même sens. Enfin nous avons encore pop(u)lum = poplo, qui, lui, est absolument correct.

2. Dans *o*p(e)ra = *ou*ra, qui signifie à la fois ouvrage, et bien, au sens de possession, *u* est le résultat probable de la vocalisation de *p*.

41. O (que je crois ouvert dans les exemples) suivi de ST ou SS = OU [3] :

V*o*strum = v*ou*tron [4], vôtre ;
N*o*strum = n*ou*tron, nôtre ;
C*o*sta = c*ou*ta, côte ;
Plus t*o*stum = plut*ou*(t), plutôt ;
Bene t*o*stum = bet*ou*(t), peut-être ;
Prop*o*s(i)tum = parp*ou*s, propos ;
Gr*o*ssus, ssa = gr*ou*s, *ssa*, gros, grosse.

[1] Aux environs de Lyon bŭ.

[2] Lyon, je brouge. On sait déjà que ce qui est *o* à la campagne est *ou* à Lyon. Influence d'oïl.

[3] Il est probable que l'on a eu d'abord *O*; puis que la chute de *S*, en allongeant *O*, en a fait OU.

[4] On objectera que le radical v*o*s, n*o*s a *o* long, mais si la quantité avait persisté dans le dérivé, on rencontrerait dans les inscriptions nustrum, vustrum et on aurait en français v*ou*tre, n*ou*tre.

42. O suivi d'un yotte ou d'un groupe dans lequel se trouve un yotte, se diphtongue de diverses manières :

1° O' fermé, plus gutturale finale ou suivie d'une voyelle qui ne se prononce pas, se diphtonguent en OI, OUAI (devenu souvènt OUÉ, UÉ) selon les lieux :

Nucem = noï, noix (Morn.);
Nucem = noué (Crap.);
Nucem = nué (Rive-de-Gier);
Vocem = vouai(s), voué(s), voix;
Apud hoc = avoï (Morn.), avouat [1], avec.

2° Si O, fermé ou ouvert, est suivi d'une consonne, plus yotte, l'yotte saute par dessus la consonne et se diphtongue avec O en AI, OI (devenu parfois OUA), selon les lieux :

Gloria = gluairi, gloire;
Pluvia = plaivi, pluie;
Corium = couår, cuir (Rive-de-Gier).

3° Ò ouvert, plus gutturale suivie d'une consonne, se diphtonguent en EI, OI (devenu le plus souvent OUÊ), selon les lieux :

Octo = vuey(t), huit;
Noctem = ney(t) [2], nuit;
Hac nocte [3] = aney(t), aujourd'hui;
De coctare = à la coïti, à la couéti, à la hâte;
Cocere = couère, couére, cuire;
Cocsa = coïssi, couéssi, cuisse;
Bocsum = boué, bois;
Pocs (pour post) = pouai, poué(s), puis.

Remarques 1. — A Rive-de-Gier, la diphtongue s'est réduite dans le participe coctum = co(t) [4]. De même noctem s'y est réduit à no(t).

2. Autour de Lyon, et aussi à Mornant, Rive-de-Gier, pocs a donné pu(s), certainement par l'intermédiaire du français *puis*, réduit à pu(s).

4° Quand la gutturale qui suit Ò est double et suivie d'une voyelle qui se prononce, il n'y a pas de diphtongue, et O persiste :

Bucca = bochi, bouche;
De soccum = sochia, charrue;

5° Ò ouvert, plus gutturale, plus voyelle qui ne se prononce pas, se diphtongue en UÈ :

Jocum = juè, jeu;
Focum = fuè, feu.

[1] Au seizième siècle, avoy.

[2] Au treizième siècle, noyt (Marguerite d'Oyngct).

[3] Je ne voudrais pas garantir que la véritable étymologie ne fût pas in hodie. Cependant, en ce cas, nous devrions avoir anuey(t).

[4] Au quatorzième siècle, on trouve coctos = coz (Comptes du château de Peyraut).

Remarque. — Je ne connais pas d'équivalent, dans le patois populaire, à locum, lieu. Il donnerait certainement luè, ainsi que le démontre la forme **lu***a*, au treizième siècle, que Marguerite d'Oynet emploie avec **focum** = **fu***a*.

6° Lorsque Ǒ ouvert est suivi d'une dentale, plus I ou yotte, la dentale tombe et I ou yotte se diphtongue avec O, et donne UEI (devenu souvent UÊ) :

Bo(d)ina = Bo*é*na, bu*é*na, borne [1] (Riverie) ;

Ho(d)ie = hu*ey*, vu*ey*, aujourd'hui.

Remarque. — Oculum = zi*u*, œil, à Rive-de-Gier zi*o*. *Z* initial est là sous l'influence du pluriel. De même disons-nous in zizi*au*, un oiseau ; zef*ants* ! enf*ants* [2] ! Quant à *iu*, c'est le français yeux, avec *eu* réduit à *u*, comme dans beaucoups de mots français.

43. O fermé ou ouvert, libre ou entravé, plus nasale non suivie d'une voyelle = ON dans la plupart de nos villages :

Bonum = b*on* ;

Pontem = p*on*(t) ;

Ad-montem = lôm*on*(t), là-haut ;

Melonem = mel*on*.

Remarque. O, plus nasale, prend quelquefois le son *an* [3]. Ainsi, à Mornant, frontem = fr*an*(t) (se rappeler au reste qu'en règle générale, *on* patois est un intermédiaire entre *on* et *an* français).

44. Mais si O plus nasale est suivi d'un yotte, le groupe se diphtongue en UIN :

Longe = lu*in*, loin ;

Somnium = su*in*, sommeil ;

[1] J'ai déjà eu occasion de dire ailleurs qu'on ne saurait raisonnablement établir une règle à propos de un ou deux exemples. Je ne voudrais donc pas qu'on m'accusât de cette sottise. Les § 1, 2, 4, 5, 6 du n° **42** ne doivent donc être considérés que comme la constatation de faits que l'on consigne ici parce qu'ils sont en harmonie avec les lois générales de la phonétique lyonnaise. Ainsi, même des exemples isolés comme hu*ey* servent à démontrer la thèse générale que *O* bref ne se diphtongue que sous l'influence d'un yotte (ou quelquefois sous celle d'une consonne qui se vocalise (n° 40, rem. 2). Il n'en est pas de même en français, où la loi *générale* de l'*o* bref est de se diphtonguer en *eu*. Le provençal ne diphtongue que devant *f*, r, *b*, ou devant un groupe où se trouve un yotte (ho(d)ie = hu*oi*r en v. prov.). On voit donc la place que, dans ce cas particulier, la phonétique lyonnaise tient entre le français et le provençal. Il en serait de même si l'on étudiait d'autres points séparément.

[2] Phénomène analogue dans le bagnard (Suisse romande) où la conservation de l'article a donné oculum = ju*ey* (Cornu).

[3] On trouve dans une inscription du XIV[e] siècle LIAN pour LION.

U

U bref a été traité avec O fermé.

45. U long libre = U français[1] :

Ruga = rua[2], rue ;
Cornuta = cornua[3], sorte de benne ;
Puteo = je puyo, je sens mauvais ;
Bene astrutum = benatru, bienheureux ;
Male astrutum = matru, môtru, chétif, misérable ;
Butyrum = burre, beurre ;
Nudum = nu ;
Crudum = cru ;
Pertusum = partus, trou ;
Murum = mur ;
Securum = sûr ;
Mula = mula, mule ;
Lacerta muri = larmuzi[4], lézard gris ;
Susum = su(s), sur ;
Parlant par respect, culum = cù ;
Luna = luna, lune.

Exceptions : De grumum = je m'agrogno, je me ramasse en peloton ; cadula = côtola, taquet mobile.

46. U long, entravé en latin ou en patois, parait hésiter entre U et O. Malheureusement les exemples sont peu nombreux :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Justum = ju(t), étroit ;
Fusta = futa, bareille ;
Pul(i)cem = puzi, puce ;
Juxta = ju(t), auprès.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Prunum = porna, prune ;
Ductile = dolli (*ll*, mouil.), douille ;
Incudinem = incliono, enclume ;

47. U long, plus nasale non suivie d'une voyelle qui se prononce, = UN, ON et IN suivant les lieux :

[1] Nous disons *u français* parce que *u* latin se prononçait *ou*.
[2] V. nº 51.
[3] V. même nº.
[4] Dans certains villages l'on dit larmouézi. A Lyon, larmize. Au seizième siècle, on disait larmuize, dont larmize est certainement une contraction.

Dies l*u*nae = dil*un*, lundi ;
*U*ng(u)la = *on*glia, ongle ;
Tr*u*nca = tr*on*chi, arbre dépouillé de ses branches ;
*U*num = *yon*[1], un (Rive-de-Gier) ;
*U*num = *in* [2] (autour de Lyon *un*, à Rive-de-Gier *īn*).

Remarque. — De même que, en quelques endroits, fr*on*tem a donné fr*an*(t), de même f*u*nda a donné fr*a*nda, fronde, et fr*an*do, je bille un chargement (terme de voiturier) à Craponne. Prof*u*ndum a donné pr*an*(d) à Mornant.

48. U long libre, plus gutturale, forme avec cette dernière une diphtongue UI, UE, qui se réduit à U [3] :

Add*u*cere = adz*iu*re (Rive-de-Gier) ; adu*é*re (Crap.), add*u*re (Morn.), apporter, amener ;
Ex-s*u*gere = es*ui*re, ess*u*re, sécher ;
Cum-d*u*cere = condu*é*re et cond*u*rre, conduire ;
B*u*ca = b*u*ya (pron. b*u*-ya) ; à Lyon, b*u*ie, lessive.

DIPHTONGUES

49. AU = OU :

P*au*cus = p*ou*, peu ;
Cl*au*dere = cli*ou*re, clore ;
P*au*perem = p*ou*ro, pauvre ;
De p*au*sare = rep*ou*s, repos ;
In-cl*au*sum = incli*ou*, enclos ;
P*au*lum = P*ou*, Paul (Rive-de-Gier).

Remarques. — 1. De même qu'en français *au*rum est devenu *or*, de même AU

[1] *yon* = un seulement quand il est pris substantivement ; adjectivement c'est *īn* (à Rive-de-Gier). Cette distinction est curieuse.

« Parmé les combattants, *yon* se nommôve Eustache...
« J'ai vu, li dzit Guichôrd, *yon* de voutros commis... »
ROQUILLE

De même, en anglais on a *a* et *one*, et en allemand *ein* et *einer*.
Dans *yon*, *y* représente probablement la conjonction *et* : « vingt-e-*on* ; vingt-y-*on*, et *yon* tout seul (note communiquée par M. Langlois) ».

[2] Remarquer que l'on dit *in-n'homo*, et non pas *i-n'homo*.

[3] Ce qui indique encore la tendance de la réduction de la diphtongue à *u*, c'est le participe d'ess*u*re, qui est ess*u*, au lieu d'essu*i*.

a passé a O dans *aura* = *ora*, vent, brise; p*au*so (devenu poso) = je poso, je pose.

2. AU = ON dans r*au*cum = r*o*nci, rauque (Riv. de G.).

3. AU a persisté dans Cl*au*dia = Li*au*da [1].

DÉPLACEMENT DE L'ACCENT TONIQUE

1° PAR RÉGRESSION

50. L'accent tonique a rétrogradé dans l'infinitif de quelques verbes de la 4e conjugaison, probablement par analogie avec les trois premières personnes de l'indicatif :

Sort*i*ri = s*ó*tre, sortir ; Venire [2] = vi*e*ndre (pron. vi-indre), venir; Sent*i*re = *si*ntre [3], sentir ; Rid*e*te = r*i*de(s), vous riez ; Vid*e*te = v*é*de(s), vous voyez ;

REMARQUE 1. — Dans debere = durre, devoir, il y a eu formation sur le participe dû.

2. — Dans ess*u*re, sécher, il n'y a pas eu régression d'accent, notre mot

[1] Cette *Claudia* a fait chez nous le nom si commun de *Daudon*, que l'imprimeur Chanoine (sur un précieux exemplaire de Molard annoté, qui est aujourd'hui la propriété de mon spirituel confrère de l'Académie du Gourguillon Gérôme Coquard) fait venir à tort de *Denise*. Quant à ceux qui s'étonneraient que Daudon vînt de *Claudia*, je leur proposerais l'étymologie indiscutable de Babet, qu'un éminent philologue tire de *Hlodoweg* par une chaîne que le plus envieux de ses confrères n'est point encore parvenu à rompre : HLODOWEG = LUDOVICUS = LOUIS = LOUISE = ÉLISE = ÉLISABETH = BABETH = BABET.

On a voulu m'objecter que la mère de saint Jean-Baptiste s'appelait *Élisabeth* et que Didon s'appelait *Élisa*. Qu'est-ce que cela prouve? Précisément que la reine de Carthage, comme la mère de saint Jean-Baptiste, descendaient de Clovis.

On voit quel précieux secours la philologie peut apporter à la solution des problèmes de l'histoire.

[2] Peu usité. J'ai cependant quelquefois entendu vi*e*ndre, presque aux portes de Lyon.

[3] Mais nous avons simultanément sint*i*. Ce recul de l'accent, parallèlement à sa conservation dans un doublet, paraît être un phénomène méridional. Dans beaucoup de pays du Midi, l'on a ainsi les deux formes, l'une avec accent régulier, l'autre avec accent transporté. T*e*ne, s*o*rtre, c*o*urre, pl*a*gne se maintiennent concurremment avec ten*i*, sort*i*, courr*i*, plan*i* (Roque Ferrier). Inutile de faire remarquer que c*o*urre (lyonnais c*o*dre) et pl*a*gne sont les formes régulières et que c'est courr*i* et plan*i* qui ont transporté l'accent. Du reste, même en français, c*o*urre (c*u*rrere), terme de vénerie, est resté concurremment avec cour*i*r (curr*i*re).

venant d'exs*u*(g)ere, tandis que le francais essuyer vient d'un barbarisme exsuc*care*. Même observation pour qu*ae*rere = qu*a*rre, mander, tandis que le français a forgé un quaer*i*re = quérir.

2° PAR PROGRESSION

51. Lorsque par suite de la chute d'une consonne entre deux voyelles la voyelle tonique se trouve en contact avec une voyelle post-tonique, l'accent se porte le plus souvent sur celle-ci, soit qu'elle soit pénultième, soit qu'elle soit la dernière :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

T*e*(g)ula = ti*ou*la, tuile; N*e*(b)ula = ni*ó*la, nuage;

EXEMPLES DU DEUXIÈME CAS

R*o*(t)a = ro*a*, rou*a*, roue ; R*u*(g)a = ru*a*, rue:
Corn*u*(t)a = cornu*a*, benne; S*e*(q)uit = a si*ou*(t), il suit.
C*au*(d)a = co*a*, cou*a*, queue;

Remarque. — Notons quelques déplacements d'accents exceptionnels :

L*a*cryma = agr*i*ma [1], larme (Condrieu) ; Melanch*o*lia = malincogn*i*a [2], état maladif ;

[1] On a un exemple de ce déplacement au XIIIe siècle. On trouve laygr*i*ma dans Marg. d'Oyngt.

[2] Ce mot parait emprunté à l'italien malinconia, mélancolie, avec la progression d'accent que nous avons opérée dans tous les paroxytons italiens.

VOYELLES ATONES

POST-TONIQUES

On appelle post-toniques, comme le nom l'indique suffisamment, les voyelles qui, dans le mot, sont placées *après* la voyelle *tonique*, c'est-à-dire, comme on se le rappelle, après la voyelle qui porte l'accent.

Dans un mot latin, il peut y avoir une ou deux post-toniques, suivant que le mot est *paroxyton* (excusez ce langage barbare), c'est-à-dire a l'accent tonique sur l'avant-dernière syllabe, ou *proparoxyton*, c'est-à-dire a l'accent sur l'antépénultième. Exemple du premier cas, cat*e*lla; exemple du second cas, st*a*bula.

52. Lorsque le mot latin a deux post-toniques, la première tombe toujours en lyonnais :

St*a*b(u)la = étr*o*bla, étable ;
St*u*p(u)lum = étr*o*blo, chaume;
T*a*b(u)la = tr*o*bla, table ;
C*o*p(u)la = c*o*bla, attelage double ;
F*e*m(i)na = f*e*na, femme ;
Dies dom*e*n(i)ca, dim*i*ngi, dimanche;

Remarque. — Dans debitum = devit*ou*, petite dette, formé par addition du suffixe *ou*, c'est au contraire la première protonique qui a persisté dans le dérivé, et qui est devenue tonique par progression de l'accent. Je n'ai pas rencontré d'autre exemple de cette curieuse évolution.

53. *Lorsque le mot latin a une ou deux post-toniques, si la post-tonique unique est A, ou si la dernière des post-toniques est A, cet A persiste ou se transforme en I, sous certaines influences qui seront étudiées plus loin.*

CAS OU A PERSISTE

1° Après une dentale (*t,d*), non précédée d'une gutturale, soit que la dentale persiste, soit qu'elle tombe en patois :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Cal*a*da, cal*a*da, parvis;
Birota = barota, brouette;
Porta = porta, porte;
Festa = f*é*ta, fêta ;
Sall*i*ta = sal*i*ta, oseille ;
R*i*sta — r*i*ta, étoupe;
Ascita = aissetta, herminette;
Cr*i*sta = créta, crête ;
Pl*a*nta = pl*a*nta, plante;
Bib*e*nda = buv*a*nda; piquette;
Bronda = bron*d*a, houssine;

EXEMPLE DU SECOND CAS

Corn*u*(t)a = cornu*a*, benne;
R*o*(t)a = ro*a*, roue ;
N*u*(d)a = n*u*a, nue;
C*au*(d)a = cou*a*, queue [1].

2° Après une labiale (*p*, *b*, *v*) :

P*u*lpa = porpa, viande sans os;
R*a*pa = r*ó*va, rave;
All. garba = g*a*rba, gerbe:
F*a*ba = f*ó*va, fève;
Proba = prova, preuve;
Nova = nova, neuve;

Remarque. — Dans m*a*lva = morvĕ [2], mauve, je ne sais pourquoi *a* final s'est changé en *ĕ* [3].

[1] Dans trois de ces derniers exemples *a* est devenu tonique, selon la règle du n° 51.

[2] On se rappelle que *ĕ* = *e* muet français un peu plus sonore.

[3] Une exception de même nature se retrouve à Vionnaz (Suisse romande), où m*a*lva = m*a*vre, tandis qu'il devrait donner m*a*vra ; M. Gilléron attribue cette affaiblissement à la métathèse de *r* qui est venu se placer devant la post-tonique. Mais dans le mot lyonnais ĕ n'est pas précédé de *r* et l'exception subsiste quand même. *Perche?* — Je l'ignore superlativement.

3° Après un liquide (*r*, *l*) ou une nasale (*n*, *m*), non mouillées, sauf R précédé de I :

Guerra = guerra, guerre ;
Hora = hora, heure ;
Terra = terra, terre ;
Catella = cadella, poulie ;
Stela = etèla, étoile ;
Villa = villa, ville ;
Argilla = arzella, terrain compact ;
Coccinella = cinella, fruit de l'aubépin ;
Tab(u)la = tròbla, table ;
Stab(u)la = étròbla, étable ;
Cop(u)la = cobla, attelage double ;
Avena = avéna, avoine ;
Bona = bona, bonne ;
Ital. cantina = cantina, bocal ;
Persona = parsonna, personne ;
Caverna = caborna, cabane ;
Balma = bòrma, coteau ;
Dom(i)na = dona, dame (XIII[e] siècle) ;
Fem(i)na = fena, femme.

4° Après une gutturale (*g*, *c*) dure en patois [1] :

Fica = figa, figue ;
Bacca = baga, bague ;
Biga = biga, mât de charpente ;
Néerl. droog = droga, drogue ;
Moy. ht. all. giga = giga, cuisse ;
De fatigare = fatiga, fatigue ;
Lingua = linga, langue ;
Longa = longa, longue ;
De anc. ht. all. wógon = voga, fête baladoire.

Remarque. — Exception pour *aqua* = *aigui*, où la finale *i* est due à l'influence du premier yotte de la diphtongue *ai* [2].

54. Cas ou la post-tonique devient I [3]

1°. Lorsque le mot latin est terminé par EA, IA, A tombe, et I (yotte) persiste seul :

[1] V. n° 13, page 4.

[2] J'ai dit (n° 10), que *aigui* pouvait venir, soit d'une forme *acqua* soit du provençal *aigua*. Il est inutile, pour expliquer *ai*, de supposer une forme *acqua*, puisque acutum = fr. aigu ; aquila = fr. aigle, etc.

Aiga, *éga* est une forme méridionale (le mot de provençal serait trop restreint), qui existe encore et à Rive-de-Gier, et dans nos montagnes. De même en Dauphiné. Ce n'est que dans le moyen du Lyonnais que l'influence du yotte s'est fait sentir sur la finale. Toutefois un phénomene analogue s'est accompli en Bresse où *aqua* est devenu idiè, ediè.

Cette influence d'un premier yotte pour la formation d'un second se retrouve dans Benedicta = Benaitia, Benoîte, dans la plupart de nos villages, quoique Mornant dise Benaita.

[3] Si l'on se reporte au n° 14 (*are* = *i*), on verra que les cas où *a* post tonique devient *i* sont, sauf l'exception mentionnée plus loin au § 2, remarque 1, les mêmes que ceux ou *a* tonique devient *i*.

Lancea = lanci, lance ;
Glacia = liassi, glace ;
Petia = pieci, pièce ;
Gratia = graci, grâce ;
Tertia = tyerci (XIIIe siècle), tierce ;
Bestia = bèti, bête ;
Misericordia = misericordi, miséricorde (XIIIe siècle) ;
Ecclesia = glyési (XIIIe siècle), église ;
Cassia = cassi, poêle à frire ;
Ambaxia = ambaissi (XIIIe siècle), mesure de fagots ;
Paria = pairi, paire ;
Precaria = preeri (XIIIe s.), prière ;
Vectuaria = vectuei (XIIIe s.), voiture ;
Frigatoria = friouri (XIVe s.), qui sert à frire ;
Feria = feiri, foire ;
Carraria = charriri, rue ;
Strivaria = estriviri (XVIe s.), étrivière ;
Aquaria = éguiry (XVIe s.), aiguière ;
Filia = filli (*ll* mouil.), fille ;
Pellea = peilli, haillon ;
Palea = pailli, paille ;
Pullalea = polailli, volaille ;
Folia = folli (*ll* mouil.), feuille ;
Anilia = anilli (id.), béquille ;
Castanea = chôtagni, châtaigne ;
Avellanea = ôlagni, noisette.

Remarques. 1. — Dans pluvia = plaivi, il y a attraction de l'yotte par-dessus la labiale. L'yotte n'en a pas moins marqué son influence dans la finale *i*. A Lyon, au XVIIIe siècle, plaive, sous l'influence des terminaisons d'oïl.

2. Si l'hiatus *ea*, *ia* n'appartient pas au type latin, mais n'a lieu qu'en patois, par suite de la chute de la dentale entre deux voyelles, le lyonnais introduit un *y* pour détruire l'hiatus, mais cette yotte n'a plus l'influence de l'yotte étymologique, et la finale A est conservée :

Fa(t)a = feya, fée ;
Fœ(t)a = feya, brebis ;
Me(t)a = meya, meule de blé ;
Mo(l)a = moya, tourbillon d'eau.

2°. Lorsque A post-tonique est précédé en latin d'une gutturale (*c*, *g*) devenue *ch* ou *c* doux (= *ss*) ou *g* doux (= *j*), ou simplement lorsqu'en patois il est précédé d'une de ces gutturales douces, quelle que soit d'ailleurs l'étymologie :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Bucca = bochi, bouche ;
Brocca = brochi, broche ;
Bosca = bûchi, bûche ;
Dies domenica = diningi, dimanche ;
Furca = forchi, fourche ;
Carrica = chôrgi, charge ;
Ancha = inchi, sorte de robinet ;
Balcha = bauchi, fane de légume ;
Bulga = bogi, sac.

EXEMPLES DU DEUXIÈME CAS

Pacta = pachi, marché ;
Fic(a)ta = fègi, foie des animaux ;
Calopedia = galochi, galoche ;
De filum = filochi, filet ;
Anicrochi, difficulté ;
De minare = minochi, sorte de labour ;
Du lyonn. rocó = cacarouchi, bosse à la tête ;
Du celt. druz = drugi, fumier.
Filicem = fugi, fougère ;
Picem = pègi, poix ;
De vorgere = revorgi, surabondance

Remarques 1. Si la gutturale latine, au lieu de se transformer en *ch*, *g*, est tombée ou s'est transformée en yotte [1], la finale en *a* persiste :

Amica = amia, amie ;
Mica = mia, mie ;
Auca = oya, oie ;
Buca = buya, lessive.

3°. La finale du nom est en I toutes les fois qu'elle est précédée d'une liquide ou d'une nasale qui s'est mouillée (c'est-à-dire de *l* mouillée ou de *gn*) en patois pour une cause quelconque, et quelle que soit d'ailleurs l'étymologie :

Illa = illi (XIII[e] siècle), elle [2] ;
Naric(u)la = narilli, naseau ;
Cornic(u)la = cornilli, crossette de vigne ;
Lentic(u)la = lintilli, lentille ;
Trich(i)la = treilli, treille ;
Butic(u)la = botilli, bouteille ;
Quaqu(i)la = colli, caille ;
Cramac(u)la = cremailli, crémaillère ;
Moreilli, coussin sur le front du bœuf ;
Du vx. fr. behorder = bourdiffailli, assemblée tumultueuse ;
Briscailli, vagabond ;
Trolli, tourteaux oléagineux ;
Borlli, espèce de serpent ;
Viailli, joue ;
Lignum = leigni (XIV[e] siècle), bois
Ital. *cagna* = cagni, paresse ;
De caro = carogni, terme injurieux ;
Prov. gaunha = gógni, joue ;
Du sax. tan (?) = dagni, tige de chanvre ;
De manum = mogni, force musculaire ;
De pugnum = pogni, sorte de gâteau ;
De *marga* = margagni, boue épaisse.

4°. La finale du nom est en I toutes les fois qu'en patois elle est

[1] Cette question n'est pas entièrement résolue par les exemples. On peut à la rigueur lire, dans *amia*, *amiya*. Le ladin amic', amig', amih a été signalé par M. Darmesteter comme une preuve de cette formation. Mais on peut aussi bien supposer que dans bu(c)a = buya, la gutturale entre deux voyelles est tombée et qu'on a introduit un yotte pour détruire l'hiatus. On a des exemples évidents de cette formation dans seta = seya, meta — meya (v. n° 17), et on peut raisonnablement admettre que, si la gutturale se fût seulement affaiblie en *y*, elle eût engendré la finale en *i*.

[2] Cet exemple semble prouver qu'à Lyon, primitivement, les *ll* d'*illa* se prononçaient mouillées.

précédée du groupe IR (peu importe d'ailleurs l'origine de ce groupe, et que I y représente une voyelle ou un yotte) :

Ira = *iri* = (XIII[e] siècle), colère ;
Ligerim = Le*i*ri, Loire ;
Cera, = c*i*ri, cire ;
Congeriem = conz*i*ri, amas de neige ;
Cathedra = cad*i*ri, chaise ;
Casearia = chaz*i*ri, panier pour sécher les fromages ;
Bucataria = buyand*i*ri, lavandière ;
De taxum = tor*i*ri, tanière ;
De clavum = chavailliri, percerette ;
De curtum = cors*i*ri, sentier abrégé ;
De petra = perr*i*ri, carrière de pierre ;
De rapa = rav*i*ri, champ de raves ;
De drictum = dress*i*ri, sentier abrégé.

Remarque. Il en est souvent de même du groupe patois *er* :

Nigra = n*é*ri, paresse ;
De fumare = fum*é*ri, fumée ;

5°. La finale du nom est en I toutes les fois qu'en patois elle est précédée d'une sifflante dure *(ss)* ou douce *(z)* :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

All. busse = bossi, tonneau ;
Rad*i*ssi, brioche ;
De chorda = cord*é*ssi, lien du joug ;
De palea = paill*a*ssi, corbeille pour la pâte ;
Carabassa = carab*a*ssi, calebasse ;
De gamba = chambossi, timon de la charrue ;
De dens = d*i*nsi, agacement de dents ;
De dorsum = dorsi, cosse de légumes ;
De colare = coul*é*ssi, pièce du pressoir ;
Celt. bezo = bi*e*ssi, bouleau ;
De pannus = pan*o*ssi, homme mou ;
Tassa = t*ó*ssi, tasse.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Sex mensus = sym*a*isi (XIV[e] siècle), sorte de tonneau ;
Lacerta muri = larmou*é*zi, lézard gris ;
De briser = br*i*si, miette ;
De madium = may*o*ussi, fraise des bois.

55. A + S = E (prononcé muet) dans tous les pluriels de la première conjugaison; peu importe que le singulier soit en *a* ou en *i* [1].

[1] J'ai cru un temps que la terminaison en *e* des pluriels de la première déclinaison patoise, provenait de la terminaison Æ des nominatifs pluriels de la première déclinaison latine. Je me fondais sur ce fait que l'addition de *s* du pluriel n'avait modifié la post-tonique du singulier ni en oïl (coronne, coronnes) ni en oc (corona, coronas), ni en espagnol (corona, coronas), tandis que le changement de la post-tonique du pluriel en italien (corona, corone), analogue au changement dans le lyonnais (corona, corone), provenait de la terminaison Æ du latin (corona, coronae).

Il me semblait singulier qu'un phénomène contraire à ce qui s'est passé en oc et

EXEMPLES DONT LE SINGULIER PATOIS EST EN A

Birotas = le barote(s), les brouettes ;	Fem(i)nas = le fene(s), les femmes ;
Sallitas = le salite(s), les oseilles ;	Balmas = le barme(s), les coteaux ;
Plantas = le plante(s), les plantes ;	Villas = le ville(s), les villes ;
Coronas = le corone(s), les couronnes ;	Cavernas = le caborne(s), les huttes ;
Avenas = le-z'aveine(s), les avoines ;	Horas = le z'hore(s), les heures ;

EXEMPLES DONT LE SINGULIER PATOIS EST EN I

Castanae = le chôtagne(s), les châtaignes ;	Feriae = le feire(s), les foires ;
Filiae = le fille(s), les filles ;	Avellanae = le z'ôlagne(s), les noisettes ;
Buccae = le boche(s), les bouches ;	Cathedrae = le cadire(s), les chaises ;
Anchae = le z'inche(s), les robinets ;	Etc., etc.

en oïl, eût eu lieu dans un dialecte romano-provençal comme le lyonnais, resserré précisément entre ces deux contrées.

Nous avions d'ailleurs, à nos portes mêmes, dans le pays de Romans, la preuve que l'addition de *s* ne saurait affaiblir *a* post-tonique en *e*, puisque, dans cette région, *a* est devenu *e* dans le singulier (corone), et a persisté au pluriel (coronas). De même dans la vallée de la Drôme, où *a* du singulier s'est affaibli en *o* (corono) et a persisté au pluriel (coronas).

C'est-à-dire que *s* qui aurait détruit *a* chez nous, l'aurait conservé chez nos plus près voisins.

Enfin, il aurait fallu admettre que *s* qui a eu le pouvoir de changer *a* en *e*, aurait eu également celui de changer *i* en *e*, puisque tous les noms de la première déclinaison dont le singulier est en *i*, ont aussi le pluriel en *e*. L'étendue du pouvoir de *s* sur des voyelles de natures différentes, sur les grêles aussi bien que sur les graves, serait vraiment extraordinaire.

Une autre raison, c'est la difficulté beaucoup plus grande que j'éprouvais moi-même à prononcer corone-ss que corona-ss. Or, les changements phonétiques sont surtout appelés par des facilités de prononciation. On ne va pas facilement du facile au difficile.

Mais, en y réfléchissant, voici, j'imagine, comment le passage de *as* à *e*(*s*) a pu s'opérer :

Dans les mots de la première déclinaison terminés par l'hiatus *ia* au singulier (toujours d'après ma propre expérience de prononciation), la finale *a* tend à tomber, et l'yotte à persister seul. On passe facilement de limatia. à limacie, puis à limaci, mot actuel.

Au pluriel (en prononçant l'*s*), c'est le contraire ; l'yotte tend à tomber. On passe facilement de limatia-ss à limass(i)a-ss, limace(s), mot actuel.

Les mots de la première conjugaison, terminés en *i* au singulier, peuvent donc assez naturellement arriver, par influence de *s*, à un pluriel en *e*.

Ces mots en *i* étant de beaucoup les plus nombreux, ont donné lieu, par une analogie naturelle, à la même formation pour les mots qui se terminent par *a* au singulier.

Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire possible pas cher.

Tous les mots féminins en *i* ou en *a* au singulier, quelle que soit d'ailleurs leur origine, qu'ils aient été formés par dérivation ou empruntés, ont pris, par analogie, *e* final au pluriel :

La filochi, le filoche(s) ;
La galochi, le galoche(s) ;
La bugni, le bugne(s) ;
La cova (poule couveuse), le cove(s) ;
La bigorna (vieille bigote), le bigorne(s) ;
La cantina (bocal), le cantine (s) ;
Etc, etc.

Remarque. — L'influence de *s* s'est fait sentir non seulement sur *a* atone, mais sur *ia* tonique, qu'elle a transformé en *ié* dans les participes passés féminins de la première conjugaison : chargi*a*, chargée ; chargi*é*(s), chargées ; migi*a*, mangée ; migi*é*(s), mangées. Mais l'influence est nulle sur *a* tonique non précédé d'un yotte : chant*ó*, chantée ; chant*ó*(s), chantées.

56. Les voyelles post-toniques autres que *a* tombent en lyonnais, excepté quand elles sont protégées par certains groupes de deux ou trois consonnes. Dans ce cas, la post-tonique est O pour tous les noms masculins.

Cet *o* ne parait pas avoir été à l'origine une simple lettre d'appui, mais la représentation de *o* fermé latin dans les finales en *um* au singulier et en *os* au pluriel, car on ne retrouve dans le vieux lyonnais que ces seuls mots qui ont la post-tonique *o*. Les autres ont la post-tonique *e* ou *i* représentant les voyelles latines correspondantes [1].

Mais, par analogie, la finale *o* s'est appliquée à tous les noms masculins, et dans le patois moderne, *o* n'est plus qu'une lettre d'appui commune à tous ces noms [2].

Pour que le groupe exige la voyelle d'appui, il suffit en général, que la dernière soit une liquide ou une nasale ; peu importe celle qui précède.

1° EXEMPLES POUR L

Trifollium = trioulo, trèfle ;
Agrifollium = aingrulo, houx ;
Pop'lum = publo, peuplier ;
Circ'lum = çarclio, cercle ;
De callem = chaló, sentier dans la neige.

[1] Voyez sur ce sujet (*Romania*, t. XIII, p. 554) la très savante étude de M. Philipon sur la *Phonétique lyonnaise au quatorzième siècle*.

[2] Ainsi hominem = ome au treizième siècle, est devenu homo dans le patois moderne.

2° EXEMPLES POUR R

Tonitru = tonnuro, tonnerre ;
Dies Ven'ris = divindro, vendredi ;
Vitrum = verro, verre ;
Macrem = mégro, maigre ;
Novembrem = novimbro, novembre ;
Arb'rem = óbro, arbre ;
Am'ria = ambro, osier ;
Aratrum = aróro, sorte de charrue ;
Ventrem = vintro, ventre ;

Remarque. Les mots patr(em) = póre, matr(em) = móre, fratr(em) = fróre ont par exception *e* muet pour post-tonique au lieu de *o*. La conservation de *e* final du lyonnais primitif est due sans doute à l'influence des mots français *pére*, *mère*, etc.

3° EXEMPLES POUR N

Rhod'num = Rhóne, Rhône ;
Hom'nem = homo, homme ;
Gram'nem (p. gramen) = gramo ; chiendent ;
Cass'num = chósso, chóno, chêne ;
As'num = óno, âne ;
Cannab'num = chanévo, chanvre.

Remarques 1. Dans poll'cem = pousio, le groupe s'est aussi étayé d'une lettre d'appui, précédée d'un yotte dû à la gutturale *c*.

2. Olea = ιdlo, scopa = couévo (balai), man'ca = mango, manche, ne sont pas des exceptions à la règle n° 53, *o* n'étant pas ici une voyelle d'appui, mais la représentation de *a* devenu *o* par analogie lorsque les mots ont passé du féminin au masculin.

57. Pour tous les noms féminins non terminés en latin par *a*, une voyelle d'appui est venue marquer le genre.

Cette voyelle d'appui est A lorsqu'elle est précédée d'une dentale ou d'une labiale ou d'une liquide non mouillée ; I, lorsqu'elle est précédée d'une gutturale ou d'une sifflante :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Cin'rem = cindra, cendre ;
Pulv'rem = poudra, poudre ;
Mag'dem = maya, table de pressoir ;
Celt. ban = banna, corne ;
Celt. komb. = comba, vallée étroite.
Narem = narra, nez (XVII[e] s.).

EXEMPLES DU DEUXIÈME CAS

Fil'cem = fugi, fougère ;
Dorsum = dorsi, cosse.

Exception. Pulv's = poussa, poussière, au lieu de poussi[1].

[1] Le sort des post-toniques dans les verbes lyonnais formerait un chapitre intéressant ; mais nous avons cru préférable de faire rentrer cet examen dans l'étude des flexions.

VOYELLES PROTONIQUES

De même que nous avons appelé voyelles post-toniques celles qui sont *après* la tonique, de même nous appellerons *pro*toniques celles qui sont *avant* [1].

Nous les distinguerons en :

Voyelles *initiales*, c'est-à-dire placées au commencement du mot ;

Voyelles *médiales*, c'est-à-dire placées dans l'intérieur du mot, mais bien entendu, toujours avant la tonique [2].

[1] Un romaniste très distingué, M. Chabaneau, les nomme *antétoniques*, mot infiniment mieux composé que *protoniques*, puisque dans *post-toniques* le préfixe est latin, et que, dans *protoniques* il est grec. *Ante* latin est au contraire l'opposé exact de *post*. Nos composés modernes fourmillent de ces « hybridations ». Néanmoins *protonique* a prévalu. Possible a-t-on jugé que, pour des esprits superficiels, des voyelles *antétoniques* supposaient pour contre-partie des voyelles *tétoniques*, ce qui eût prêté à une équivoque inconvenante. Si j'avais osé, je les aurais nommées *prétoniques*, ce qui eût tout concilié, linguistique et morale. Mais j'ai pensé que c'était déjà une assez grande témérité d'avoir écrit *yotte* au lieu d'*yod* ou *iod*, comme on l'a fait jusqu'ici. J'avais, il est vrai, des motifs graves pour me déterminer à cette innovation hardie. Un pharmacien m'avait dit un jour que, pour faire de la philologie, je devais au préalable posséder quelque teinture d'iod ; à quoi je pouvais d'autant moins répondre que l'iod est en effet une fricative. Ce déplorable jeu de mots me dégoûta profondément de l'étude de la philologie. Je ne m'y remis que longtemps après, lorsque, par ce que j'oserai appeler un éclair de génie, j'imaginai de me soustraire à un nouveau coup de ce genre en écrivant *yotte*.

[2] On les nomme aussi *protoniques non initiales*, mais il est plus simple de procéder par expressions positives.

PROTONIQUES INITIALES

58. A, libre ou entravé = A :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Platanum = platana, platane ;
Apicula = avilli, abeille ;
Tabanum = tavan, taon ;
Caballa = cavala, jument ;
Avarum = avaro, avare ;
Avena = avena, avoine ;
Aratrum = aróro, sorte de charrue ;
Parietem = parey, muraille ;
All. warir = gari, guérir ;
Sallita = salita, oseille ;
Canalem = chanó, gouttière ;
Amare = amó, aimó, aimer ;
Caminus — chamin, chemin.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Ascoltare = acotó, écouter ;
Articulum = arteï, orteil ;
Carraria = charriri, rue.

59. Cependant il arrive quelquefois que A, libre ou entravé = O. Cette transformation, encore peu fréquente, paraît en voie d'accomplissement. Elle a été faite par analogie avec celle de A libre tonique en O (v. n° 1).

Cadula = côtola (concurremment avec catola), taquet mobile ;
Fr. Râpé = rôpi, sorte de piquette ;
Avellanea = ôlagni (concurremment avec alagni) noisette ;
As(i)nata = ônó, mesure de vin ;
De pallidum = pôlé, pôlt, pâlir.

Remarques. — 1, Les mots ci-dessus peuvent à la rigueur s'expliquer presque tous par des influences particulières (tout s'explique en philologie ; l'essentiel est de bien se rappeler son explication pour ne pas expliquer le contraire une autre fois). Ainsi avellanea = ôlagni s'explique par la vocalisation de *v* (*a* plus *v* = *au* = *ó*) ;

Asinata = ôno s'explique par le primitif óno, âne ;

Dans de pallidum = pôlé, on peut voir l'influence de *l* semi-vocalisée, comme pour A tonique (v. n° 6).

2. Cette transformation de A initiale en O, sans être de règle, est plus fréquente lorsqu'il s'agit de A entravé par R plus consonne (comp. avec le n° 4) [1] :

[1] Règle générale, dans le patois moderne la protonique initiale tend à se conformer aux règles de la tonique. Cette conformité est absolue lorsqu'il s'agit de dérivés où la tonique latine est devenue la protonique en patois.

Carricare = chôrgi, charger;
Marcare = môrchi, marcher;
Par(a)bolare = pôrló[1], parler;
Fabricare = fôrgi, forger;
De partem = pôrtagi, partager;
De largum = elôrgi, élargir.

3. Même observation pour A entravé par SS, ST (comp. avec le nº 5) :

De passer = pôssera(t), moineau;
De pasta = pôtó, pétrir;
De pasta = pôtiri, pétrin;
Rastellarium = rôteli, râtelier.
Hastellarium = ôteli, atelier;
Castanea — chôtagni, chataigne;
Fastigare = fôchi, fâcher.

4. A = U dans d'aranea = uragniri, araignée (au Gourguillon iragne, v. fr. iraigne), mais ce mot me paraît tiré de quelque forme bas-latine hiranea.

5. A = I dans caballum = chivau, ad-cap(i)tare = achito, probablement sous l'influence de la gutturale initiale, comme A tonique est devenu I dans casis = chi (s) chez, et dans scala = échila, échelle.

60. A plus nasale non suivie d'une voyelle qui se prononce, se nasalise en AN (comp. avec nº 8) :

De mancum = manquó, manquer;
Cantare = chantó, chanter;
San(i)tatem = sandó, santé;
Van(i)tare = vantó, vanter;
De mantum = manti, nappe;
Tamdiu = tandzo (Riv. de G.), tandis;
De brandr = brandó, remuer.

Remarques. — Le voisinage d'un yotte change AN en IN :

Manducare — mingi (concurremment avec migi), manger;
Cambiare = chingi, changer;
D'extraneum = étringi, étranger;
Fr. dangier = dingi, danger.

2. Dans quelques mots empruntés au français, la confusion de *an* et *en* a produit le même phénomène : ambitionem = imbition (Riv. de G.), ambition.

61. A plus gutturale plus consonne = AI (comp. avec nº 11) :

Paxellum = paissiau, échalas;
Maxilla = maissella, dent mâchelière;
De taxum = taisson, blaireau;
Facsella = faissella, vase à égoutter les fromages[2].

[1] Pôrló est souvent explétif et se conjugue avec dire. « Que don que te dis que te pôrles que te feras quand te serôs grand ! » pour qu'est-ce que tu dis que tu feras, etc., se dit couramment par les petits gones du meilleur monde.

[2] Littré le fait venir de fiscella, mais fiscus ayant donné *fisc*, devait donner fiscella. Le radical étant fascis, on a fascella et facsella par la métathèse accoutumée de *sc* en *cs*.

E

62. É fermé (= E long, I bref, OE), E bref, libres = E, prononcé comme E muet français :

EXEMPLES DE É FERMÉ

Debere = devaí, devoir ;
Seminare = semenó, semer ;
De demorari = demoranci, logis ;
De pœna = penablo, difficile ;
De fœnum = fenairi, faner du foin :
De minatia = menací, menacer ;
Misellum = mesiau, rogneux.

Remarque. — Dans glenare = liénó, é prononcé avec accent aigu provient sans doute de la présence de *li* initial. E muet à la suite de *li* serait presque impossible à prononcer. On ne peut « affranchir » lienó sans insister sur *e*. Quant à l'yotte, il est lui-même engendré par le groupe *cl*, comme on le verra à l'étude des consonnes.

EXEMPLES DE Ĕ BREF

Recipere = recevai, recevoir ;
Crepare = crevó, crever ;
Nepotem = nevou, neveu ;
Benedicere = benayí, bénir ;
Venenum = verin, maladie contagieuse ;
Fenestra = fenétra, fenêtre ;
Tenere = tení, tenir.

Remarques. — 1. Dans dies lunae = dilun, lundi, et les autres composés de dies, *i* bref = *i*. De même dans le français *lundi*, *dimanche*, où il aurait dû, selon les règles, se diphtonguer. Conclusion, que *i* était devenu long en bas latin.

2. Même observation dans minus cadentem = michan(t), méchant, à supposer que cette étymologie soit la bonne, ce dont je ne vous « donne » pas mon billet.

3. Influence de la gutturale initiale dans le changement de *ae* en *i* dans quaerere = quirí, appeler, aller chercher.

4. Dans bibenda = buvanda, piquette, februarium = furrí, février, lisez soit l'influence, soit la vocalisation du *b*, qui a donné beuvanda, puis buvanda ; feurrí, puis furrí, comme *seurel* a donné *sureau*.

5. Dans ericionem = urisson, hérisson, il ne faut pas voir la transformation directe de *e* fermé en *u*, mais la transformation intermédiaire de *eu* en *u* dans une forme eurisson, qui existe encore en dauphinois.

6. Dans femella = fumella, femme (pris dans un sens qui n'est pas d'amour), la transformation bizarre de *e* fermé est due à l'influence des deux consonnes labiales *f-m*. Ainsi fimarium a donné fumí.

7. Dans birota = barotta, barriotta, brouette, *a* est une lettre d'appui pour remplacer l'initiale tombée dans *brouette*.

8. Dans de ni(t)idum = neizi, rouir le chanvre, les deux voyelles, mises en contact par la chute de *t*, se sont diphtonguées en *ei*.

9. Dans pr(e)c*a*ria = préiri, prière ; ne(c)*a*re = ney*i*, noyer, *c*, devenu yotte, s'est diphtongué avec *e*.

63. Ė fermé, E bref, entravés, = Ė.

Dricti*a*re = dressi [1], dresser ;
Petr*a*ria = perriri, carrière de pierres ;
Cess*a*re = cess*ó*, cesser ;
Rest*a*re = rest*ó* rester ;
De messem = messolor, moissonneur ;
Persic*a*rium = pers*i*, pêcher ;
Serpículum = serp*ai*, serpent ;
Hirpici*a*re = herpey*i*, herser [2].

Remarques. — 1. Dans se(mi)n*a*re = sen*ó*, semer, *é* entravé étant devenu libre, a été traité comme tel et se prononce comme un *e* muet.

2. Sous l'influence du yotte (= *c*), *ė* fermé est devenu *i* dans pectin*a*re = pin*ó*, peigner ; de licsívium = lissie*u*, eau de cendres.

3. Dans prae(d)ic*a*re = praïch*i*, prêcher, l'yotte, par la chute du *d*, s'est joint à *ae*, avec lequel il s'est diphtongué.

64. Il est fort singulier que, dans un certain nombre de mots, E bref, précédé d'une gutturale douce, ait donné A. Faut-il y voir une loi ? Faut-il n'y voir qu'une coïncidence de mots isolés ayant subi des influences particulières ? Quoi qu'il en soit, voici des exemples :

Gen*u*culum = jau*on* [4], genou ;
Gen*e*sta = jagn*i*, genêt ;
De gel*a*re = jaliri, gelée ;
Du v. fr. gés*i*ne = jacini*e*ri, femme en couches.

65. É fermé, E bref, plus nasale non suivie d'une voyelle qui se prononce = IN (comp. nº 29) :

Lenticula = lintelli, lentille ;
Sentíre = sinti [5], sentir ;
Int*e*ndere = int*i*ndre, entendre ;
Vind*e*mia = vind*é*mi, vendange ;
Vindic*a*re = ving*i*, venger ;
Invídia = inv*é*, envie.

[1] A l'origine dreissī, par diphtongaison de la gutturale = yotte.

[2] On a aussi parsí, sarpín(t), harpay*i*, sous l'influence de *r* qui suit *e* en latin (v. nº 66).

[3] J paraît avoir eu une influence semblable sur *u* bref. Voy. au nº 73, rem. 2, de junip*e*rum = janurio(t), genevrier.

[4] Ce mot a des bizarreries dans tous les patois romano-provençaux. Dans le bagnard, gen*u*culum = dzonè (Cornu), toujours contre toutes les règles.

[5] Et aussi s*í*ntre, v. nº 50.

Remarques. — 1. Pourquoi infantem a-t-il donné efan(t) au lieu d'infan(t)? Évidemment parce que nos petits gones n'ont pas voulu faire confusion avec les puînés du roi d'Espagne. Je n'y puis voir d'autre raison. Mais il est curieux que cet *efant* se retrouve dans la plupart des dialectes provençaux. Le Gévaudan et le Limousin disent efont, comme Rive-de-Gier de manus a fait mon. Mais Rive-de-Gier a conservé *an* dans efan(t), qui est d'ailleurs la forme usitée dans tout le Lyonnais.

2. Singularem = sanliór, sanglier. Cette transformation de *in* en *an* est bizarre en lyonnais, car nous n'avons pas emprunté notre sanliór au *sanglier* français, ainsi que le prouve ó tonique venu de *a* latin (voy. n° 1). *Sanglier* eût donné sanlli (*ll* mouil.).

3. Je ne dis pas un autre singularem, mais une autre singularitatem serait *in* = *on* dans *re-tinnitare* = redondó, selon un étymologiste. Mais je vois simplement dans redondó une formation populaire de *redundare*, avec dérivation de sens. A moins qu'il ne faille y entendre quelque chose qui fait *don-don*, ce qui est peut-être la meilleure interprétation.

66. É fermé, E bref, entravés en patois par un groupe dont la première consonne est R = A (comp. avec n° 24) :

Pertusum = partu(s), trou ;
Virtutem = vartu, vertu ;
De fer(i)tum = fiardó, frapper ;
De vir(i)dum = varsi, verger ;
Vir(i)dicaria = varchéri, dot, part d'héritage ;
Mercatum = marchi, marché ;
Selvaticina = sarvazina, gibier (XIVe siècle);
Vervecarium = bargi, berger ;
Servitium = sarvicio, condition domestique ;
Circare = charchi, chercher ;
Mercedem = marci, merci ;
Seracula = saraïlli; serrure ;
Her(i) — serum = arseir, hier soir ;
Servire = sarvi, servir ;
Serare = sarró, fermer;
Hirpiciare = harpayi, herser;
Serpentem = sarpin(t), serpent ;
Persicarium = parsi, pêcher ;
Permedium = parmé, parmi ;
Vermiculum = varmeï [1], rouge ;
Du v. fr. bers = barceló, secouer ;
Personna, = parsonna, personne ;
Vertare = evartó, éparpiller ;
De vi(t)rum = vargni, vernir ;
Bis-fodiculare = barfoyi, bajafiler ;
Pe(t)roselinum = parsi [2], persil.

Remarque. — Dans primarium = parmé, il y a métathèse de r qui a sauté par derrière *i*, et a ainsi fourni l'entrave demandée.

[1] Le Gourguillon observe religieusement la loi. A Saint-Pierre, mon camarade Ricol, excellent, mais un tantinet susceptible, m'avait un jour prêté son vermillon, histoire de pocher un plan. Je ne sais à propos de quoi, moi de lui dire « grande bugne ! » — Ah, te me dis bugne ! rends-moi mon varmillon ! — J'en étais tout émarveillé, vu qu'entre amis on se dit grande bugne comme on se dirait grande bête.

[2] Dans les trois derniers exemples, r n'est la première lettre de l'entrave qu'en patois, mais il faut se rappeler que, dans la plupart de nos transformations, la position romane seule suffit à déterminer le phénomène.

67. Traitement de É fermé suivi d'une gutturale précédant la tonique dans les verbes en *are*, qui deviennent *yi* en patois :

1° E long se maintient généralement et quelquefois même se change en A, pour mieux accuser la dissemblance avec I final.

2° I bref se change en A ou en E par le même motif.

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Nec*are* = ney*i*, noyer ;
Sec*are* = sey*i*, say*i*, faucher ;
Prec*are* = pray*i*, prier.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Plic*are* = play*i*, plier ;
Lig*are* = ley*i*, lier.

I

Nous avons parlé de I bref à propos de É fermé (= I bref) n[os] 62 et suiv.

68. I long libre ou entravé à l'initiale = I.

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Fi(d)*are* = fiô, fier ;
Liber*are* = livrô, livrer ;
Divis*are* = divisô, causer ;
Dimidium = dzimé, demi (R. de G.) ;
De filum = filou, sa, fileur, se ;
De filum = = filogni, étoupe ;
De tina = tinailli, lieu où l'on met les cuves.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Villaticum = villajo, village ;
B(e)ryll*are* = brill*i*, briller.

Remarques. 1. — Dans qu(i)ritare = criô, rare exemple de la chute de la voyelle initiale. On pourrait supposer que la chute a eu lieu par dissimilation, à cause de la répétition de *i*. Nous avons cependant quiri, même sens (v. n° 62, rem. 3) où la répétition n'est pas moins marquée. C'est pourquoi dans criô on est tenté de lire, comme M. Darmestetter dans *crier*, un verbe *critare*.

2. Dans hibern*are* = ebarnô, ouvrir portes et fenêtres, I = E, peut-être par influence de la labiale *b* (v. n° 62, rem. 4), mais le changement n'aurait pas été complet soit à cause de l'analogie avec le mot *hiver*, soit parce que *i* a l'accent second. On peut y voir aussi une confusion avec le préfixe *ex* (quelle belle chose que la philologie ! jamais le mot irrégulier n'a le dernier !).

3. Dans vicinum = vaizin, la diphtongue ai doit être attribuée à l'influence de la gutturale (c = yotte) qui suit i.

4. Dans Wip(e)ra = jurio, givre, de pipare = pupó, une pleine pipe, sibilare = subló, siffler, la transformation de i en u s'explique par l'influence déja démontrée de la labiale (v. n° 62, ex. de E bref, rem. 4), comme dans furri.

5. Dans pipionem = pingeon, pigeon, je ne sais pas, mais pas du tout (et je crains que vous n'en sachiez pas davantage) pourquoi i s'est nasalisé en in [1].

6. Dans Ripa de Gerio = Vardegi, Rive-de-Gier; phénomène analogue à celui du n° 66. Ripa de Gerio = Riva de Gerio = Vira de Gerio (par métathèse) = Vir(a) de Gerio. On a vu que i, suivi de r, plus consonne = a, d'où Vardegi (étymologie qui me fait honneur, mais que je ne garantis pas du tout).

O

69. O', dit O fermé (= O long, U bref) libre ou entravé = O (prononcé bref).

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Puteare = poizí (pron. po-ï-zi) puiser;
De cotem = coví, étui pour mettre la pierre à aiguiser;
Rodicare = brogí [2], réfléchir profondément ;
Cubare = covó, couver ;
Sub inde = sovin(t), souvent ;
De providere = providin(t), prévoyant;
Cosinum = cosin, cousin ;
Ad rorare [3], arrosó, arroser;
De colare = coluri, passoire;
De gula = gole(t), petit détroit;
Cuneare = cogní, cogner.

Remarque. Exceptions : plorare = plouró, et de spo(n)sus = épousó, évidemment par influence d'oïl; putare = puó, pouó, tailler la vigne.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Muccare = mochí, moucher ;
Ructare = rotó (parlant par respect), roter ;
Butticula = bottilli, bouteille ;
Putrire = porré, pourrir ;
De nutrire = norríci, nourrice.

[1] Cette forme pingeon n'est pas particulière au lyonnais. On la retrouve dans la plupart des dialectes franco-provençaux : jurassien, franc-comtois, suisso-romand; et même dans un dialecte très différent, le picard. Cette concordance suppose un type bas latin en rapport avec cette forme

[2] A Lyon brouger. Nous avons déjà vu que ce qui est o bref à la campagne est ou à la ville.

[3] Ai-je eu déjà occasion de dire que les prépositions formant préfixe ne comptent pas et que la voyelle, en pareil cas, quoique devenue médiale, se comporte toujours comme initiale ?

Gruppare = groppó, saisir ;
De boscum = boquetó, fleurir ;
Sufferire = soffri, souffrir ;
Sufflare = sofiló, souffler ;
De vorsa = revorsi [1], fosse à mettre les jeunes plants ;
Bursatum = borsa(t) (parlant par respect), garçon nouveau-né ;
Turbulare = trobló, rendre fou ;
De bulla = debolli [2] (*ll* mouill.), écraser ;
De mollem = molli [3] (*ll.* mouill.), pleuvoir ;
Cultellum = cotiau, couteau ;
Pulmonem = pormon, poumon.

Remarques. 1. Dans sulphur = supro, soufre, on peut admettre que *u* initial, au lieu de *o*, a été engendré par la labiale (*p*) qui le suit en patois (v. n° 40, rem. 1), mais comment expliquer que l'*u* du simple se soit changé en *i* dans le dérivé sipró, soufrer ? Le bon est que si le simple eût été sipro, le dérivé eût été à son tour supro, selon les influences signalées au n° 62, ex. de E bref, rem. 4.

2. De tussem nous avons eu le dérivé tussi [4], tousser, comme si *u* était long. Le provençal *tussir* a la même irrégularité ; mais l'exemple de toutes les autres langues romanes et même la forme provençale *tossir* prouvent que c'est nous qui sommes dans nos torts.

70. O ouvert, libre ou entravé = O (comp. nos 39 et 40).

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Jocare = joyi, jouer ;
Locare = loyi, louer ;
Potete = vo(s) poyi, vous pouvez (Crap.) ;
Tropare = trovó, trouver ;
De propium = approchi, approcher ;
Moriri = mori, mourir ;
De mola = amoló [5] aiguiser ;
Volere = volai, vouloir ;
Colorem = colou, couleur ;
De sol(i)dum = sodó, souder ;
Corona = corona, couronne ;
Sonare = sonó, appeler ;
Tonitru = tonnuro, tonnerre.

EXEMPLES DU SECOND CAS

(A)potheca = botica, boutique ;
De mortem = amorti, tuer ;
Tortiare = torchi, torcher ;
D'ortica = ortie(t) [6], ortie ;

[1] Aux portes de Lyon *revourse*. Toujours l'influence d'oil prédominante à la ville.

[2] Voyez la note 3 du n° 69, page 75.

[3] Mais de mollem on a aussi moulό, lâcher doucement une corde, terme très usité dans la batellerie. Mouló suppose un type mollare et molli un type molliare. Pour l'*ou* de mouló, c'est l'influence signalée à la note 1.

[4] On dit plus fréquemment et surtout plus élégamment carcassi ou carcaveló.

[5] V. la note 3 du n° 69.

[6] Urtica vient d'urere dont l'*u* est long. En français *u* long entravé = *u*, *u* bref entravé = *ou*. On aurait donc dû avoir *urtie* ou, si l'on admet une confusion de quantité, *ourtie*. Or on a toujours *ortie* et l'on voit que le lyonnais ne fault pas à la règle. Il y a donc lieu de croire que le bas latin avait ortica, avec *o* bref, et non urtica.

Corbicula = corbilli, corbeille ;
Tornare = tornó, tourner ;
Mollare = moló, lâcher une corde doucement.

Remarques. 1. — Dans op(e)rire = urri, coop(e)rire = curri, *o* bref a été transformé en *u* sous l'influence de la labiale. Phénomène analogue à ceux signalés à propos de furri (n° 62, ex. de E bref rem. 4) et de subló (n° 68, rem. 4).

2. Dormire = drumi, dormir : fait doublement curieux et par la métathèse de *r* et par l'insolite du changement de *o* bref entravé en *u*. Au XIIIe siècle, Marg. d'Oyngt avait déjà adurmi. Peut-être introduit du v. provenç. adurmi. Le Limousin a encore durmi ; mais l'explication n'explique rien, car ces dialectes, suivant les règles de leurs phonétiques, devraient honnêtement avoir adormi, dormi.

71. O entravé par ST ou SS = OU (comp. n° 41).

Gustare = goutó, goûter ;
De grossum = groussi, grossir ;
Co(n)stare coutó, coûter.

Remarque. — Cependant de costa (en lyonnais coûta, côte) = décoteló défaillir. Peut-être à cause d'une sorte d'entrave *tl* : décot(e)ló. Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut, c'est-à-dire, je crains, une faible somme.

72. O fermé ou ouvert, libre ou entravé, plus nasale non suivie d'une voyelle = ON :

Domitare = dondó, surmonter ;
Consilium = consai, conseil ;
Mundare = mondó, éplucher.



Remarques. 1. — La nasalisation a pris un caractère plus marqué d'acuité dans de condire = quindura, sauce, graisse, beurre, etc. en assaisonnement. Quindure est le mot de Lyon, Givors, Vienne, et c'est, je crois, le plus général, peut-être parce que c'est lui dont on se servait à la maison dans mon enfance. Pourtant Cochard donne condura, coindura et quiondura. A Riverie on dit « cundgi la sopa » la saler, et à l'autre extrémité du Lyonnais, sur les frontières du Roannais, on dit exactement condi. Comme un philologue ne doit jamais rester court, j'explique cela par les brouillards du Rhône qui, en nous enrhumant du cerveau, nous auront fait parler du nez.

2. Comme ON tonique (v. n° 43, remarque), UN, UM, protonique passe quelquefois à AN :

De funda = frandó, lancer avec force [1] ;
Umbilicum = ambouni, nombril.

[1] Signifie aussi, en terme de roulier, biller un chargement.

U

73. U long, libre = U :

Putare = puô [1], tailler la vigne ;
Putere = pué, puer ;
Sudare = suó, suer ;
Durare = duró, durer ;
Muraleam = murailli [2], muraille ;
De cura = curó, prêtre ;
Urina = urina, salamandre ;
De lumen = lumint, marguiller ;
De lucere = lué, luire (Crap.) ;
De all. stupa = étuó, faire sécher au feu.

Remarques. — 1. Curatarius, qui a, dit-on, donné *courtier* [3] en français, a donné corrati, coureur au sens figuré, par confusion avec l'étymologie currere (où *u* est bref) = codre, courir.

2. Dans de juniperum = janurio(t), genévrier, phénomène analogue a celui signalé au n° 64. J. initial transforme volontiers en *a* les voyelles qui le suivent. Yzerou, au contraire, a transformé *u* en *i* et dit ginuro. C'est peut-être une simple métathèse.

3. Dans curiosum = quiriou(s), faut-il voir l'action de la gutturale initiale, qui devant *u* a produit un yotte : quiuriou(s), puis quiriou(s) ? — Pourtant le même phénomène ne s'est pas produit dans un vilain mot, ou *c* devant *u* n'a pas donné d'yotte ; mais il n'en est pas de même dans d'autres dialectes (Gévaudan, par exemple) où *u* étant devenu *ou*, la gutturale a engendré un yotte au devant : quiou (parlant par respect).

74. U long entravé = U [4].

Purgare se = se purgí, se purger ;
Fustarium = fustí, charpentier.

Sur U plus nasale (que je crois bref en général), v. O, n° 72, rem. 2.

[1] On a aussi pouó. Une plus grande facilité de prononciation amène naturellement à prononcer pouó, au lieu de puó.

[2] On dit communément parey(t). Murailli se dit par ceux qui sortent de l'école normale.

[3] Curatarius aurait dû donner *curatier*, comme cura a donné cure, ou bien il faut admettre qu'il s'est très vite établi la même confusion qu'en patois entre curare et currere.

[4] On fait ici de *u* long entravé = *u* une règle, malgré la pénurie d'exemples, parce que la comparaison avec les autres dialectes confirme cette loi.

DIPHTONGUES

75. AU = OU (comp. avec nº 49) :

Ausare = ousó, oser ;
Paupertatem = pouretô, pauvreté ;
Haustare = outó, ôter ;
Saltare = soutó, sauter.

Remarques. — 1. Dans auricula = orìlli, oreille, *o* est devenu bref devant R, ce qui paraît bizarre. Nous avons déjà vu *aura* = *ora* [1] (v. nº 49, remarque 1).

2. Le voisinage du yotte a singulièrement troublé la diphtongue. Il a transformé AU en U dans all. Kausjan = chusé, choisir, et en I dans aucellum = iziau.

3. — Pourquoi AU est-il devenu U dans Sanctum-Mauritum = San-Murrí ? Sans doute AU a d'abord passé à OU, mais j'ignore la raison de la seconde transformation.

[1] Même phénomène dans le français, qui a auricula = oreille, aurum = or, auraticum = orage.

VOYELLES PROTONIQUES MÉDIALES

VOYELLES PROTONIQUES MÉDIALES LIBRES

NON PRÉCÉDÉES D'UN GROUPE DE CONSONNES, ET PRÉCÉDANT IMMÉDIATEMENT LA TONIQUE

76. A a persisté :

1° Dans les dérivés, qu'il fût tonique ou post-tonique dans le simple :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

De min*a*tia = menac*i*, menacer ;
De lav*a*re = lavam*in*(t), lavement ;
De jur*a*re = juram*in*(t), juron ;
De commend*a*re = commandam*in* (t), commandement.

EXEMPLES DU SECOND CAS

De gr*a*na = granat*i*, grenetier ;
De c*u*ra = corratî, qui a l'habitude de courater.

2° Dans les composés, lorsqu'il était post-tonique dans le simple :

Sola-m*e*nte = solam*in*(t), seulement ; Bona-m*e*nte = bonam*in*(t), bonnement.

77. Dans les autres mots, A est tombé, au moins dans le langage moderne[1] :

Manduc(at)*o*rem = mij*ou*, mangeur ; Sibil(at)*o*rem = sifil*ou*, siffleur.
Jocul(at)*o*rem = jongl*ou*, jongleur ;

[1] Au XIV[e] siècle on a opera(t)orium = ovra*o*r, ouvroir.

Remarque. — Dans tous ces exemples *a*, par la chute de la dentale, s'est trouvé en hiatus avec la tonique, ce qui a amené sa chute. Je n'ai pas d'exemple à offrir dans d'autres conditions.

Le plus beau philologue..... [1].

78. Les voyelles protoniques médiales, libres, autres que A, et non précédées d'un groupe de consonnes, tombent :

Jud(i)*care* = jug*i*, juger;
Praed(i)*care* = praich*i*, prêcher;
Ablit(i)*gare* = ablag*i*, ravager;
Explic(i)*tare* = appleit*ó*, avancer à l'ouvrage;
Dom(i)*tare* = dond*ó*, se rendre maître;
Ad-bib(e)*rare* = aber*ó*, abreuver;
Sib(i)*lare* = subl*ó*, siffler;
Disbon(o)*rare* = desondr*ó*, défigurer;
Baj(u)*lare* = bâill*i*, donner;
Ad-baj(u)*lare* = abar*i*, élever des oiseaux;
Ul(u)*lare* = cheurl*ó*, crier;
Bis-fodic(u)*lare* = barfoy*i*, agir en bajaffle;
Ust(u)*lare* = bucli*ó*, bucler le poil à un cayon;
Carbunc(u)*lare* = cabolli, écrabouiller;
Turb(u)*lare* = trobl*ó*, troubler;
De corot(u)*lare* = segrol*ó*, secouer;
Sem(i)*nare* = sen*ó*, semer;
As(i)*nata* = an*ó*, mesure de liquides.

Remarques. — 1. La voyelle a cependant persisté dans semen*ó*, semer, employé concurremment avec sen*ó*, et dans résimol*ó*, glaner le raisin après la récolte, dérivé de racem*are*, et qui suppose un primitif résim*ó* auquel est venue s'ajouter une finale diminutive.

2. Notons, au contraire, une nouvelle chute en roman de la protonique dans bajul*are* habeo = bailler*ai*, devenu bar*ai* [3].

3. Pour le surplus, la plupart des mots dans lesquels la protonique a persisté sont introduits du provençal ou sont des infinitifs formés sur le présent de l'indicatif [4] :

Adob*are* = adob*ó*, arranger (Rive-de-Gier);
Bulic*are* = bolic*ó*, brasser, agiter;
Bajul*are* = bayoul*er*, caresser un enfant.

79. La protonique a été conservée ou remplacée par une lettre d'appui dans les dérivés, lorsqu'elle était post-tonique dans le simple :

De *caput* = capit*ó*, rencontrer;
De *caput* = cabucher, plonger (term de batellerie).

[1] Les mots qu'on pourrait citer sont introduits d'oïl : mira*b*ilia = marv*i*lli est l français merveille, qui était chez nous au XIV[e] siècle meravilles.

[2] On dit plus volontiers affut*ó*.

[3] Même phénomène que dans le français : petros*e*linum = peres*i*l, puis pers*i*l.

[4] Exemple : Adobo, adob*as*, adobat ; d'où adob*are*.

VOYELLES MÉDIALES PROTONIQUES ENTRAVÉES
ET PRÉCÉDANT IMMÉDIATEMENT LA TONIQUE

80. Elles persistent ou sont remplacées par une voyelle d'appui :

Capill*a*re = chavel*ó*, peigner ;
Hibern*a*re = ebarn*ó*, ouvrir portes et fenêtres ;
Commiss*u*ra = commiss*u*ra [1], assemblage de deux trains à voitures.

VOYELLES MÉDIALES PROTONIQUES LIBRES
PRÉCÉDANT IMMÉDIATEMENT LA TONIQUE
MAIS PRÉCÉDÉES ELLES-MÊMES D'UN GROUPE DE CONSONNES

81. Le plus souvent elles persistent ou sont remplacées par une voyelle d'appui :

Hirpici*a*re = harpay*í*, herser [2] ;
Umbil*i*culum = ambouni*(l)*, nombril [3] ;
Petros*e*linum = piras*sé*, persil ;
Aptific*a*re = attofay*í* [4], élever, nourrir ;
Succut*a*re = secoy*í* [5], secouer.

Remarques. — 1. Nombreuses exceptions : comp(u)t*a*re = comt*ó*, compter ; blasph(e)m*a*re = blam*ó*, blâmer ; sept(i)m*a*na = sem*a*na, semaine. Morale : la conservation ou la chute dépend de la facilité de prononciation.

2. Dans torc(u)l*a*re = troll*í*, presser le raisin, les noix, etc., la chute a été facilitée par la métathèse de *r*.

82. Dans les composés où la protonique était initiale dans le simple, elle est conservée sans exception :

Ad-bucc*a*re = aboch*í*, tomber en avant ;
De ad-situs = ad-sit*a*re = asset*ó*, asseoir ;
In-dur*a*re = indur*ó*, endurer ;
Dis-set*a*re = dessi*ó*, désaltérer.

[1] Il y a eu chute dans le forézien cons*u*re, même sens.

[2] Le groupe qui a suffi pour protéger l'atone en patois, s'est montré insuffisant dans le français *herser*.

[3] Il y a eu également, dans le français *nombril*, chute de l'atone conservée dans le Lyonnais.

[4] Chute dans le berrichon *atfier*, mais conservation dans le suisso-romand *atufier*, même sens.

[5] Nous avons aussi secou*i*re, de succ*u*tere.

83. Lorsqu'une voyelle d'appui remplace la protonique, cette voyelle est généralement A, quelquefois E. Cette loi s'applique surtout à la protonique I dans les mots dont la finale est en I accentué [1] (comp. avec nº 67) :

Hirpici*are*=harpay*í*, herpey*í*, herser;
Aptific*are* = attofay*í*, nourrir, élever;
Benedic*ere* = benay*í*, bénir;
Obed*ire* = obay*í*, obéir;
Petroselinum = pirass*é*, persil.

Sur quoi, nous pouvons à cette heure passer à

L'ÉTUDE DES CONSONNES

Voyons d'abord les

CONSONNES PATOISES

Les mêmes qu'en français. Elles ne sont atteintes que par quelques phénomènes locaux, affectant seulement les gutturales et les dentales.

CH se prononce CH (comme dans le français *chameau*) dans la plus grande partie du Lyonnais : Lyon, les environs, Craponne, Yzeron, Mornant, Givors, ainsi que dans la contrée d'Amplepuis.

Cependant il se prononce TS [2], comme en langue d'oc, dans une

[1] Le remplacement de *i* par *a* dans les mots ou la finale est en *i* accentué a surtout pour cause le besoin de dissimilation. Harpiyi, attofiyi, appliyí, sont très agréables à prononcer pour les pinsons, mais pour les chrétiens !...

[2] Il eût été plus orthodoxe d'écrire que C latin devant A a produit CH dans tels endroits, TS dans tels autres, mais c'eût été anticiper sur l'étude de la transformation des consonnes. — Dire que CH se prononce TS n'est d'ailleurs pas une bêtise aussi grosse que cela en a l'air, car les gens de Lentilly ont la ferme intention de prononcer CH, en disant TS. Quand le peirerou de Saint-Flour dit: « Nous chavons bien que cha n'est pas chale », il est persuadé qu'il dit: « Nous savons bien que ce n'est pas sale » ; et la preuve, c'est qu'il l'écrit ainsi.

région qui est précisément la plus éloignée du pays d'oc : le Franc-Lyonnais, les bords de la Saône, Couzon jusqu'au Beaujolais (qui est aussi pays de *ts*), la vallée de l'Azergue, Lentilly, etc. On y dit tsant*ó* pour chantó, tsapot*ó* pour chapot*ó*, etc.

Rive-de-Gier prononce CH comme en français : ch*ou*sa = chose ; chò-y*on* = cha-un ; chant*ó* = chanter, mais, chose curieuse, ce sont le *t* et le *d* qui engendrent des groupes. Devant *a*, *o*, *on*, patois, T, D restent intacts : paupert*a*tem = pouret*ó*; dubit*a*re = dot*ó*; t*a*ntum = tant; t*u*ttus = t*o*t ; ital. cart*o*ne = cart*on*; mais devant *e*, *i*, *u*, T se prononce TS et D se prononce DZ :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Tempus = ts*om*(s), temps ;
Teren = tsir*i*, tirer ;
Castellum = chôts*eau*, château ;
Fr. petit = pits*i*(t) ;
De sequere = de su*i*tsi, tout de suite ;
De m*a*gister = magistrats*u*ra, magistrature ;
Quaestionem = quets*on*, question.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Dim*i*dium = dzim*é*, demi ;
D*i*cere = dz*i*re, dire ;
Disn*a*re = dzin*ó*, dîner ;
Perd*i*tum = pardz*u*, perdu ;
De v*i*duum = vouèdz*i*, vider ;
D*u*rum = dz*u*r, dur.

A Saint-Martin-en-Haut, Riverie, T ne se modifie que devant *i*, et alors il devient, non plus *ts*, mais *tch* : maitchi*a* pour maitia, moitié ; tchi*ou*la, pour ti*ou*la (tuile) ; fagotch*î* pour fagott*î* (littéralement fagotti*er*), bûcher ; impuntch*î* pour impunt*í* (de p*u*nctum), exciter, etc.

D devant *i* devient non plus DZ mais DG : l'andg*i*ri pour l'and*i*ri (servante de cheminée, de landier) ; essordg*i* pour essord*î*, assourdir ; madgign*î* pour matinier ; cundg*î* la sopa pour cund*î* (cond*i*re) la sopa, etc.

Je crois que nous aurons épuisé le sujet lorsque nous aurons dit que dans la plupart des villages, N se mouille devant *i* : n*i*dum = gn*í*(d), nid ; ven*i*re = vegn*î*; gen*i*sta = jagn*î*, genêt ; fin*i*re = fign*î*, finir ; neb(u)la = gn*i*bla [1], brume ; de far*i*na = fargn*i*ri,

[1] Concurremment avec niòla.

dépense de cuisine. Lorsque, dans les mêmes mots, au village d'à côté, *î* tonique est remplacé par un *é*, N ne se mouille plus : n*é*, nid; fin*é*, finir, ven*é*, venir. Il en est de même lorsque deux mots consanguins se terminent l'un par *i*, l'autre par *a*. Dans jal*é*na, poule, *n* est sec, et mouillé dans jalegn*î*, poulailler.

CONSONNES LATINES

On les divisait jadis en liquides, labiales, gutturales et dentales. « Nous avons changé tout cela. » On les divise aujourd'hui en

EXPLOSIVES (C, QW, G, T, D, P, B) ainsi nommées, non qu'elles soient bien dangereuses, mais parce que, pour les articuler, il faut que l'air passe entre des parois brusquement écartées.

CONTINUES (S douce, S dure = SS, F, V) parce que pour les prononcer il faut que l'air passe entre des parois relâchées lentement.

FRICATIVES (Y ou yotte, J, W) parce que, pour les articuler, il faut que les parois de l'occlusion s'entre-frictionnent.

Hors cadres les

LIQUIDES (*r*, *l*), je pense, parce qu'elles coulent bien ;

NASALES (*n*, *m*), parce qu'elles se prononcent agréablement du nez.

Ces catégories se subdivisent en trois séries suivant l'endroit de la bouche où se produit l'obstacle : GUTTURALES, DENTALES, LABIALES.

Enfin, elles ont deux modalités. Elles sont SOURDES ou SONORES.

Tout cela, plus compliqué en apparence qu'en réalité, est résumé dans le tableau suivant :

EXPLOSIVES	Gutturales	Sourde = C, Q, W	C vélaire = *ka, ko, ku* [1].
			C palatal = *ki, ke* [2].
		Sonore = G	G vélaire = *ga, go, gu.*
			G palatal = *gui, gue.*
	Dentales	Sourde = T [3]	
		Sonore = D	
	Labiales	Sourde = P	
		Sonore = B	
CONTINUES	Gutturales (pas)		
	Dentales	Sourde = S douce (= z).	
		Sonore = S dure (= ss).	
	Labiales	Sourde = F	
		Sonore = V	
FRICATIVES	Gutturales = yotte, J		
	Dentales (pas)		
	Labiale = W [4]		
LIQUIDES	Gutturale = R		
	Dentale = L		
NASALES	Dentale = N		
	Labiale = M		

Les consonnes sont INITIALES, FINALES OU MÉDIALES.

Elles sont encore ISOLÉES, DOUBLES OU EN GROUPE.

Nous étudierons d'abord les consonnes *initiales*, en considérant successivement les consonnes *isolées* ou *en groupe* (il n'y a pas de consonnes doubles initiales ni finales).

[1] Son de *c* français dans *car* et de *qu* dans *qualité*.

[2] Son de *qu* français dans *quel*.

[3] Le *t* se prononçait dur dans tous les cas, même devant *i* : *nationem* = *nati-onem*.

[4] Exemple dans *quo*, = *qwo*, prononc. *quouo*.

CONSONNES INITIALES

ISOLÉES

La tendance générale des consonnes isolées (sauf C vélaire devant A ; C et G palataux devant E, I) est de persister.

EXPLOSIVES

C VÉLAIRE

84. C devant A = le plus souvent CH :

De cacare (parlant par respect) = chaillée, troupe tumultueuse ;
De caucrum = chancagni, harceler, gronder ;
Ad cata unum = à cha-un [1], un à un ;
Cadere = cheire, tomber ;
De capillum = chavasse, fane de légume ;
De caput = chapon, sarment coupé ;
De caput = chapiron, crête, pompon ;
De cappa = chapi(t), hangar ;
Capulare = chaplô, battre les faux ;
D'un rad. cap = chapuis, charpentier ;
De capsa = chansei, cercueil ;
Capra = chura, chèvre ;
Caballum = chiviau, cheval ;
De casa = chazôr, masure ;
Casearia = chaziri, panier pour sécher les fromages ;
De cassinum = chôno, choussi, chêne ;
Cavare = chavô, creuser ;
Cayum = chai, mur en pierre sèche ;
Carum = char, cher ;
De carnem = charopa, femme de mauvaise vie ;

1 Étymologie démontrée par M. Paul Meyer.

Carniacum = Charnay, nom de lieu ;
De carrus = charrai (s), chemin privé ;
De carbonem ustulatum = chambuclio, noir du blé ;
Carpinetum = charpenne, bois de charme ;
De carduelem = chadrillon, chardonneret ;
Carraria = charriri, route ;
Calcare = chouchió, fouler aux pieds ;
Caliculum, chouleï, espèce de lampe ;
Calenda = Chalende, Noël ;
De calcare = chaussi-vieilli, cauchemar ;
De calamum = charamela, jouer du flageolet (xvi° siècle) ;
De callem = chaló, sentier dans la neige ;
De (s)cala = échalié, escalier ;
Du celt. kelli = chaldye, fougère ;
Du goth. (s)calza = échailli, écaler les noix ;
Cana = chana, fleur du vin ;
Canem = chin, chien ;
Caninum = chanin, désagréable ;
Canalem = chanó, gouttière ;
Cannabinum = chanévo, chanvre ;
Caminum = chamin, chemin ;
Campanea = champagni, pâturage ;
Campaticum = champaige (vieux lyonnais), pâturage.

Remarque. — Cependant C devant A a persisté dans un grand nombre de mots, tous ou presque tous importés, surtout du provençal. La consonne qui suit A ne paraît avoir eu aucune influence sur sa destinée :

Cathedra = cadiri [1], chaise ;
Cadulum (pessulum) = catola [2], taquet mobile ;
Catella = cadella [3], poulie ;
De catullire = catilliu [4], chatouilleux ;
De capa = cafar(d) [5], blatte ;
De caput = cabochi, clou de soulier ;
De caput = capitó [6], rencontrer ;
De caput = cabuchi [7], piquer une tête ;
De capiare = se capier [8], 1° se tapir, 2° s'agglomérer ;
Caponem = capon [9], poltron ;
De capsa = casson, carré de légumes ;
Cabra = cabra [10], chèvre ;
De cabra = cabri [11], petit chevreau ;
De (s)cabellum = cabelo(t) [12], petit tabouret ;
Cavalla = cavala [13], jument ;

[1] Du provenç. cadiéro.
[2] Du prov. cadaula.
[3] Du prov. catena = cadena, chaîne.
[4] Du prov. catulha, chatouiller.
[5] Du prov. capa, si toutefois l'étymol. cafard, de cappa, donnée par Littré, est juste.
[6] Terme provençal.
[7] Terme de batellerie, venu du prov. cabussar.
[8] Terme de canuserie, origine italienne.
[9] Pur italien.
[10] Provençal. On m'assure qu'il est usité dans quelques endroits de la montagne. Je ne l'ai jamais entendu. Partout ailleurs cabra = chiera, qui est vrai lyonnais.
[11] Dérive du précédent.
[12] Paraît être la sgabelotto italien, importé aux xv°, xvi° siècles.
[13] Mot d'oc, venu par le Velay, le Gévaudan, le Limousin, probablement.

Caverna = caborna[1], grotte, petite hutte;
Cara, cdle[2], mine, visage;
De carnem = carnier[3], carnassière;
De carnem = carouni[4], terme impoli;
Cartabellum (?) = carcabeau[5], tableau des taxes;
D'un rad. carc. = carcavelô[6], tousser;
Calare se = se calô[7], glisser;
Calare (?) = canô[8], glisser, mettre;
Calandra = calanda[9], cigale;
De calare = calina[10], pente d'une colline;
De calcare = cauchevieille[11], cauchemar;
Calata = calada[12], parvis;
De canem = cagnar(d)[13], paresseux et coiu au soleil;
De canem = cagni[14], paresse;
De canem = cagni, rabrouer;
Canastellum = canastéï[15], corbeille;
De canna = canette[16], petit fuseau dans la navette;
De canna = canille[17], jambe;
Canterium = cantre[18], ustensile de canuserie;
Campana = campana[19], sonnaille des vaches;
De campus = campô, frapper, placer;
Cacare = caquer[20] (encore plus par respect);
Casellum = quaisiau, quinziau, présure;
Caseum = qua, ca, présure;
Caza = cassi[21], poêle à frire;
De castellum = castilli[22], dispute.

[1] Mot populaire, mais tiré d'un mot français de formation savante.

[2] C'est le cara = visage, des Provençaux. Le vieux patois lyonnais avait aussi cara, devenu *cdle* au Gourguillon.

[3] Formation savante.

[4] Méridional. Le pur lyonnais est charopa (parlant sans respect). Carouni est la politesse favorite des coquetières de Caluire, quand on trouve que leur marchandise est trop chère.

[5] Meridional. Le provençal moderne a encore cartabeu, pancarte. Mais le passage de *t* à *c* ne s'explique pas.

[6] Venu du provençal, où cascaveu, signifie grelot.

[7] Méridional. Venu par la marine méditerranéenne : caler les voiles.

[8] Même origine probable, malgré la transformation insolite de *l* en *n* dont on trouve d'autres exemples.

[9] Terme espagnol et provençal.

[10] Même origine que se calô.

[11] C'est la forme provençale correspondante à la vraie forme lyonnaise chaussi-vieilli.

[12] Provençal. A Marseille, Avignon, certaines rues sont nommées des *calades*.

[13] Terme provençal, au moins pour la seconde signification.

[14] Cagni, paresse, est l'équivalent du vieux fr. *caigne*, chienne, de l'ital. cagna.

[15] Pur provençal. Je ne le crois usité qu'à Condrieu.

[16] Terme de canuserie, venu de l'italien.

[17] Littré donne notre verbe *décaniller*. Fort embarrassé, il le rapporte à canicula chenille. *Felix qui potuit... O fortunatos Lugdunenses !* qui savez que décaniller, c'est jouer des canilles.

[18] Terme de canuserie, venu de l'italien comme les autres.

[19] Vieux français *campane*, mais me semble sonner le provençal.

[20] Malgré l'action très populaire qu'il représente, c'est un terme savant, ou à tout le moins provençal ; et alors venu de cagar avec remonte, remontage, ou remontement exceptionnel de *g* à *c*. En toute occurrence, il n'est pas de formation lyonnaise.

[21] Anc. haut allemand Kezi.

[22] Venu de l'espagnol.

85. C vélaire devant A se transforme quelquefois en G dur :

Calcare = gouchi, fouler aux pieds (Riverie) ;
Calla = gôla, galle ;
Capellum = gaviau, petit faisceau de sarments.

Remarque. — C vélaire est transformé en G doux dans cavea = jaivi, cage.

86. QW vélaire devant A égale le plus souvent K, mais peut aussi se transformer en G dur :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Qware = cór, car ;
Qwalem quem = quauque, quelque ;
Qwadrum = quórre, córre, angle, coin ;
Qwadratam = caréte, ustensile du canut ;
Qwartum = quórt, quart.

EXEMPLE DU SECOND CAS

Qwassare = gassi, secouer, agiter.

87. C vélaire devant O, U, persiste :

Coctare se = se coiti, se coucti, se presser ;
Copula = cobla, attelage doublé ;
Cooperire = curri, couvrir ;
De cor = cora, viscère du bœuf ;
Cornuta = cornua, benne ;
De colare = colou, coluri, filtre ;
De collum = colár, collier ;
Conflare = cofló, gonfler ;
De condire = quindura, sauce ;
Du celt. komb = comba, vallon ;
Cucurdula = corla, courge ;
Cupellum = gobeau, verre à boire ;
Cubare = covó, couver ;
Cupa = cuva, cuve ;
Culum (parlant par respect), cú ;
De cuneum = cogni, cogner.

Remarque. — C vélaire s'est changé en G dur dans curculionem = gourguillon, charançon.

88. C palatal (= *KE*, *KI*) devient sifflant (= *S* dure ou *SS*) :

Cera = ciri, cire ;
Caeremilia = cermilli, cerfeuil ;
Cinerem = cindra, cendre ;
De cima = cimó, arraser une mesure de grains.

89. QW palatal = K :

Qwaerere = quarre, chercher ;
Qwaerire = quiri, appeler ;
De qwies = se quaisi, se taire ;
Quindecim = quinzi, quinze.

Remarque. — Qw palatal est devenu S dure dans qw*i*nque = c*in*(q) ; quispue *u*nus = cequïn, cequ*i*no, quelque, un certain (Rive-de-Gier).

90. G vélaire (= *G* dans *GA*, *GO*, *GU*), devant A s'adoucit en CH ou J :

All. g*a*ki = j*a*que, geai ;
It. gabb*i*ola = jab*i*ola, récipient d'osier ;
Du celt. g*a*r = jarr*o*la, traînard, de ;
Gall*i*na = jal*é*na, poule (Rive-de-Gier) ;
German. g*a*r = j*a*r, dard des abeilles ;
G*a*mba = ch*a*mba, jambe.

Remarque. — Mais il s'est conservé dans quelques mots, empruntés souvent au provençal :

De garr*i*ga [1] et de pil*a*tus = garipel*e*(t) terrain rocailleux ;
De g*a*mba = gamb*i*lli [2], boiteux ;
De g*a*via [3] = gapi*a*n, employé de l'octroi ;
Du celt. g*a*ll = galò, se réjouir ;
Du vieux haut. all. gar*a*wi = gar*a*uda, sorte de guêtre ;
Vx. ht. all. garn = g*a*rgui, aiguille des pins.

91. G vélaire devant O, U, se maintient toujours :

De gonna = gôn*ó*, mal habillé ;
Gurgitem = gor, creux profond d'une rivière ;
Gurdum = gor(d), engourdi ;
De g*u*la = gol*u*, gol*u*sa, avide ;
De guberna*re* = gov*e*r(t), gov*a*r(t), administration d'une maison.

92. G palatal (prononcé comme dans GUE, GUI) = J :

G*e*nus = *gin*, pas, rien ;
G*e*ntes = *gin*(ts), les gens ;
Gen*i*sta = jagn*í*, jôgn*í*, genêt ;
De all. *gig* = ging*ó*, donner des coups de pied ;
Gerulam = j*a*rla, vaisseau de bois ;
De gir*a*re = gil*e*ta, girouette ;
De gir*a*re = giroun*e*(t), geai ;
Gerio = Gi*er*, rivière.

93. G vélaire est remonté à C dans un petit nombre de mots :

Ital. gab*a*no = cab*a*n, sorte de vêtement ;
D'un rad. g*a*r = car*a*(t). petit berger ;
D'un rad. g*a*p = cav*e*(t), habitant des collines de la Bresse.

[1] Garr*i*ga, lande est provençal. En discuter l'origine pour le moment nous mènerait trop loin.
[2] Terme d'oc.
[3] Ital. gabbi*a*no ; prov gabi*a*n, oiseau des rochers des bords de la mer. C'est par erreur que M. Mistral croit qu'on a donné à l'oiseau le nom du douanier ; c'est à celui-ci qu'on a donné le nom de l'oiseau.

EXPLOSIVES DENTALES

T, D

94. T initial persiste le plus souvent :

De t*a*xum = toriri, trou, tanière ; Taratrum = tar*ó*ra, tarière;
Tab*a*na = ta*u*na, espèce de guêpe ; T*i*na = t*i*na, cuve ;
Tab*a*num = tav*an*, taon; Teg*u*la = tioula, tuile.

95. Par exception, T initial = D[1].

Prov. T*a*rno = d*a*rno, pie-grièche ; Du sax. t*a*n = d*a*gnî, tige de chanvre ;
Sax. The*i*len = d*a*illi, faux ; Talponem = darb*on*, taupe.

Remarques. — 1. Notez la chute de T initial dans (t) *a*rmitem = *a*rta, teigne.

2. Lorsque T, D, à l'initiale sont suivis d'une voyelle, plus *pl*, *bl*, ils goûtent assez l'insertion d'une R :

T*a*b(u)la = trobla, table; D*u*plum = drobli, double.

3. Autant en serait, si à la dentale avait été préposée une voyelle (v. nº 109) :

St*a*b(*u*)la = étrobla, étable ; St*i*p(u)lum = étroblo, chaume du blé.

96. D initial persiste :

De foras = def*o*ro, dehors; D*o*va = d*o*va, digue le long d'un canal;
De d*e*ns = d*i*nsi, agacement des dents; D*o*rsa = d*o*rsi, cosse;
Divis*a*re = divis*ó*, causer ; D*u*ctile = d*o*lli (ll mouil.) douille.

Remarque. — D plus I en hiatus = J dans di*u*rnum = jor, jour.

[1] Cette transformation de T en D à l'initiale est peut être plus fréquente qu'on ne l'admet généralement. Ainsi, elle se retrouve dans le prov. tinnit*a*re = dind*a*, et le gévaud. t*a*rmitem = d*a*rna, Lyon. *a*r*t*a.

EXPLOSIVES LABIALES

P

97. P initial persiste :

Pactum = pachi, marché;
Pala = pala, pelle;
De pannum = panossi, mollasse;
Petroselinum = pirassé, persil;
Pipulum = pivo, peuplier;
Podia = poya, montée;
Pulpa = porpa, viande sans os;
Pulvis = poussa, poussière.

Remarque. — P initial est devenu B dans pulsare = bussó, boussó, pousser.

B

98. B initial persiste :

De barbuta = barbue(t), barbuë, plant de vigne enraciné;
Balcha = bauchi, fane de légumes;
Beale = biali, rigole pour irrigation;
Becca = bessa, bêche ;
Celt. bezo = biessi, bouleau ;
Bene = bin, bien ;
Bovem = bou, bœuf;
Buc(u)la = bólli (ll mouil.), jeune fille.

Remarque. — B est remonté à P dans boscalem = pocherla [1], fauvette.

CONSONNES CONTINUES

DENTALES

99. S doux (= Z). Je ne connais d'autre exemple que S doux = J dans

Zelosum = jalou(s), jaloux.

100. S dur (= SS) initial, persiste :

[1] On dit aussi bocherla et boucharla

Sacca = saqua, poche;
Saqidum = sado, savoureux;
Secare = sayi, faucher;
Serra = serra, scie;
Sitem = Sai, soif;
Sibilare = subló, siffler.

LABIALES

101. F initial persiste :

Faseolum = fafiola, faviola, haricot;
De fascis = faissella, moule à fromages;
Feriro = fièdre [1] frapper;
Fel = fiár, fiel;
Femina = fenna, femme;
De filum = filogni, étoupe.

102. V initial persiste :

De vesperas = vesperna, l'après-midi;
Vicis = vey(s), fois;
De viculum = vioule(t), petit sentier;
Vindemia = vindémi, vendange;
Villa = villa, ville;
Voltulare = se vioutó, se rouler par terre.

Remarques. — 1. Vofiacus = Goiffieu, nom de lieu; évidemment Wofiacus à l'origine [2].

2. V est remonté à *b* dans visculanum = beclien, rate du mouton [3].

FRICATIVES

103. W initial = G :

De all. weidanjan = gognajo, rapport d'une terre;
Goth. warjan = guari, guérir
Wofiacus = Goiffieu, nom de lieu;
Du scand. wante = agantó, attraper;
Vx. ht. al. winchju = aguinchi, épier.

LIQUIDES

R, L

104. R, L, initiales, persistent :

[1] Avec régression d'accent. Nous avons fait ainsi passer ferire dans la troisième conjugaison; mais on a aussi feri (Riverie), qui est régulier et a respecté la quatrième conjugaison. Il est vrai que Rive-de-Gier a transformé fièdre en fiardó, en le faisant passer dans la première conjugaison. Comme cela, il y en a pour tous les goûts.

[2] Ce n'est pas qu'il n'y ait des exemples de *v* initial = *gu* (vadum = gué, vespa = guêpe), mais cela tient vraisemblablement à ce qu'un certain nombre de mots latins commençant par *V* ont été l'objet d'une confusion de formes avec les mots germains.

[3] Phénomène de prononciation gasconne.

Rad(i)cem = rogi [1], racine;
De radere = radò, pluie courte et violente;
Rana = rana, salamandre;
Rigarium = raï, sillon;
Lacerta muri = larmuzi, lézard gris;
Labra = loura, lèvre;
Le(p)orem = liura, lièvre;
Linteolum = linciou, drap;
Dies lunae = liun, lundi (Riverie);
Licere = leizi, loisir.

Remarque. — 1. Notez l'aphérèse de *l* dans lacryma = agrima [2], larme (Condrieu) par suite de la confusion de *l* avec l'article [2].

NASALES

N, M

105. N, M persistent le plus souvent :

Nebula = nióla, nuage;
Nivem = nai, ney, neige;
Noctem = ney(t), nuit;
Nodum = nou(d), nœud;
Macula = mailli, corde de hâlage;
Materia = mayîri, chêne étronché;
De marga = margagni, boue tirante;
De molem = molórd, éminence;
Motare = modó, partir.

106. M est quelquefois remplacé par N :

Mespilem = nepio, nèfle;
Mespulla = nopóla, nèfle;
Myrtha = nerta, myrthe.

Remarque. — Dans beaucoup de lieux, N devant E ou I = GN ou, ce qui revient au même, intercale un yotte entre N et E :

Nebula = gnibla [3], brume;
Nidum = gni(d), nid;
Nescium = nieci, benêt.

1 Rogi, racine, se trouve déjà au XIII[e] siècle.
2 Marguerite d'Oyngt, qui était une savante, n'a pas fait cette confusion. Elle dit laygrima.
3 Remarquez que nous avons tiré deux mots de nebula, savoir :
1° Ne(b)ula = nióla, nuage, par la chute de *b* entre deux voyelles persistantes;
2° Neb(u)la = gnibla, brume, par le contraire, c'est-à-dire par la chute de l'atone et la persistance de *b*.

CONSONNES INITIALES

GROUPÉES

Loi générale : excepté dans SC, ST, la loi générale est la persistance. Pas d'exemple d'explosive groupée avec explosive ou avec continue.

EXPLOSIVE AVEC LIQUIDE

107. CR persiste ou se change en GR :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Cr*a*ssa = cr*a*ssi, crasse;
De cr*a*ssa = craj*u*, petite lampe;
Cred*e*re = cre*i*re, cr*é*re, croire;
Cr*e*scere = cre*i*tre, cr*é*tre, croitre;
Crem*a*re = crim*ó*, brûler sans flamme;
Cr*i*bbia = cr*é*pi, crèche;
Cr*u*(c)em = cru*ey*, croix;
De cr*u*cem = cr*o*ssi, béquille;
De cr*u*sta = crust*í*, crouton.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Crat*a*re = gratt*ó*, gratter;
De v. h. al. kr*a*pfo = à la grapilli, à tire-cheveux;
Cr*a*ssum = gr*ó*(s), gras;
De croll*a*re = grola, chaussure éculée[1];
Cr*u*sta = grotta, morceau de pain béni.

108. T R persiste :

[1] En picard, *grouiller* signifie s'affaisser.

Trabaculum = travâr, travail;
Traforare = traforô, traverser ;
V. esp. trymar = trimô, peiner;
Trium viria = triomviri, culbute ;
Tridentem = trian(t), outil pour travailler la terre;
Trivium = treyvo, carrefour;
Troculum (pour torculum) = truey, pressoir;
Truncare = tronchi, étêter un arbre.

Remarque. — TR = DR dans trans quod = drè(s) que, aussitôt que [1].

109. CL persiste en insérant un yotte après L [2] :

Clavem = cliô, clef;
Clavitta = cliavetta, percerette;
Clavus = cliossi, clou;
Classicum = clior [3], glas;
Sanctum Clarum = San Cliôr, nom de lieu;
De clida = clieda(t), barrière à jour [4];
Celt. cloig = cliai, botte de paille [5];
Clericum = clier, clerc (xive siècle).

Remarques. — 1. CL est devenu GL dans (Ec)clesia=glyési, église (xiiie siècle).
2. C du groupe CL est tombé (certainement après avoir passé à GL) dans les mots suivants où yotte avait aussi été intercalé.

Claudium = Liaudo, Claude;
Classicum = lior, glas (Crap.)

110. GR persiste :

Gracula = grölli (*ll* mouil.), corbeau ;
Grana = grana, graine;
Gramen = gramo, chiendent;
De grillum = grille(t), grillon ;
Grossum = grou(s), gros ;
Néerl. grippen = grimpô, grimper.

111. GL, devant A ou E, insère un yotte après L, puis laisse tomber le G :

Glacia = liassi, glace ;
Glandem = aillan, gland;
Glenare = lienô, glâner.

Remarques. — 1. Dans de glociare = cliossi, poule, GL a inséré un yotte, puis G est remonté à C.
2. Dans gloria = gluairi, il n'a pas inséré de yotte, sans doute à cause de la difficulté de la prononciation dans ce cas spécial.

1 Comp. vx. franç. *très que;* prov. mod. *trè que*, jusque.
2 Effet de la gutturale initiale qui passe au travers de L. Quelle force!
3 Le phénomène ne s'est pas produit à Amplepuis, pays moins adonné au yotte, on y dit clar.
4 A Lyon, pas de yotte: clèdar(d), avec suffixe germanique qui se retrouve dans de tina = tinor(d), lieu où l'on met les tines.
5 A Lyon *clain* (ainsi orthographié communément).

112. PR, PL, BR, BL persistent :

Precare = prayi, prier ;
Propago = prova, provin;
Propium = prochi, proche;
Planum = plan, uni ;
Plicare = playi, plier ;
Brava = brava, génisse ;
Vx. ht. al. breman = bramó, crier;
Bladum = bló, blé ;
Vx. ht. al. blao = blu, bleu ;
Du vx. fr. bliaut = blauda, blouse.

EXPLOSIVE GROUPÉE AVEC NASALE

Pas d'exemple.

CONTINUE GROUPÉE AVEC EXPLOSIVE

113. SC perd l'initiale. L'explosive seule persiste avec la transformation qu'elle avait pu subir antérieurement :

(S)calja-tortuca = caille-tortue (Lyon);
(S)copa = couévo, balai ;
Vx. h. all. (s)cum = cuma, écume;
De (s)cala = charasson, sorte d'échelle;
De (s)kina = chinar(d), os du dos du cayon (parlant par respect) ;
De (s)kina, chiner, travailler à s'en esquinter (Lyon) ;
De (s)cabeilum = cabelo(t), petit tabouret.

Remarques. — 1. Il est probable que, dans la plupart de ces mots, un E a été préposé, et est tombé avec S. C'est en effet ce qui est arrivé dans les mots suivants, tirés du français :

(Es)cafoiré = cafoiré (Lyon) ;
(Es)cornifleur = cornillou;
(Es)croc = cro(c).

2. Les choses se passent de même lorsque C est précédé de EX (= ECS) :

(Ex)carbuculare = charbolli, écraser;
D'(ex)cussorium = cossou [1], fléau à battre.

114. ST, SP présentent les phénomènes suivants :

1° Quelquefois le lyonnais prépose un E en conservant le groupe :

[1] On a encore écossou et écossu concurremment avec cossou, et l'on a eu certainement escossou.

Stomachum = estómo, estomac; De sperare = à l'espéro, à l'affût.

2° Le plus souvent, il a préposé un A ou un E devant le groupe, puis S est tombée :

(S)curiolum = acuérou, écureuil ; (S)tela = etella, étoile ;
(S)tare = étó, rester tranquille [1] ; (S)tupare = étuá, faire sécher au feu.

3° Dans ce cas, il arrive quelquefois que, devant une voyelle suivie d'une labiale, le lyonnais intercale une R après le T :

(S)tabula = étrobla, étable ; Stupula = étroblo, chaume.

4° Quelquefois S tombe et la seconde lettre du groupe persiste seule :

(S)palla = pala, épaule ; Sternutare = torgni, éternuer.

CONTINUE AVEC LIQUIDE

115. FR persiste :

Fratrem = fróre, frère ; Frigidum = frai(d), frei(d), froid ;
Fraxinum = fraissi, frêne ; Frumentum = fromin(t) froment.

CONSONNES FINALES

LOIS GÉNÉRALES DES CONSONNES QUI SUIVENT LA VOYELLE TONIQUE

1° *Toute consonne isolée (excepté R ou L transformée en R) tombe après la voyelle tonique, à moins qu'elle ne soit suivie de A, de EA ou IA, auxquels cas la voyelle post-tonique persiste sous différentes formes étudiées au numéro 52 et suivants.*

2° *Tout groupe de consonnes tombe, à moins qu'il ne soit suivi de A, de EA ou IA, ou à moins que la première*

[1] V. page 30, note 1.

consonne du groupe ne soit une liquide. Dans ce cas, le lyonnais place une voyelle d'appui après le groupe ou après la consonne du groupe conservée (v. n° 56).

3° *Tout groupe de consonnes, non suivi d'une voyelle conservée ou introduite comme appui, tombe, à moins que la première consonne du groupe ne soit R, auquel cas R persiste seule.*

4° *Remarque générale : la consonne finale a une tendance beaucoup plus marquée à tomber en lyonnais qu'en français.*

CONSONNES FINALES ISOLÉES

Elles sont de deux sortes :

1° *Finales en latin.*
2° *Médiales en latin, devenues finales en patois.*

Nous examinerons successivement les deux cas.

EXPLOSIVES *(c, g, t, d, p, b)*

116. C final en latin tombe[1] après E fermé, E ouvert et I longs; après A et O fermé il se diphtongue avec la voyelle qui le précède[2].

[1] Bien observer que nous appelons consonne qui tombe toute consonne qui ne se prononce plus en patois, quand bien même elle serait conservée dans l'orthographe.

[2] On remarquera que plusieurs des règles données à propos des consonnes finales ont déjà trouvé leur application à propos des voyelles toniques ou post-toniques. On a déjà dit que, dans ce présent travail, on recherchait avant tout la clarté, au prix même de quelques répétitions. Ici les répétitions sont le resultat d'une classification générale qui ramène parfois les mêmes lettres, lorsque l'on considere ces lettres sous leurs différentes situations. C'est ainsi, pour employer une comparaison poétique, que nos guides-indicateurs reproduisent les mêmes noms propres tantôt par rues, tantôt par professions, tantôt par ordre alphabétique. C'est ainsi encore que, dans la *Juive*, les cardinaux, nobles seigneurs et guerriers qui repassent sur la scène apres avoir fait le tour de la toile de fond, encore bien qu'on les ait déjà admirés, ajoutent à la splendeur du cortège.

EXEMPLES DU PREMIER CAS

D*i*(c) d*i*(s);
N*e*(c) = n*i* [1];
S*i*(c) = *si* (Riv.-de-G. *so*).

EXEMPLE DU SECOND CAS

H*o*(c) = *oy* [2] (XIIIe siècle), aujourd'hui *o*, ce.
Apud h*o*(c) = avou*ai* [3], avec ;
Ill*a*(c) = il*ai*, là-bas.

2. Les explosives labiales et dentales, tombent :

A(d) = *u*, à, au ;
E(t) = *e*(t), et.

117. C, G, vélaires ou palataux, médiaux en latin, devenus finals en patois [4], forment diphtongue, savoir :

1°. Après A.

Athan*a*c(um) = Ain*ay*, nom de lieu ;
Salsi*a*c(us) = Sarc*ey*, nom de lieu ;

2°. Après E fermé :

L*e*g(em) = lu*ai*, loi ;
R*e*g(em) = r*ai*, roi ;
N*i*g(rum) = n*ai*, noir ;

3°. Après O fermé :

V*o*c(em) = vou*ai*(s), voix ;
N*u*c(em) = n*oi*, nou*é*, noix ;

4°. Après O bref :

F*o*c(um) = fu*é*, feu ;
J*o*c(um) = ju*é*, jeu ;
L*o*ca = lu*a* [5] (XIIIe siècle), lieu.

118. C, soit vélaire soit palatal, tombe, savoir :

1°. Après E bref, en altérant la voyelle qui le précède :

D*e*c(em) = d*i*(s), dix.

[1] En disant que C tombe, on ne prétend point que ce soit laisser de trace. Ainsi dans nec = *ni*, C a bien contribué à la naissance de I au moins pour une oreille.

[2] Je cite la forme ancienne parce qu'elle est l'exemple de la diphtongue, aujourd'hui réduite; *o*, encore maintenant, est seulement employé au neutre, c'est-à-dire comme sujet indéfini. Le pronom personnel défini est *ille* = *a* devant les consonnes, et *al* devant les voyelles.

[3] Au XVIe siècle encore écrit av*oy*. Il est devenu avou*ai*, comme François est devenu Français.

[4] Les consonnes médiales en latin, devenues groupées par la chute d'une voyelle, puis finales en patois, trouveront leur place aux *consonnes finales groupées*.

[5] *Lua*, au cas oblique; *lues*, au cas-sujet.

2°. Après I long, sans altérer la voyelle :

Am*i*(c(um) = am*i*, ami ;
Ludov*i*(c(um) = Loy*i*, Louis ;
Apr*i*(c(um) = ourr*i*, abri.

Remarque. — C vélaire est également tombé dans pau(c(um) = p*ou*, peu.

119. Les autres explosives, médiales en latin et devenues finales en patois, tombent :

B*e*(d(um) = b*i*, canal d'arrosage ;
P*e*(d(em = p*i*(d), pied ;
N*i*(d(um) = gn*i*(d), né, nid ;
Pr*o*(b(e) ou pr*o*(d(est) = pr*o*, assez.

Remarque. — P s'est vocalisé dans l*u*p(um) = l*ou*(p), à preuve que l*u*pa a donné l*o*va et non pas l*ou*va [1].

CONTINUES

120. 1° S, finale en latin, tombe en patois ou se conserve seulement dans l'orthographe :

N*o*s = n*o*(s), nous ;
V*o*s = v*o*(s), vous ;
Homines = homo(s), les hommes ;
V*i*vis = te v*i*(s), tu vis ;
L*a*tus = l*ó*, côté.

2° S finale en latin, ou seulement en patois, tombe de même après une voyelle :

N*a*s(um) = n*ó*(s), nez ;
C*a*s(is) = ch*i*(s), chez ;
Pert*u*(s(um) = part*u*(s), trou.

121. F, V. Pas d'exemple de F et ni de V finals en latin. F médial en latin, devenu final en patois, tombe. V devenu final après O, se vocalise en U ; après les autres voyelles, il tombe :

Jos*e*(ph(um) = Jos*e*(t), Joseph ;
B*o*v(em) = b*ou*, bœuf ;
N*o*v(um) = n*ou*, neuf ;
*Cl*a*(v(em) = cli*ó*, clef ;
Su*a*(v(em) = su*ó*, doux au toucher.

[1] Par exception, Saint-Martin-en-Haut l'a vocalisé dans lova = l*ou*a, forme probablement sur lou(p).

Remarque. Dans cl*a*vum = cli*ou*, on a d'abord eu cl*au*(um). On se rappelle que AU tonique = OU (v. nº 49). D'où cli*ou* [1].

FRICATIVES

Pas d'exemple.

LIQUIDES

122. 1°. R final en latin, persiste en patois.

P*e*r = p*á*r, par ; P*o*r (pour pr*o*) = p*á*r, pour.

2°. R, médiale en latin, devenue finale en patois, tombe après une voyelle :

Am*a*(r(e) = am*ó*, aimer [2];	S*e*(r(um) = s*ai*, soir ;
Cant*a*(r(e) = chant*ó*, chanter ;	Sent*i*(r(e) = sint*i*, sentir ;
Lic*e*(r(e) = leiz*i*, loisir ;	Cant*o*(r(em) = chant*ou*, chanteur ;
Plac*e*(r(e) = plais*i*, plaisir :	Pav*o* (r(em) = p*ou*, peur.

Remarques. — 1. Conformément à la règle, habere a donné av*ai*, avoir ; mais *r* a persisté dans habere = av*eir*, avoir, au sens de substantif, qui est emprunté au français.

2. R final a persisté dans amor(em) = am*our*, mais, bien que la chose soit aussi patoise à l'occasion, le mot est tiré du français.

3. On a vu que les mots populaires en orem se terminent pas *ou*. Pour les mots savants, le patois a emprunté la finale française *eur*, où alors *r* finale se fait sentir : Seign*eur*, terr*eur*, extract*eur* (dans les mines), etc. [3].

[1] Pourquoi la vocalisation de V s'est-elle opérée devant *u* dans cl*a*vum = cli*ou*, et ne s'est-elle pas opérée devant *e* dans cl*a*vem = cli*ó*. Je le demandais un jour à un philologue, et des premiers. — « Pourquoi suis-je un garçon et ne suis-je pas une fille, » me répondit-il. Je crois que, si l'on se pénétrait de cette raison, l'on expliquerait bien des choses de la philologie.

[2] Au XIIIe siècle on a :

Amar(e) = amar ;	Calor(em) = chalour ;
Cantor(em) = chantour ;	Sentir(e) = sentir.
Cantar(e) = chantar ;	

Il est certain que *r* final se prononçait encore. En tous cas, comme on l'a déjà dit, la tendance du patois lyonnais est de supprimer toutes les consonnes finales. Sous ce rapport, nous sommes beaucoup plus avancés que le français.

[3] Dans Roquille, cette différence de la finale en *ou* ou en *eur*, suivant que le mot est populaire ou de formation savante, est très remarquable.

3°. Dans les monosyllabes R a persisté :

Mar(em) mar, mer ;
Cor(ium) = couar, cuir ;
Her(i) = hiar, hier ;
Mur(um) = mur, mur ;
Secur(um) = sûr, sûr.

123. 1° L final en latin, ou médial en latin et devenu final en patois, = R, et persiste sous cette forme :

Mel = miar, miel ;
Fel = fiar, fiel ;
Capital(e) = chatar, cheptel ;
Cael(um) = ciar, ciel ;
Faldestol(ium) = fauteur, fauteuil ;
Tinale = tinór, endroit où l'on met les tines.

Remarque. — La règle a été observée dans le composé de mal(e) et de cor, se marcouró, se ronger, se miner de tristesse.

2° Mais il arrive souvent que L final se vocalise en U :

Sal = *sau*, sel ;
Mal(um) = *mau*, mal [1] ;
Dauph. abal = *abau*, petit gerbier ;
Caul(em) = *chou* ;
Filiclum = fill*ou*, filleul ;
Linteolum = linç*ou*, drap de lit.

Remarques. — 1. Dans tous ces mots *ou* est tonique. Dans pilum = *pey* (ainsi orthographié), cheveu, la vocalisation n'a pas eu lieu, peut-être parce que dans péou avec *ou* atone, la post-tonique est tombée.

2. Les choses ne sont pas changées si L final est redoublé : satul(lum) = *soû*.

3. L final est tombée dans Sanctum Pau(lum) = San-P*ou*, Saint Paul, nom de lieu. Raisonnablement on ne pouvait dire San-Pou*ou*.

NASALES

124. N, M, finales, ou médiales en latin et finales en patois, précédées d'une voyelle, persistent dans la graphie et tombent dans la prononciation, en affectant d'un son nasal la voyelle qui les précède :

Pan(em) = *pan*, pain ;
Fam(em) = *fan*, faim ;
In = *in*, dans ;
In sim(ul) = insi*an*, ensemble ;
Unum = *in* [2], un ;
Rem = *rin*, rien.

[1] On dit souvent maman pour *mau*. C'est une répétition empruntée au langage enfantin.

[2] *In* garde le son devant une voyelle comme devant une consonne : *in* n'home, un homme.

Remarques. — 1. M finale, par exception, a persisté dans *ramum* = *ram*, rameau.

2. N précédée de O, a fait métathèse comme lui, dans multonem = mont*ou*, mouton.

CONSONNES FINALES GROUPÉES

La tendance générale est la persistance de la seconde, et la chute ou la diphtongaison de la première, suivant les cas.

EXPLOSIVE GROUPÉE AVEC EXPLOSIVE

125. CT, GD, médiaux en latin, devenus finals en patois, changent la gutturale *(c, g)* en yotte; la dentale tombe dans la prononciation (peu importe que le groupe existe en latin ou seulement en patois) :

F*a*ct(um) = f*ai*(t), fait;
L*a*ct(em) = l*ai*(t), lait;
Lect(um) = li*e*(*t*), lit;
Drict(u)m = dr*ai*(t), dr*e*(*t*), droit;
Noct(em) = n*ey*(t), nuit;
Fr*i*g(i)d(um) = fr*ai*(t), fr*e*(*t*), froid;
Pl*a*c(e)t = a pl*ai*(t), il plait.

Remarque. — A Rive-de-Gier, il arrive quelquefois que *c* ne laisse pas de trace : Noct(em) = n*o*(t); *c*oct(um) = c*o*(t).

EXPLOSIVE AVEC LIQUIDE

126. — 1° CL final en patois, formé de deux consonnes médiales en latin et groupées en patois par la chute d'une voyelle, change C en yotte, qui se diphtongue avec la voyelle précédente, et laisse tomber L :

Sol*i*c(u)lum = sol*ai*, soleil;
Serp*i*c(u)lum = serp*aî*, serpent;
Cal*i*c(u)lum = choul*eï*, sorte de lampe;
Canest*i*c(u)lum = canast*eï*, corbeille;
Ped*u*c(u)lum = pi*ou* (parlant par respect), pou.

Remarque. — Trabac(u)lum, par suite du changement de *l* finale en *r* (v. nº 123), a donné trav*á*r, travail.

2° TL se comporte exactement comme CL, ce qui indique que le second avait remplacé le premier en bas latin.

Sit(u)lum = siclum = s*ai*, seau ; Vet(u)lum = veclum = vi*u*, vieux.

127. ST tombe dans la prononciation [1]:

F*u*st(em) = f*ú*(t), tonneau ; Just(um) = j*u*(t), étroit ; Genist(um) — j*ó*gn*i*, genêt : Plus tost(um) [2] = plut*ou*(t), plutôt ; Bene tost(um) = bent*ou*(t), peut-être.

Remarque. S s'est changé en R persistante et T est tombé dans test(um) = t*e*r, t*eu*r, tesson.

LIQUIDE AVEC CONSONNE EN GÉNÉRAL

128. RT, RD, RS, RN, conservent R et laissent tomber la seconde consonne, que le souvenir étymologique a fait garder dans l'orthographe des pièces patoises. RV, RN conservent R, et la seconde consonne tombe :

Part(em) = p*ó*r(t), port ; Coopert(um) = cov*á*r(t), toit ; Dies Mart(is) = dim*ó*r, mardi ; Tard(um) = t*ó*r(d), tard ; Lard(um) = l*ó*r(d), lard ; Vir(i)d(um) = v*á*r(d), vert ; Vers(us) = V*á*r(s), vers ; Nerv(um) = n*á*r, nerf ; Infern(um) = inf*á*r, enfer ; Hibern(um) = hiv*á*r, hiver.

2° LT, T tombe et L se vocalise :

Vult = a v*ou*, il veut.

3° LP tombe tout entier :

Colp (um) = co (p).

[1] Nous disons dans la prononciation parce que les patoisants ont le plus souvent conservé le *t* étymologique dans la graphie. Il n'est pas douteux d'ailleurs que *s* ne soit tombé avant *t*.

[2] L'étymologie plus-tot-c(i)to, d'où plus-tost(o), préférable comme sens, donne le même résultat phonétique.

Remarque. — P est tombé avant L, et n'a été rétabli dans l'écriture que sous le souvenir du français. On trouve *col* aux XIII[e] et XIV[e] siècles [1].

4° LL, la seconde tombe, la première se vocalise :

Agrifol(lium) = agrev*ou*, houx.

NASALE AVEC CONSONNE EN GÉNÉRAL

129. — 1° NT, ND, MP, ML. La nasale persiste dans la graphie et tombe dans la prononciation en nasalisant la voyelle qui la précède ; la deuxième consonne tombe :

Amant(em) = am*an*(t);
Infant(em), = ef*an*(t), enfant ;
*In*d(e) = *in*, en (pronom relatif);
Temp(us) = ti*an*, temps;
In *sim*(u)l = insi*an*, ensemble.

[1] Marguerite d'Oyngt, et *Comptes de la destruction du château de Peyraut.*

CONSONNES MÉDIALES ISOLÉES

C'EST-A-DIRE

ENTRE DEUX VOYELLES QUI PERSISTENT

LES TENDANCES GÉNÉRALES SONT LES SUIVANTES

Explosives

1° Les gutturales tombent ou se changent en un yotte qui se diphtongue avec la voyelle précédente. Dans quelques cas elles s'adoucissent simplement en passant de la forte à la douce.

2° Les dentales tombent le plus souvent.

3° Les labiales passent ordinairement de la sourde à la sonore. Quelquefois elles tombent.

Continues

4° Les spirantes ou continues dentales persistent.

5° Les labiales tombent ou passent de la sourde à la sonore.

6° Les liquides persistent ou s'échangent.

7° Les nasales persistent.

EXPLOSIVES

GUTTURALES

130. C vélaire :

1° C vélaire (= *K* dans *Ka*, *Ka*, *Ku*), avant la tonique et devant A, = Y, quelle que soit la voyelle qui le précède [1];

Pacare = pay*i*, payer;	Displicare = deplay*i*, dételer ;
Precare = prey*i*, prier ;	Locare = loy*i*, louer ;
Secare = sey*i*, faucher ;	Jocare = joy*i*, jouer ;
Aptificare = attofay*i*, élever ;	Focarium, = foy*i*, foyer ;
Plicare = play*i*, plier ;	Bucataria = buyandiri, blanchisseuse.
Applicare = applay*i*, atteler ;	

Remarque. — C a persisté dans bulicare = bolicó, remuer. Origine provençale.

2° Après la tonique, il tombe, puis est remplacé par un yotte pour détruire l'hiatus [2] :

Am*i*(c)a = am*i*a, amie ;	M*i*(c)a — mia, bonne amie ;
B*u*(c)a = b*u*ya, lessive ;	Au(c)a = oya (pron. o-ya), oie.

Remarque. — 1. Si, par suite de la juxta-position des deux voyelles, l'accent tonique passe de la première à la seconde, la production du yotte patois n'a pas lieu.

Carru(c)a = charru*a*, charrue :	R*u*(g)a = ru*a* [3], rue :

2. C a persisté dans míco, amoureux, mot qui tend à se perdre et n'est plus employé que par les vieillards. Formé sur le provinçal mica, amie.

[1] Nous disons quelle que soit la voyelle qui le précède, parce qu'il n'en est pas de même en français où *ca* précédé de *o*, *u*, laisse simplement échapper *c* (locare = loer, jocare = jouer, carruca = charrue), sauf lorsque *c* est suivi du suffixe *arium* (focarium, foyer, nucarium, noyer).

[2] Il peut paraître puéril de vouloir distinguer entre le cas où *c* se change en yotte, et celui où il tombe pour être remplacé par un yotte de formation romane, car le résultat est le même. Mais nous avons déjà fait remarquer (n° 54, § 1er, rem 3) que la persistance de *a* post-tonique dans le second cas, au lieu de son remplacement par *i*, paraît être un indice de cette formation.

[3] Dans r*u*ga, il s'agit de *g* et non de *c*, mais ces deux formes de la même gutturale se comportent de même, et cela évite des divisions qu'on pousserait à l'infini.

3. Il est devenu CH dans bica[1] = biche, d'où bichon, petit pot, et biche(t), mesure de grains, probablement par une forme bicca.

131. C vélaire, avant ou après la tonique, et devant O, U, tombe :

EXEMPLE AVANT LA TONIQUE

Se(c)*u*rum = sûr.

Remarques. — 1. Dans acucla = ulli (*ll* mouil.), aiguille, non seulement *C* est tombé, mais la voyelle initiale avec. Il n'y a pas de doute que *C* ne soit tombé le premier et qu'on n'ait eu a(c)*u*cla, réduit à *u*cla = *u*lli.

2. Lo(c)*u*sta = liuta, sauterelle, mais *i* ne parait pas être ici la représentation de *c*. Lo(c)*u*sta devient l*ou*sta, le*u*ta, liuta. Du moins cette marche n'aurait rien d'insolite.

2. Dans nec unum = ni*u*n, *C* est tombé, mais non sans avoir changé en *i* l'*e* ouvert qui le précède (V. n° 27).

EXEMPLES APRÈS LA TONIQUE

L*o*(c)a = lu*a*, lieu (XIII[e] siècle)[2]; f*o*(c)um = fu*é*, feu;
J*o*(c)um = ju*è*, jeu; S*a*u(c)ona = Sóna, Saône.

Remarque. — Avant de tomber, C était passé à G :

Ne(c)*u*nam = nyg*u*na, aucune (XIV[e] s.); Sec*u*ndum = seg*o*nt, selon (XIII[e] s.)[3].
S*a*u(c)*o*na = Saogona, Saône;

132 C palatal (= *k* dans *Ke*, *Ki*) = S douce (= Z) :

Licere = leiz*i*, loisir ; Silvatic*i*nam = sarvaz*i*na, gibier (XIV[e] s.);
Plac*e*re = plais*i*, plaisir ; Muc*e*re = muz*i*, moisir ;
Vic*i*num = vaiz*in*, voisin ; Avic*e*llum = zizi*au*, oiseau.

Remarques. — 1. Cette transformation ne s'est pas accomplie sans affecter parfois les voyelles qui précèdent ou qui suivent (voir n° 23 et n° 33, rem. 5).

2. Lorsque *c* palatal est suivi de l'hiatus *ea*, *ia*, *io*, il se transforme en S dure (= SS) :

Ericionem = uriss*on*, hérisson ; Gl*a*cia = liassi, glace ;
Cr*u*cia = cr*o*ssi, béquille ; Lim*a*cia = lum*a*ssi, limace ;

3. S*a*licem = s*au*zi, saule ; p*u*licem = p*u*zi, puce. Je ne les ai pas cités dans les exemples parce qu'ils trouveront leur place aux consonnes groupées. La post-

[1] D'origine grecque : βῖκος, comme l'italien bicchiere, verre à boire.

[2] Marguerite d'Oyngt. L'equivalent de locum n'existe pas dans le patois moderne qui dit *in* n'indre(t).

[3] Secundum dans ce sens n'a rien laissé dans le patois moderne.

tonique n'ayant pas persisté, *c* en réalité n'est pas médial. Mais il n'est pas douteux que la transformation de *c* en *s* doux n'ait précédé la chute de *i*.

133. QW (= *Qu* des classiques) = V. Ce V se vocalise en U :

Sequere = siou*re*, suivre ; Sequit = i(l) siou(t), il suit.

Remarque. — Encore bien que cet exemple soit unique, il me paraît caractériser la formation. Æquare = aigó, égó, ajuster, arranger, est provençal. Aqua = aigui, eau, est aussi un terme d'origine méridionale (aigua). Sequutum = segu, suivi, est le participe du provençal sègre, où *qu* étant devenu entravé par la chute de la post-tonique (seqw(e)re), avait toute espèce de bonnes raisons pour persister.

134. G. vélaire (= *G*, dans *Ga*, *Go*, *Gu*), avant ou après la tonique, et devant A, = Y (yotte) :

Legalem = leial, loyal (XIVe siècle) ; Rigarium = rayi, sillon ;
Ligare = leyi, lier ; Plaga = plaie.
Liganem = lian (pour liyan), lien ;

Remarques. — 1. Dans ru(g)a = rua, rue, G vélaire est tombé, non parce qu'il était précédé de *u* (car buga n'a pas fait bua, mais buya), mais parce que le mot est emprunté au français.

2. Dans paganum = pacan, rustre, le G vélaire a fait plus que persister, il est remonté à C, mais le mot est emprunté au provençal.

135. G vélaire, avant ou après la tonique et devant O, U, tombe :

Au(g)ustum = aoû(t) (prononcez a-ou), août ; La(g)ona = loua, lagune.
Sao(g)onna = Sôna, Saône ;
Tri(g)untium = Trion, nom de lieu ; Te(g) ula = tioula, tuile.

136. G palatal (= *Gue*, *Gui*), avant ou après la tonique, tombe :

EXEMPLES AVANT LA TONIQUE

Ma(g)istrum = maitro, métro, maître ; Tri(g)inta = trinta, trente ;
Re(g)ina = reina, réna, reine ; Vi(g)inti = vin(t), vingt.

EXEMPLES APRÈS LA TONIQUE

Ma(g)idem = maie, table de pressoir ; Li(g)erim = Leiri, Loire.

Remarques. — 1. G palatal, je ne sais trop par quelle idée, a été conservé dans horologium = relojo, coucou, à qui, pourtant, personne ne défendait de faire reloyo. J'imagine qu'il y a le fait d'une formation savante.

2. G palatal = Z dans congeriem = conziri, amas de neige ; argilla = arzella, terrain compact.

137. T tombe le plus souvent, soit avant, soit après la tonique :

EXEMPLES AVANT LA TONIQUE

Cri(t)*are* = *crió*, crier;
Mari(t)*are* = marió, marier;
Distri(t)*are* = detrió, sevrer;
Obli(t)*are* = oblió, oublier;
Re(t)*orta* = rióta, branche flexible pour liens;
Ro(t)*undum* = *ron*(d);
Ma(t)*eria* = may*iri*, chêne étronché;
Po(t)*ere* = pou*ére*, pouvoir;
Sa(t)*ullum* = *soù*, saoul.

EXEMPLES APRÈS LA TONIQUE

F*a*(t)a = f*e*ya [1], fée;
Foe(t)a = feya, brebis;
S*e*(t)a = S*e*ya, soie;
M*e*(t)a = m*e*ya, meule de blé;
Corn*u*(t)a = corn*ua*, espèce de benne.

138. T médial, avant ou après la tonique, = D dans un certain nombre de mots. Parmi ces mots, les substantifs sont généralement importés :

EXEMPLES AVANT LA TONIQUE

Piet*a*tem = pid*i*, pitie;
Cat*e*lla [2] = ca*d*ella, poulie;
Matitut*i*num = dema*din*, matin;
De fr. pitance = pi*d*anci, manger beaucoup de pain avec peu de viande.

EXEMPLES APRÈS LA TONIQUE

Cal*a*ta [2] = cal*a*da, parvis;
Dies s*a*mati = diss*a*ndro, samedi;
Pot*e*te = vos pou*é*de, vous pouvez (R.-de-G.);
Habetis = vos *ai*de(s), vous avez;
Sequite = si*ou*de, suivez.

139. T médial, avant et après la tonique, persiste dans un très petit nombre de mots, souvent importés :

Mediet*a*tem = maiti*a*, moitié;
De ads*i*tus = asset*ó* [3], asseoir;
Birota = bari*o*ta [4], brouette.

140. T médial devant un I suivi d'une voyelle :

1° Avant la tonique, il = Z :

[1] Sur l'yotte introduit pour remplacer *t* dans les quatre premiers exemples, V. n° 53, § 1er, rem. 3.

[2] Venu du provençal.

[3] Idem.

[4] Re-idem.

Puteare (= putiare) = poïzi, puiser ; Pretiare = prisi, priser.
Acutiare = éguizi, aiguiser ;

Remarque. — Menaci, menacer, a été formé sur minatia.

2° Après la tonique, il = SS :

Gratias = gróces [1], grâces après le repas: Petia = pici, pièce.
Platea = platia) = plóci, place (Rive-de-Gier) ;

141. D médial, avant et après la tonique, tombe :

EXEMPLES AVANT LA TONIQUE

Misfi(d)are = mefió; méfier:
No(d)are = nuó, nouer;
Gau(d)ere = joyi [2], jouir;
Tri(d)entem = trian(t), sorte d'outil :
Bene(d)icere = benayi, bénir;
Me(d)ietatem = maitia, moitié ;
Obe(d)ire = obayi, obéir ;
Die (d)omenica = diumona, dimanche;
Pe(d)uculum = piou (parlant par respect), pou ;
Me(d)ulla = miola, moelle ;
Vi(d)ere = veire, voir.

EXEMPLES APRÈS LA TONIQUE

Ca(d)ere = cheire, tomber ;
Incu(d)inem = incliono, enclume;
Po(d)ia = poya, montée;
Cre(d)o = je crêyo, je crois;
De ma(d)ia = mayoussi, fraise des bois.

Remarque. — D médial, avant ou après la tonique, a persisté dans un certain nombre de mots, dont la plupart sont importés ou dérivés ;

EXEMPLES AVANT LA TONIQUE

Ad badare [3] = abadó, ouvrir;
De ad et satum [4] = s'assadó, se désaltérer ;
Redimare = redimó [5], diminuer (Rive-de-Gier).

[1] Grâces du digne père Trouillas (historique):
« *Ain nommé Pôtri é Fiyi ett' Espiriti Santi. Omin.*
« Mon Guieu! je vos remarci de sti repôs!
« Fétes que l'outro ne tôrde pôs !
« A tot le mins que se retôrde, que ne minque pôs !
« *Ain nommé Pôtri é Fiyi ett' Espiriti Santi. Omin.* »

[2] Sur l'yotte introduit après la chute de la dentale, v. n° 137, note 1.

[3] Terme d'oc : vx. provençal badar, même sens.

[4] Même formation.

[5] Quoique d'un usage populaire, et d'un latin estropié (redimare pour redimire), il est facile de reconnaître dans le mot une formation savante.

EXEMPLES APRÈS LA TONIQUE

Claudium = Liaudo, claude;
v. h. all. laid = laidi, laide;
Videte[1] = véde(s), vous voyez;
De clida = clédar, cliendòr, barrière à jour;
De radere = radó, pluie courte et violente.
De peduculum = pedolli[2] (parlant par respect), poux syndiqués.

Remarque. — D est exceptionnellement remonté à T dans creditis vos = cretavo(s), croyez-vous[3]; unde = onte, où.

142. P, avant ou après la tonique = V :

EXEMPLES AVANT LA TONIQUE

Crepare = crevó, crever;
Ad-ripare = arrivó, arriver;
Sepelata = sevilò, haie:
Apicula = avilli, abeille;
Capillum = chaviò, cheveu;
Nepotem = nevou, neveu;
Apud hoc = avouai, avec;
De saporem = savore(t), os ajouté au poids;
De caput = chavon, sarment coupé;
De pipullum = pivolo, peuplier.

EXEMPLES APRÈS LA TONIQUE

Sapa = sava, sève;
De sapa = savó, détacher l'écorce sans la déchirer;
Lupa = lova, louve;
Propago = prova, provin;
De caepa = civou, échaillote;
Cupa = cuva, cuve;
Pipulum = pivo, peuplier.

Remarques. — 1. P médial a persisté dans quelques mots, le plus souvent importés :

De caput = capitó[4], rencontrer;
De caput = capochi[5], gros clou;
De caponem = capon[6], poltron.

[1] V. n° 50.

[2] Dans les dérivés, la consonne finale du simple est appelée tout naturellement à servir de trait d'union entre le radical et le suffixe, et par conséquent elle persiste tout en devenant médiale. C'est ainsi que peduculum a fait piou dans le simple et pedolli dans le dérivé; que clida a fait claie dans le simple français, et clédar dans le dérivé patois, etc.

[3] Expression citée par Cochard. Les villages autour de Lyon disent creyî-vo(s). Témoin la psalmodie suivante, qui se chante sur la notation du psaume *Benedicam Dominum in omni tempore :*

LO CURÒ

Jean, m'n'ami, quand t'oras ina fena, de quet la norr.ras tê?

JEAN

De pan et de lòrd, monsu lo curò, y pinsos-vos? — Creyî-vos don que je vé la norri u pan blan commo vos?

[4] Venu du provençal.

[5] Idem.

[6] De l'italien.

2. Il est devenu B dans un petit nombre de mots aussi importés :

De *caput* = cabucher[1], plonger; De *caput* = cabochi[2], gros clou.

3. Il est tombé dans les mots suivants :

Coo(p)erta = cuerta = couverture; Sapie(b)amus=je sayans, nous savions;
Coo(p)erculum = cuerclio, couvercle; Sa(p)iunt = y san(t), ils savent.

B

143. B médial, avant ou après la tonique = V.

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Trabaculum = travâr, travail ; Debere = devaî, devoir ;
Caballum = chiviau, cheval; Sub-inde = sovin(t), souvent ;
Hibernare = evarnó, faire hiverner les bestiaux ; De debitum = devitou, petite dette ;
Habere = avaî, avoir ; Tabanum = tavan, taon.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Faba = fóva, fève ; Cantabam = je chantóve, je chantais ;
Proba = prova, preuve ; Cannabinus = chenévo, chanvre.

144. Mais, dans un certain nombre de cas, B médial tombe, soit avant, soit après la tonique :

Sa(b)ucarium = seyi, sureau ; Cu(b)at = a cuë, il couve ;
Ta(b)ana = tauna, sorte de guêpe ; Ne(b)ula = niola, nuage.
Se(b)um = siou, suif;

CONSONNES CONTINUES DENTALES

S douce (= Z). Pas d'exemple, pour autant que S médiale en latin était dure (rosa se prononçait rossa), et que je ne connais pas de mot latin, avec z médial, qui ait donné quelque chose en patois.

[1] Du vieux provençal cabussar.
[2] Même observation que pour capochi, dont il est une variante.

145. S dure médiale, avant ou après la tonique, = Z (= *s* française entre deux voyelles) :

Pausare = posó, poser ;
Pe(n)sare = pesó [1] peser ;
Rasare = rasó, raser ;
Casetum = Chazay, nom de lieu.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Rosa = rousa, rose ;
Causam = chousa, chose :
Desce(n)sa = deciza, descente au fil de l'eau ;
Curiosa = quiriousa, curieuse.

Remarques. — 1. Z allemand (qui répond à une articulation *ts* que nous ne possédons pas) a persisté dans eliza = alisa, alise, et est tombé dans le dérivé alaï, alisier.

2. S latine médiale est devenue J dans faseola = fiageóle [2], haricot, au Gourguillon, et, ce qui est plus bizarre, F dans le même mot à Mornant, qui dit fafióla.

3. S médiale est tombée avant la tonique dans bi(s)accia — biassi, besace.

LABIALES

146. — 1° F médiale tantôt persiste avant la tonique ;

De foras = defor, dehors ;
Traforare = traforó, traverser ;
Refutare = refusó, refuser [3].

2° Tantôt elle tombe avant la tonique :

Bi(f)acem = biai(s), intelligence ;
Pro(f)undum = pran(d), pron(d), prion, profond ;
Agri(f)ollium = agrioulo, aingrulo, houx ;
Tri(f)ollium = trioulo, trèfle.

[1] Que pe(n)sare = peso, c'est ce qu'il appert d'une jolie chanson patoise, mais possible un peu trop grasse, que mon père me chantait lorsque, étant petit, je l'ennuyais trop en lui en demandant une (de chanson) :

La Parnett' a fait..... (rime riche).
Que pesòve cin quarterons.
La polici, qu'a passò,
L'a volu pesò!
L'a volu pesò!
O ne pesòve pôs trop viau ! (valeans ?)

Mais qu'on se rassure, au dernier couplet, le bon poids y était enfin, et la police s'en allait sans dresser procès-verbal.

[2] La même transformation de *s* de faseola en *j* s'est accomplie dans quantité de dialectes, voire dans le français *flageolet* pour haricot. Comp. encore ital. fiagioli.

[3] On remarquera que ces exemples sont tous des composés par voie de préfixe, où *f* par conséquent, se comporte comme initiale (comp. n° 82), mais je n'en ai pas trouvé d'autres. Ce n'est pas une mauvaise raison pour n'en pas donner.

Remarque. — F n'est tombé dans pr*a*n(d) qu'après avoir passé par *v*. Au XIIIe siècle on a prev*on*.

3° F médiale, avant et après la tonique, = quelquefois V :

Ref*u*ndere = rev*o*ndre[1], enfouir, gorger ;
Agrif*o*llium = agrev*ou*, houx ;
Sanctum Stephanum = Santeti*é*vo, Saint-Etienne.

147. — 1° V médial persiste avant et après la tonique :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Av*a*rum = av*a*ro, avare ;
Lev*a*re = lev*ó*, lever ;
Av*e*na = av*é*na, avoine ;
Pav*o*nem = pav*ou*, paon ;
Rev*o*rgere = revorgi*a*, surabondance.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Pl*u*via = pl*a*ivi, pluie ;
Tr*i*vium = tr*ey*vo, carrefour ;
P*a*vum = p*a*vo, paon (Crap.).

2° V médial tombe quelquefois avant ou après la tonique :

Pa(v)*o*rem = p*ou*, peur ;
Ri(v)*e*llum = ri*au*, ruisseau ;
Ju(v)*e*nem = ju*é*no, jeune ;
A(v)ell*a*nea = ôl*a*gni, noisette[2].

LIQUIDES

148. — 1° R persiste généralement avant et après la tonique :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Ericionem = urisso*n*, hérisson ;
Scuriolum = acuér*ou*, écureuil ;
De tar*a*re = tarod*ó*, percer ;
Operire = urr*i*, ouvrir.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Aura = *o*ra, vent ;
Materia = may*i*ri, chêne étronché ;
Av*a*rum = av*a*ro, avare.

[1] Nous avons dit qu'en *général*, dans les composés par voie de préfixe, la consonne initiale du simple persiste. Pourtant, elle est quelquefois traitée comme médiale. Tel est le cas pour rev*o*ndre. Cela se rencontre aussi dans le français.

[2] Peut-être retrouve-t-on le V vocalisé dans la voyelle initiale : avell*a*nea, aul*a*gni, ôl*a*gni.

2° R médiale avant ou après la tonique devient quelquefois L :

De gyr*a*re = gil*e*ta, girouette ; Cara = c*a*la, mine.

Remarque. — R est devenue S dans lacerta muri = larmuzi.

L

149. — 1° L médiale persiste le plus souvent avant et après la tonique :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Cal*a*re = cal*ó*, glisser ; Ad-mol*a*re = amol*ó*, aiguiser ;
Sal*a*re = sal*ó*, saler ; Cal*a*ndra = cal*a*nda, cigale ;
Cal*a*ta = cal*a*da, parvis ; Col*u*cula = col*o*gni, quenouille.

EXEMPLES DU SECOND CAS

B*í*la = b*í*la, bile ; P*i*la = p*i*la, colonne ;
All. s*a*lo = s*ó*lo, malpropre ; F*o*lia = f*o*lia, feuille.

2° L médiale se change quelquefois en R :

De ad-bajul*a*re = abar*i*, élever des oiseaux ; De s*o*lem = se soreill*i*, se chauffer au soleil ; De curt*í*le = courter*o*la, courtillière.

3° L médiale se change quelquefois en N :

Cal*a*re = can*ó*, glisser (sens actif) ; Melanch*o*lia = malincogn*i*a [1], état maladif ; Umbil*í*culum = ambouni, nombril.

4° L médiale post-tonique tombe quelquefois :

Mespi(l)um = n*é*pio, nèfle ; P*í*(l)um = p*e*y, cheveu ; Mol*a* = moya [2], tourbillon d'eau.

Remarque. — L médiale insère parfois une R entre elle et la voyelle qui la précède [3] :

Bucc*a*lem = bouch*a*rla, enflure à la lèvre ; Bosc*a*lem = poch*e*rla, fauvette.

[1] V. n° 51, note 2.
[2] Comp. fr. *remous*.
[3] Cette insertion de *r* avant *l* se reproduit pour *ll* doubles et pour *l* groupée (voir plus loin).

NASALES

N

150. N, avant et après la tonique, persiste :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Anilla = anilli, béquille ;
Sonare = sonó appeler ;
Caninum = chanin, désagréable.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Tina = tina, cuve ;
Avena = avéna, avoine ;
Grana = grana, graine ;
Sana = sana, saine ;
Cana = chana, fleur du vin ;
Rana = rana, salamandre ;
De manus = maneyí, manier.

Remarques. — 1. N = R dans venenum = verin, maladie contagieuse.

2. N s'est mouillée dans tous les dérivés de canem (probablement par l'it. cagna = chienne) : cagni, paresse ; cagní, rabrouer ; cagnard, coin au soleil.

3. N se mouille toujours quand il est suivi de *ea*, *ia* :

Campaneas = champagnes, pâturages ;
Castanea = chôtagni, châtaigne ;
Hiranea = iragne, araignée (Lyon) ;
Avellanea = ôlagni, noisette.

4. Nous avons déjà expliqué, page 84, que dans la plupart des villages, notamment à Mornant, Rive-de-Gier, Riverie, Yzeron, N devant I se prononce mouillée. Ainsi tarminó, terminer, et tarmigní, il termina ; degrenó, degrainé, et gragní, grenier etc.



M

151. M, avant et après la tonique, persiste :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Amicum = ami ;
Cremare = crimó, brûler, flétrir ;
De ramaticum = ramagí, faire du boucan.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Poma = pouma, pomme ;
De rama = rama, branchage pour faire monter les pois.

Remarque. — M = B dans de musari = abuisí, amuser [1].

[1] Même transformation dans le bourguignon aubusai, même sens, et dans le langued. abiata = amiata, amadouer.

CONSONNES DOUBLES

En latin, elles sont médiales.

Ces médiales en latin restent médiales en patois ou deviennent finales. Nous allons examiner les deux cas :

CONSONNES DOUBLES, MÉDIALES EN LATIN, FINALES EN PATOIS

Je ne connais d'exemple que pour CC, SS, RR, LL.

152. CC tombe :

Be(cc(um) = *be*(t) [1] bec ; *Sa*(cc(um) = *sa*, sac.

153. SS se réduit à S dans l'orthographe des patoisants et tombe dans la prononciation :

Pas(sum) = *pô*(s), pas ; *Clas*(sicum) = *clia*(s), glas.
Bas(sum) = *bô*(s), bas ;

Remarque. — Cette S = R dans *clas* (sicum) = *cliôr*, glas, où R final se prononce conformément à la règle (v. n° 123).

154. RR se réduit à R et se prononce :

Fer(rum) = *fôr*, fer ; *Car*(rus) = *chôr*, char.

155. LL se réduit à L, et se vocalise après A, O, U :

Cabal(lum) = *chiviau*, cheval ; *Mol*(lem) = *mou*;
Fol(lum) = *fou* ; *Satul*(lum) = *soû*, saoul.

Remarque. — LL = R dans *col*(lum) = *cor*, cou [2].

[1] Observation déjà faite sur cette graphie peu logique destinée à exprimer un son un peu plus bref que è.

[2] On dit plus souvent pour cou les diminutifs, *coue*(t), *coupe*(t), *cotive*(t).

CONSONNES DOUBLES, MÉDIALES EN LATIN, MÉDIALES EN PATOIS

EXPLOSIVES

156. CC = CH :

Vacca = *vachi*, vache ;
Sacca = *sachi* [1], grand sac ;
Bocca = *bochi*, bouche ;
De *soccum* = *sochia*, charrue ;
De *beccum* = *bichí*, prendre sur le fait, se disputer.

157. TT persistent, et ont pour caractère de marquer d'un son bref la voyelle qui les précède :

Catta = *chatta*, chatte ;
Clavitta = *cliavetta*, percerette ;
Al. *latte* = *latta*, planche longue et mince ;
Al. *platte* = *platta*, bateau à laver.

Remarque. — TT = quelquefois SS :

De *battre* = *battacula* et *bassacula*, parlant par respect, chûte sur ce qu'on a de plus chair ;
Butta = *botta* et *bossi* [2], sorte de tonneau ;
De *gamba* = *chambotta* et *chambossi* [3], timon de la charrue.

158. PP persiste :

Vx. ht. al. *krippe* = *crépi*, crèche.

CONTINUES

159. SS persistent et ont pour conséquence d'allonger la voyelle tonique qui les précède :

De *passum* = je *pósso*, je passe ;
De *bassum* = *bóssi*, basse ;
Tassa = *tóssi*, tasse ;
Bessenacus = Bessenay, nom de lieu.

[1] A Lyon, une *sache*.

[2] Ici l'étymologie peut être double, et *butta* venir de *butta* (grec βυτις), tandis que *bossi* viendrait de l'allemand *busse*. Mais l'origine première est évidemment commune. Déjà, en grec πλάσσω = l'attique πλάττω ; τάσσω = l'attique τάττω.

[3] Un ami un peu tâtegolet qui lit ceci par dessus mon épaule me dit : « Tout beau ! l'étymologie aurait besoin d'être prouvée. » — Bien facile; chez nous *gamba* = *chamba*. La *chambotta* serait en français la *jambette*.

Remarques — 1. De même que CH est devenu quelquefois SS, de même SS est devenu CH dans vx. prov. cabuss*ar* = cabuch*er*, plonger.

2. SS a passé à la douce dans de par*esse* = s'apr*ai*si, faire le paresseux.

LIQUIDES

160. RR persistent :

M*a*rra = marra, pioche ;
Ferrat*a*rius = ferrat*i*, md. quincailler ;
S*e*rra = serra, scie ;
Gu*e*rra = guerra, guerre.

Remarque. — RR post-tonique a intercalé un D dans c*u*rrere = codre, courir ; fér(e)re = fi*e*rdre, frapper [1].

161. LL persistent, en se réduisant souvent à L dans l'orthographe des anciennes pièces patoises :

Folla = folla, folle ;
Cab*a*lla = cav*a*la, cavale ;
Villa = v*i*lla, ville ;
Sp*a*lla = p*a*la, épaule ;
Pull*a*lea = pol*a*illi, volaille ;
P*a*llidum = p*o*lo, pâle ;
Gall*i*na = jaléna, poule.

Remarque. — LL persistent en se prononçant mouillées devant un yotte :

Molli*a*re = moll*i*, pleuvoir.

NASALES

162. NN persistent, en se réduisant souvent à N dans l'orthographe :

C*a*nna = c*a*nna, roseau ;
Pers*o*nna = pars*o*nna, personne ;
Joh*a*nna = J*ó*na, Jeanne.

[1] Fierdre, assez difficile à prononcer, a laissé choir la première R à Mornant : fiédre.

CONSONNES MÉDIALES

GROUPÉES PAR DEUX

163. Explosive groupée avec explosive.

La loi générale, soit avant, soit après la tonique, est que la première tombe dans la prononciation et que la deuxième persiste, intacte ou modifiée. Mais lorsque la première est une gutturale, elle se diphtongue le plus souvent avec la voyelle qui la précède.

Il ne paraît pas, dans la majorité des cas, y avoir de différence dans le traitement lorsque le groupe est latin, ou lorsqu'il est seulement formé en patois par la chute d'une consonne intermédiaire.

1° CT, avant ou après la tonique, change le plus souvent C en yotte, qui se diphtongue avec la voyelle précédente, et conserve T :

Affect*a*re = affeiti, afféti, cribler;
Explic(i)t*a*re = appleitó, applétó, avancer à l'ouvrage;
F*a*cta = f*a*ita, féta, faite;
De coct*a*re = à la c*o*iti, à la hâte.

Remarque. — Dans quelques mots, CT semble s'être réduit à T, sans que C laissât de traces, mais il est peut-être possible de les expliquer. Tels sont :

Jact*a*re = jitó, jeter, où on lit jectar, jeitar, gita, si d'ailleurs jitó ne vient pas de gitt*a*re [1];

De s*e*ctum = set*a*iro, scieur de long, dans lequel on peut lire seit*a*iro devenu set*a*iro;

De mact*a*re = matta, mailloche, ne s'explique pas plus que le vieux français mact*a*re = *mater*, tuer, parallèle à l'espagnol *matar*, mais on a la ressource de contredire l'étymologie.

2° CT, avant ou après la tonique = quelquefois CH [2] :

P*a*cta = p*a*chi, marché;
Fr*a*cta = fr*a*chi, branchage coupé;
Adspect*a*re = apinchí, guetter [3];
Impact*a*re = impachí, empêcher.

3° CT, devant E ou I, suivi d'une voyelle = SS :

Lecti*o*nem = liss*ion*, leçon.

[1] V. n° 14, § 2, rem. 2.
[2] Par métathèse de *ct* en *tc*.
[3] Comp. le provenç. expinctar, le prov. mod. espingar, même sens.

4° GD après la tonique. — G devient yotte (ou tombe et est remplacé par un yotte[1]); D tombe :

Mag(i)dem = maya, table de pressoir.

5° TC, TG, DC, avant ou après la tonique. — La dentale tombe et la gutturale se change en J ou CH :

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Ablit(i)gare = ablagi, ravager;
Fod(i)care = fougi, faire une sorte de labour;
Jud(i)care = jugi, juger;
Missat(i)cum [2] = messajo, domestique;
Villat(i)cum = villajo, village;
Hibernat(i)cum = vernogi, frais, humide;
Rad(i)cem = ragi, racine.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Praed(i)care = praichi, prêcher;
Pert(i)ca = parchi, perche.

Remarque. — Certains villages de la montagne disent partchi, mais ici le *t* ne représente pas le *t* de pert(i)ca. Il est simplement le fait d'une prononciation particulière de *c* devant *i* (v. p. 84).

6° PT, PD, distinguons :

a) Le groupe est latin? — Alors P tombe et T persiste avant ou après la tonique :

Captivum = cheti, ch'ti, chétif;
Rupta = rota, rompue;

b) Le groupe est patois? — Alors, avant la tonique, P tombe et T persiste :

Cap(i)tale = chatór, cheptel;
Dub(i)tare = dotó, douter.

c) Et après la tonique (toujours dans le groupe patois), P tombe et T devient D ; D persiste :

Cub(i)tum = codo, coude;
Male hab(i)tum = malado, malade;
Sap(i)tis = vo(s) saide(s), vous savez ; (Rive-de-Gier [3]).
Sap(i)dum = sado, savoureux.

7° BH [4] se comporte comme B médial, et comme lui se change en V :

Abhorrere = aveurri, prendre à répugnance.

[1] V. page 63, note 1.

[2] M. Chabaneau explique la dérivation du suffixe *aticum* par la chute du *c* et non par celle de l'*i* : *ati(c)um*. C'est surtout en philologie que la vérité d'aujourd'hui n'est jamais celle de demain, qui n'est pas toujours celle d'après demain.

[3] Craponne : vo(s) sayi.

[4] On sait d'ailleurs que H, primitivement gutturale, avait cessé d'exister dans le bas latin.

164. EXPLOSIVE GROUPÉE AVEC CONTINUE

1° CS (= X des classiques) = ISS, ou devient CH par métathèse en SC[1].

EXEMPLES DU PREMIER CAS

Tecs*a*re = tiss*i*, tisser ;
Tricsi*a*re = tressi, tresser ;
De licsivium = lissi*eu*, eau de cendres;
Cocsa = couëssi (parlant par respect) cuisse ;
Fr*a*csinum = fr*a*issi, frêne ;
Vacsellum = vaissi*au*, tonneau ;
Maxilla = maissella, dent mâchelière.

EXEMPLES DU SECOND CAS

Lacs*a*re (lasc*a*re) = lôch*i*, lâcher ;
Tacs*a*re (tasc*a*re) = tôch*i*, tâcher.

2° TZ. — L'explosive tombe, la continue persiste :

De all. butze = abosó, écrouler.

EXPLOSIVE GROUPÉE AVEC FRICATIVE

165. P, plus yotte[2] en hiatus (= I dans EA, IA) avant ou après la tonique, tombe, et l'yotte devient CH ou J :

Appr*o*piat = al appr*o*che, il approche ;
Pr*o*pium = pr*o*chi, proche ;
De s*a*piam = sach*i*, savoir ;
Pipionem = pingc*on*, pigeon.

[1] Ce groupe CS est gentil tout plein. Si l'on a besoin qu'il ait donné CH, on dit qu'il y a eu métathèse. Si l'on a besoin qu'il ait donné ISS, on dit qu'il n'y a pas eu métathèse. C'est très commode.

[2] Fallait-il placer P devant yotte parmi les consonnes médiales ou parmi les consonnes groupées ? Grave question, auprès de laquelle paraît bien facile à résoudre celle de savoir *an chimera, in vacuo bombinans, possit comedere secundas intentiones ?* car il n'est déjà point toujours facile de décider quand *i* est voyelle ou quand il est consonne, *I* ou *J*. Je demandais un jour à un philologue éminent de bien me déterminer la différence. Il me répondit : « *I*, c'est la voyelle ; et le clocher, c'est là qu'on sonne. » Je donne l'explication comme on me l'a donnée, mais je la trouve un peu obscure, quoique ingénieuse. Jugez un peu voire quand il s'agit de décider si *i* est semi-voyelle ou semi-consonne. Moitié garçon ou moitié fille, que déclarer à la mairie ? Enfin, finalement, il m'a semblé qu'ici l'enfant était une fille, je veux dire que P se comportant devant yotte comme devant une consonne, c'était signe qu'il fallait faire figurer celui-ci parmi les consonnes groupées.

166. EXPLOSIVE GROUPÉE AVEC LIQUIDE

1° CR, QWR = IGR :

D'*a*crem = feire *ai*gro, faire levier ;
D'*a*crem = *ai*gra(t), raisin non mûri ;
M*a*crum = m*ai*gro, maigre ;
Sequ(e)re = s*ei*gre [1], sègre, suivre.

Remarques — 1. GR = CL dans *cendres clavelées*, usité à Lyon pour *cendres gravelées*.
2. Addure, amener ne vient pas d'add*u*c(e)re, qui aurait donné add*u*gre, mais a été formé sur add*u*co = j'ad*u*io.

2° *a)* CL, avant la tonique, dans les mots composés à l'aide d'un préfixe, se comporte comme à l'initiale (v. n° 109) et persiste, en insérant un yotte après L :

D'excla*ro*re = ecli*ò*r, éclair ;
In cl*a*usum = incli*ou*, enclos ;
Recl*u*sum = Le Recli*ou*, nom de lieu.

b) CL, post-tonique laisse tomber C et conserve L en la mouillant. Dans la graphie des pièces patoises, cette L a été doublée pour indiquer, quoique imparfaitement, le mouillement :

Ap*i*c(u)la = av*i*lli, abeille ;
Auric(u)la = or*i*lli, oreille ;
Corbic(u)la = corb*i*lli, corbeille ;
De ped*u*c(u)lum = ped*o*lli, population aptérique ;
M*a*c(u)la = m*a*lli, cable.

Remarques — 1. CL = GN dans col*u*c(u)la = col*o*gni, quenouille.
2. Dans cram*a*c(u)lum = cum*a*clio, crémaillère, CL s'est exceptionnellement comporté comme avant la tonique.

3° TR, après la tonique, conserve R et laisse tomber T ou l'assimile à R :

P*a*trem = p*ó*re, père ;
M*a*trem = m*ó*re, mère ;
Fr*a*trem = fr*ó*re, frère ;
Ar*a*trum = ar*ó*ro, sorte de charrue ;

[1] J'ai déjà eu occasion de faire remarquer que l'on dit aussi suèvre, qui est la vraie forme lyonnaise. Segre est d'origine provençale.

Nutrire = norri, nourrir ;
Excut(e)re = ecourre, battre le blé ;
Petraria = perriri, carrière de pierres ;
Ad retrarius = arri, arrière ;
Vitrum = verro, verre.

4° TL se change en CL et se comporte comme lui :

Sit(u)la = sicla = silli, sorte de récipient ;
Vet(u)lum = viu, vieux.

5 DR, DL, après la tonique, laissent tomber la dentale et conservent la liquide :

Cred(e)re = creire, croire ;
Quadrum = quóro, coin, angle.

6° PR, avant et après la tonique ; P se vocalise ; R persiste :

Capra = chura, chèvre ;
Apricum = ourri, abri [1] ;
Op(e)rarius = ourri, ouvrier ;
Op(e)ra = ouro, tâche, labeur ;
Recip(e)re = recioure, recevoir (R.-de-G.) ;
Junip(e)rum = januri, genièvre ;
Lep(o)ra = liura, lièvre ;
Coop(e)rire = curri, couvrir ;
Wip(e)ra = jurio, givre.

7° PL, avant et après la tonique, = BL :

Duplum = drobli, double ;
Cop(u)la = cobla, attelage double ;
In cop(u)lare = incobló, entraver ;
Populum = publo, peuplier (Crap.) ;
Stup(u)la = étroblo, chaume.

Remarque. — Dans les dérivés par voie de préfixe, PL est traité comme initial :

In-plumbum = emplon, soufflet.

8° BR ; — B se vocalise, R persiste :

Labra = loura, lèvre ;
Operarius = ourri, homme de basse mine.

Remarque. — La trace de la vocalisation a disparu dans ad bib(e)rare = aberó, abreuver ; mais s'est conservée dans la forme abeuró.

9° *a)* BL persiste avant et après la tonique :

[1] Employé seulement dans la locution *se bettó à l'ourri*, se mettre à l'abri.

Neb(u)la = gnébla, brume ; Fab(u)la = fôbla, fable ;
Stab(u)la = etróbla, étable ; Fleb(i)lem = faiblo, faible ;
Tab(u)la = tróbla, table ; Sib(i)lare = sublo, siffler.

b) BL vocalise quelquefois B, et L persiste :

Neb(u)la = niola, nuage.

Remarque. — BR = PR dans all. *sabel* = sópro, sabre.

167. EXPLOSIVE GROUPÉE AVEC NASALE

1° CN, GN. Distinguons :

a) Le groupe est-il latin? — Il persiste.

Pugna = pogni, sorte de gâteau ; De magnum = magniau, fils aîné.
Agnella = gnella, jeune brebis ;

b) Le groupe est-il patois? — La gutturale se transforme en yotte et se diphtongue avec la voyelle précédente ; N persiste :

Ac(i)na = géne (ancienn. *aisne*), marc du raisin ; Fag(i)na = *faina*, fouine.

2° DN, BN laissent tomber l'explosive, la nasale persiste :

Rhod(a)num = Rhóno, Rhône ; Incud(i)nem = inclióno, enclume.

168. CONTINUE GROUPÉE AVEC EXPLOSIVE

1° SC. — Deux traitements :

a) S'il n'y a pas métathèse[1], S tombe, C se comporte comme initiale :

Mu(s)ca = mochi, mouche ; Au(s)cultare = acotó, écouter.

b) S'il y a métathèse[2], il = ISS :

Rusca = brissa, ruche ; Bescare = besso, bêcher ;
Besca = bessa, bêche ; Ascitta = aissetta, herminette.

2° ST, SP, avant ou après la tonique, laissent tomber S. La seconde consonne se comporte comme initiale (v. n° 84 et suivants).

[1] C'est dire qu'il est identique à CS *métathésé*, v. n° 164, § 1.
[2] C'est dire qu'il est identique à CS non *métathésé (loc. cit.)*.

EXEMPLES AVANT LA TONIQUE

Ca(s)t*a*nea = chôt*a*gni, chataigne ; Ha(s)t*e*llarium = ôtel*i*, atelier.
Hau(s)tare = out*i*, ôter ;

EXEMPLES APRÈS LA TONIQUE

M*e*(s)pilum = n*é*pio, nèfle ; H*a*(s)ta = *a*to, broche ;
Loc*u*(s)ta = li*u*ta, sauterelle ; Cr*i*(s)ta = cr*é*ta, crête ;
B*e*(s)tia = béti, bête ; J*u*(s)ta = j*u*ta, étroite ;
T*e*(s)ta = t*é*ta, tête ; Cr*u*(s)ta = gr*o*tta, morceau de pain bénit.
F*e*(s)ta = f*é*ta, fête ;

Remarques — 1. ST suivi de l'hiatus *ea*, *ia*, se comporte comme SC[1] :

Br*u*stia = Les Br*o*sses, nom de lieu ;

2. ST a persisté dans les mots suivants ; probablement parce qu'ils sont formés à l'aide de suffixes :

Fust*a*rius = fust*i*, charpentier ; De cr*u*sta = crust*i*, croûte de pain

CONTINUE GROUPÉE AVEC CONTINUE

Pas d'exemple.

169. CONTINUE GROUPÉE AVEC LIQUIDE

FR persiste :

Du scand. n*a*fr = ni*a*fra, blessure.

170. CONTINUE GROUPÉE AVEC NASALE

SN, SM laissent tomber S et la nasale persiste :

A*s*(i)num = *ô*no, âne ; C*a*s(i)num = ch*ô*no, chêne.

171. FRICATIVE GROUPÉE AVEC LIQUIDE

JL. — J tombe (non sans faire sentir son action sur la voyelle qui suit le groupe) et L devient R :

Adbaj(u)l*a*re = abar*i*, élever des petits oiseaux.

[1] Il se prononçait d'ailleurs de même. Au VI[e] siècle, brustia se prononçait br*u*scia = br*u*ssia.

172. LIQUIDE GROUPÉE AVEC EXPLOSIVE

1° RC, RG, RT. — R persiste, la deuxième consonne se comporte comme initiale (v. n°s 84 et suivants) :

Arca = *órchi*, coffre.
Merc*a*tum = march*i*, marché ;
Circ*a*re = charch*i*, chercher ;
De m*a*rga = marg*a*gni, boue tirante ;
Reto*r*ta = ri*ó*ta, lien de fagots ;
Curt*i*le = cur*ti*, jardin attenant à la maison ;
Curculionem = gourguill*on*, charançon.

2° *a)* LC, avant la tonique et devant A. — L se vocalise et C se comporte comme initiale :

Calc*a*re = gouch*i*, chouch*i*, fouler aux pieds ;
*U*lca = *ou*che, taille de boulanger ;
B*a*lcha = b*au*chi, fane.

b) LC devant E, I. — L se vocalise et C devient Z ou J :

S*a*(l)icem = s*au*zi, saule ;
F*i*(l)icem = f*u*gi, fougère ;
P*u*l(i)cem = p*u*zi, puce.

c) LC devant E, I en hiatus. — L se vocalise, C devient SS :

Calce*a*re = chouss*i*, chausser.

d) LC devant O, U. — L devient R, C persiste :

De calculum = carcul*ó*, calculer ;
De m*a*l(e) cor = Se marcour*ó*, se tourmenter.

3° LG devant A. — L tombe, G devient J :

B*u*lga = b*o*gi, sac.

4° LT, LP, LB. — L se change en R et l'explosive persiste :

Raccolta = rec*ó*rta, récolte ;
P*u*lpa, = porpa, viande sans os ;
Albesp*i*num = arbep*in*, aubépin.

Remarques. — 1. Culpabilem = coup*ó*blo est emprunté au français.
2. Le P s'est affaibli en B dans talponem = darb*on*, taupe.

173. LIQUIDE GROUPÉE AVEC CONTINUE

1° RS, RV persistent :

Dorsa = dorsi, cosse,
De serv*a*re = s*e*rva, boutasse.

2° LS, LF, LV. — L se change en R et la continue persiste :

Salsiacus = Sarcey, nom de lieu ;
Cal(e)fare = charfá, chauffer ;
Malva = morve, mauve ;
Selvaticum = sarvajo, sauvage ;
Fr. calville = carville, sorte de pomme.

Remarque. — Pourtant de revolvere on a revolla, repas après la récolte (et non revorva), probablement par besoin de dissimilation.

174. LIQUIDE GROUPÉE AVEC LIQUIDE

1° RL persiste :

Al. Kamerlinc = chamberlan, chambellan ;
Or(u)las = orle(s), tumeur sous les oreilles.

2° LR. — L tombe ; R persiste ; D est intercalé au-devant de R :

Mol(e)re = modre, moudre.

175. LIQUIDE GROUPÉE AVEC NASALE

1° RN, RM persistent :

Carniacum = Charnay, nom de lieu ;
Ornum = orno, frêne ;
De er(e)mum = armiri, lieu inculte.

2° LN. — L se vocalise ; N persiste :

Mol(i)naria = mouneiri, meule.

3° LM. — L devient R et M persiste :

Balma = bórma, coteau ;
Almosna = armóna, aumône ;
Fr. almanach = armana ;
Pulmonem = pormon, poumon ;
Salmonem = sarmon, saumon (xive s.) ;
Palma = parma, paume de la main.

176. NASALE GROUPÉE AVEC EXPLOSIVE

1° NC, NG. — N tombe dans la prononciation, mais persiste dans la graphie en nasalisant la voyelle précédente ; C se transforme en G dur devant A, O, U, et doux devant E, I :

Man(i)ca = mango, manche ;
Longa = longa, longue ;
Lingua = linga, langue ;
Gengiva = gingiva, gencive.

2° NT, MT. La nasale tombe dans la prononciation, mais persiste dans la graphie en nasalisant la voyelle qui la précède. Quant à T, son sort est différent, suivant que le groupe est latin ou patois. Dans le premier cas, il persiste ; dans le second, il devient D :

a) EXEMPLES DU PREMIER CAS

Cant*are* = chant*ó*, chanter ; Cant*ellum* = chanti*au*, quartier de pain ; Mant*arium* = manti, nappe.

b) EXEMPLES DU SECOND CAS

Sani(t)*atem* = sand*ó*, santé ; Dom(i)tar*é* = dondó, dompter ; Lim(i)tellum = clind*au*, cliend*au*, seuil.

Remarque. — Dans dies *sam*(a)ti — diss*an*dro, la transformation régulière s'est accomplie, mais de plus R a été intercalé après le D [1].

c) Devant E, I, suivi d'une voyelle, T devient SS :

Linteolum — linci*ou*, drap ; Sementia = Sem*in*si, semence.

3° ND persiste :

Mand*are* = mind*ó*, envoyer ; Vend*imus*, no(s) vind*on*(s), nous vendons.

177. NASALE GROUPÉE AVEC CONTINUE

NS laisse tomber N ; S devient Z :

Desce(n)sa décize, descente au fil de l'eau ; Pe(n)s*are* = pesó, peser.

178. NASALE GROUPÉE AVEC LIQUIDE

1° NR. — N tombe dans la prononciation et persiste dans la graphie en nasalisant la voyelle qui la précède ; R persiste et D est intercalé entre N et R :

[1] L'étymologie dies samati est encore plus apparente dans le dauphinois diss*am*de.

Cin(e)rem = *cin*dra, cendre ;
Dishon(o)*rare* = desondrô, défigurer ;
Appon(e)re = appo*n*dre, ajouter ;
Ven(i)re = vie*n*dre[1], venir ;
Dies Ven(e)ris = divi*n*dro, vendredi.

2° MR. — M tombe dans la prononciation et persiste dans la graphie en nasalisant la voyelle précédente; R persiste et B est intercalé entre M et R :

Am(e)ria = *um*bra, osier ;
Cam(e)ra = ch*om*bra, chambre.

3° ML. —

a) Avant la tonique, M tombe dans la prononciation et persiste dans la graphie, en nasalisant la voyelle qui précède ; L persiste et B est intercalé entre M et L :

Ad-sim(u)lare = assimblô, assembler ;
Tremulare = tri*m*blô, trembler.

b) Après la tonique, M se comporte de même, mais L tombe :

In sim(u)l = insi*en*, ensemble.

179. NASALE GROUPÉE AVEC NASALE

1° MN. – M tombe ; N persiste :

Sem(i)nare = senô, semer ;
Intam(i)nare = intanô, entamer ;
Fem(i)na = fena, femme ;
Dom(i)na = dona, dame (XIII[e] siècle).

Remarque. — Par exception le contraire a eu lieu dans hom(i)nem = *O*mo, probablement par crainte d'une confusion bien naturelle entre *omo*, homme, et *ŏno*, âne.

2° NM = RM dans l'unique exemple que je connaisse :

An(i)ma = *ar*ma, âme (vieilli).

CONSONNES MÉDIALES

GROUPÉES PAR TROIS

La tendance la plus générale est celle-ci : la troisième est beaucoup plus résistante que les deux autres, et la première est plus

[1] V. page 57, note 2.

résistante que la deuxième. Quand la première ou la dernière est une gutturale, elle tend à affecter les voyelles précédentes ou suivantes :

180. GROUPES COMMENÇANT PAR UNE EXPLOSIVE

1° CTL. — T tombe; C tombe en mouillant L :

Duct(i)le = dolli, douille.

2° CTN. — C tombe, non sans affecter la voyelle précédente; T tombe raide; N persiste devant A, O, U, et se mouille devant E, I :

Pect(i)nare = pinó, peigner; Pect(i)nem = pigno, peigne.

3° GDL. — G tombe; D persiste; L devient R :

Amygd(a)lum = amandra, amande.

4° GNT. — G se diphtongue avec la voyelle précédente; N persiste; T devient D :

Accogn(i)tare = accoindó, caresser.

5° PTM, PSM. — Les deux premières consonnes tombent; la troisième persiste :

Se(pt(i)mana = semana, semaine ; Meti(ps(i)mus = mémo, même.

181. GROUPES COMMENÇANT PAR UNE CONTINUE

1° SCR, STR = TR[1] :

Cresc(e)re = creitre, croitre ; Fenestra = fenétra, fenêtre ;
Nasc(e)re = neitre, naitre ; Monstrare = montró, montrer[2].

2° SCL, STL = CL et insère un yotte après L :

De misc(u)lare = meiclia, mélange pour la nourriture des bestiaux ; Masc(u)lum = móclio, colique néphrétique ;

[1] Inutile de dire que dans SCR, C ne devient point T, mais que c'est celui-ci qui est intercalé après la chute de C.

[2] Cette r après ST est d'une prononciation si agréable que nous l'ajoutons de confiance. Ainsi un Bugistre pour un Bugiste, un Jugistre pour un Jésuite, etc.

Visc(u)lanum = beclien [1], rate de mouton ;

Ust(u)lare = buclió, griller le poil à un cayon (parlant par respect) ;

D'hast(u)las = acliote(s), éclapes.

Remarque. — Bis oculum = biclo, n'a pas inséré d'yotte parce que ce mot est pur lyonnais de ville, emprunté au français. La campagne dit guerlio.

3° SQW devant U = K :

Qwisqu(e) unus = chócun, chacun (Crap.).

Qwisqu(e) unus = cequin [2]. (Rive-de-Gier).

4° STC, STG, STM laissent d'abord tomber T, puis S, dont la chute allonge la voyelle précédente ; la dernière consonne se comporte comme initiale :

Mast(i)care = móchi, mâcher ;

Fast(i)gare = fochi, fâcher ;

Æst(i)ma = émo, intelligence.

5° STR laisse tomber S ; TR persiste :

Male astrutum = mautru, chétif ;

Bene astrutum = benatru, bienheureux ;

Nostrum = noutron, nôtre ;

Vostrum = voutron, vôtre ;

Pastor = pótro, pâtre.

Remarque. — Pourtant on trouve póstro à Rive-de-Gier. Cochard le donne également. C'est sans doute un mot forézien.

182. GROUPES COMMENÇANT PAR UNE LIQUIDE

1° RCR, RTR, RDR, RDN, RBR, RPR. — La première consonne tombe, les autres persistent :

Dies merc(u)ris = dimecro, mercredi ;

Sort(e)re = sotre, sortir ;

Perd(e)re = padre [3], perdre ;

Mord(e)re = módre, mordre ;

Ord(i)nem = ódre, ordre ;

Arb(o)r = obre, arbre ;

Surprensum = supré, surpris (Rive-de-Gier).

[1] Origine provençale : visc(u)la = bescles.

[2] On se rappelle que unum = in, iu.

[3] Mais au participe passé, pardu, parce que le groupe n'existe plus.

2° RCL persiste mais il insère un yotte après CL (comp. n° 166, § 2).

Cooperc(u)lum = cuerclio, couvercle.

3° RTC. T tombe, R persiste . C se comporte comme initiale (v. n° 84) :

Pert(i)ca = perchi, perche.

4° RDL. — D tombe, les autres persistent :

Cucurd(u)la = corla, citrouille.

5° RMR. — Les deux premières consonnes tombent. R final persiste avec l'intercalation d'un B au-devant :

Marm(o)r = mòbre [1], marbre.

6° LGR. — La première consonne tombe ; les deux autres persistent :

Bulg(a)rum = bogre (parlant par respect) ; Mal(e) gratum = magró, malgré.

7° LTR. — L se vocalise et TR persiste :

Alt(e)rum = outro, autre.

8° LVS. — L se vocalise, V tombe, et S persiste sous la forme dure :

Pulv(i)s = poussa, poussière.

9° LLR. — Même marche que RMR ; seulement, c'est un D qui est intercalé :

Bull(e)re = boudre, faire remous.

Remarque. — Avant d'être boudre, bull(e)re a été bouldre, comme l'indique le vx fr. ***bouldure***, fosse de moulin.

183. GROUPES COMMENÇANT PAR UNE NASALE

1° NCT. — N tombe dans la prononciation et persiste dans la graphie, en nasalisant la voyelle précédente ; C devient yotte ; T persiste :

[1] Le groupe se comporte comme *mr* : cp. n° 178, § 2.

Impincta = empeinte, sorte de gouvernail ; De punctum = appointi [1], faire une pointe.

2° NCR. — N tombe dans la prononciation, en nasalisant la voyelle précédente. CR persistent. NGR se comporte de même, sauf qu'il offre un exemple de la remonte de G à C :

D'anch(o)r = incró, fixer, graver ; D'ang(o)r = ancrie [2], angoisse.

3° NDC. — N tombe dans la prononciation et persiste dans la graphie, en nasalisant la voyelle précédente ; D tombe ; C devient CH ou J :

Expand(i)care = panchi (se dit d'un tonneau qui perd) ; Re-vind(i)care = se revingi, tirer vengeance ; Mand(u)care = mingi, manger.

4° MPN. — M tombe dans la prononciation et persiste dans la graphie, en nasalisant la voyelle précédente ; P passe à B, et N est remplacé par R :

De tymp(a)num = timbró [3] craquer.

5° MBR. — M tombe dans la prononciation et persiste dans la graphie, en nasalisant la voyelle précédente ; BR persiste :

Novembrem = novimbro, novembre ; Membrum = mimbro, membre ; Septembrem = setimbro, septembre ; Umbra = ombra, ombre [4].

[1] Dans ces deux exemples, l'yotte a sauté par-dessus N. Les yottes sont très habiles à la gymnastique.

[2] Employe seulement dans cette locution : « Être à l'ancrie, » être aux abois. Comp. angl. *anger*, colère ; *angry*, qui est en colere.

[3] On a réellement bien fait de changer N en R ; timbnó n'eût guère été commode à affranchir.

[4] Prière au lecteur d'excuser l'incomplet de la série des groupes de trois consonnes. Ces groupes, en calculant bien, sont au nombre de 5946. Je vois qu'il m'en reste encore à étudier 5915. Prière de me faire crédit pour un jour ou deux.

ADDITION DE LETTRES[1]

PROSTHÈSE OU ADDITION AU COMMENCEMENT D'UN MOT

---

184. PROSTHÈSE DES VOYELLES

1° E est préposé aux groupes initiaux ST, SP (v. n° 114, § 2).

2° Prosthèse de A devant CL :

Gl*an*dem = [a]ill*an*, gland.

3° Prosthèse de E devant S :

Sem*en*tes = [e]ssem*in*(s), semences.

4° Prosthèse de yotte dans les monosyllabes :

Ad horam = [y]orre, maintenant (Saint-Romand) ; *Unum* = [y]*on*, un (Rive-de-Gier).

185. PROSTHÈSE DES CONSONNES

1° C devant R :

R*a*sa = [c]r*a*sa, creux, ravin.

[1] Nous examinerons dans ce chapitre et les suivants certains phénomènes dont quelques-uns ont été déjà signalés à l'occasion de l'étude des transformations des sons. Mais il importait de les grouper tous ici par catégories, pour pouvoir les retrouver plus facilement.

2° CH devant U :

Ululare = [ch]eurló, crier, hurler [1].

3° J devant A :

Acinum = [g]ène (anciennement *aisne*), marc de raisin.

4° B devant A :

Du germ. harmjan = [b]argn*an*(t) ; se dit du chien qui gronde.

5° B devant U :

Ul*u*l*a*re = [b]eurló, [b]orló [2], crier, hurler ;

Ustul*a*re = [b]uchó, griller le poil (parlant par respect) à un cayon.

6° B devant R :

Rap*i*re = [b]ravag*i*, ravager ;

Rodic*a*re = [b]rog*i*, réfléchir profondément ;

Du celt. r*ü*sken = [b]r*i*ssa, ruche ;

Rug*i*re = [b]ruiz*i*, bruire.

7° V devant O, U :

H*o*die = [v]ue*y*, aujourd'hui ;

Ad horam = [v]orre, à l'instant.

186. ÉPENTHÈSE OU ADDITION DANS LE CORPS DU MOT

1° De D dans le groupe RR. v. n° 160, remarque.

» » » LR » 174, § 2.

» » » NR » 178, § 1.

» » » LLR » 182, § 9.

2° De B dans le groupe MR v. n° 178, § 2, et 182, § 5.

» » » ML » 178, § 3.

[1] J'imagine que cheurló nous est venu par le français *hurler*, et que CH représente l'aspiration de H.

[2] Borló peut venir, par métathèse de R, de all. br*ü*llen, même sens. Mais br*ü*llen ne serait-il pas lui-même d'introduction romane ?

3° De V entre deux voyelles pour adoucir un hiatus :

De abl*a*(t)um = abla[v]*ó*, nettoyer la racine des ceps ;
De pu(t)*a*re = pu[v]a, sorte de pioche [1] ;
De fa(s)eola = fa[v]iola [2], haricot.

4° De I (yotte) après CL, v. n° 109.

5° De Y (yotte) entre deux voyelles, pour détruire un hiatus, v. page 63, note 1.

6° De R :

a) Devant L l'insertion est très fréquente :

Du neerl. bell = ba[r]li*a*(t), bélier ;
Buccalem = bouch*a*[r]le, barbuquet ;
Poscalem = poch*e*[r]la, mésange ;
Bull*a* = b*ou*[r]la, tumeur ;
Fr. illumination = i[r]lumination ;
Ul(u)lare = bo[r]l*ó* [3], hurler.

b) Après une dentale T, D, toutes les fois que le groupe PL ou BL se trouve dans la syllabe suivante (v. n° 95, rem. 2 et 3) [4] :

D*u*plum = d[r]*o*blo, double ;
St*u*p(u)la = ét[r]oblo, chaume ;
T*a*b(u)la = t[r]*ó*bla, table ;
De t*a*b(u)la = t[r]abl*e*ta, petite table (XIII[e] siècle) ;
De stab(i)lire = est[r]ablissement, établissement (XIV[e] siècle).

c) Quelquefois après ou avant une dentale, sans autre condition :

Die samati = diss*and*[r]o, samedi ;
Amygdala = am*and*[r]a, amande ;
Esp. bad*a*na = ba[r]d*a*na, punaise.

d) Après ou avant une labiale (P, B, F) :

[1] Un témoin de la transformation : Le Forez en est resté à p*ua*, même sens.

[2] A Mornant ce *v* est même remonté à *f* : fafiola.

[3] V. n° 185, § 5, note 2.

[4] M. Zacher (*Beiträge zum Lyoner Dialekt*), attribue l'introduction de R, dans ce cas-ci, à la pure influence de L dans la syllabe adjacente. Cette influence serait insuffisante. Stela n'a pas fait *étrella*, mais *etella* ; *tela* n'a pas fait *trella*, mais *tella* ; de *follum* n'a pas donné *affroló*, mais *affoló*. Une autre influence, pour la production de *r* dans une syllabe, était jadis, comme l'a très bien remarqué M. Zacher, l'existence d'une autre *r* dans une syllabe adjacente. Cette influence a disparu, et nous ne disons plus, comme au moyen âge, *perdrirs*, *avrirl*, *aprers*, mais *padri*, *avri*, *apré*.

Papilionem = pa[r]piyon, papillon ;
Fr. babouin = ba[r]boin [1] ;
Fr. bisbille = b[r]ésibille ;
De funda = f[r]andó, biller une voiture.

e) Devant une nasale :

De costa et de conniculus — coutaco[r]nilli. (Morn.). bluet [2] ;
De fr. cancan = canco[r]na, radoteuse ;
Almona = armo[r]na, aumône [3].

7° N ou M est intercalé souvent entre I et une gutturale (surtout dans des mots d'origine provençale), dans le but d'exprimer la nasalisation de I :

De biga = bi[n]gó, se fatiguer au travail [4] ;
Adspectare = api[n]chi guetter [5] ;
De giga = ji[n]gó, agiter les jambes [6] ;
De fr. cliquer = cli[n]quettes, castagnettes ;
De rigare [7] = ri[n]gue, qui est toujours malade ;
Amygdala = ama[n]dra, amande ;
Néerl. grippen = gri[m]pó, grimper

Remarque. — A, E, intercalent aussi quelquefois une N après elles devant une dentale ou une gutturale :

De chamaedrys = alama[n]dri, germandrée ;
Fr. gadoue = ga[n]douse (parlant par respect) ;
Agrifollium = a[n]grulo, houx.

[1] Employé dans cette locution *boquó barboin*, embrasser un sou placé à terre quand on a perdu au jeu.

[2] Employé concurremment avec cousta-crenilli (Yzeron) par métathèse de r.

[3] C'est par erreur que M. Zacher attribue ici la présence de *r* au changement de *s* en *r* dans almosna. Cette *r* ne s'est certainement produite qu'après la chute de *s*. Les changements connus de *s* en *r* sont postérieurs à la chute de *s* dans *aumosne*.

[4] Castrais binga, sauter.

[5] Prov. expinctar, même sens.

[6] Limousin, ginga.

[7] Ringa, en bas Dauphiné, signifie (parlant par respect) : avoir perdu sa clef.

SOUSTRACTION DE LETTRES

APHÉRÈSE OU SOUSTRACTION AU COMMENCEMENT DU MOT

187. APHÉRÈSE DES SYLLABES

(A)gnella = gnella, jeune brebis ;
(Ac)ucula = ulli, aiguille ;
(A)micum = mico, amoureux ;
Grec (ἀ)γριος = griallon, cerise sauvage ;
(I)gnara = gnarra, sotte ;
(Hi)bernum = vernojo, frais, humide ;
(Coc)cinella, fruit de l'aubépin ;
(Ec)clesia = glycsi, église (XIIIe siècle) ;
(Com)père loriot = pireglorieux, loriot ;
(Cu)curdula = corla, citrouille.

Remarque. — Notons l'aphérèse dans la deuxième partie d'un mot composé : Fr. braies de cocu = brayî-cù, primevère jaune ;
Et l'aphérèse de la voyelle, avec conservation de la consonne initiale dans

C(o)rrosum = crueí(s), noyau ;
C(a)ptivum = ch'tí, chétif ;
Qu(i)ritare = crió, crier ;
P(i)gritiare = s'apraisi, faire le paresseux ;
Vx. fr. n(us) aist Diu = naidiu, juron ;
Du fr. b(a)ratte = brotó, battre le beurre.

188. APHÉRÈSE DES CONSONNES

1° Aphérèse de S dans les groupes initiaux SC, ST, SP, etc., v. nos 113 et 114.

2° Aphérèse de la gutturale dans les groupes CL, GL, v. nos 109 rem. 2 et 111.

3° Aphérèse de quelques consonnes :

(C)remare = rimó, brûler en charbonnant ;
Ital. (c)alamandrea = alamandri, germandrée ;
(T)armitem = arta, teigne, insecte[1].

[1] La *Syncope* ou soustraction de lettres dans le corps du mot a été étudiée pour les voyelles, à propos de la *protonique médiale* (n° 76 et suiv.), et pour les consonnes, à propos de chaque consonne isolée ou groupée.

Remarque. — Dans (l)*acryma* = agrima, larme (Condrieu), il y a confusion avec l'article (illa *lacryma*).

MÉTATHÈSE OU TRANSPOSITION

DE LETTRES

1° La métathèse la plus commune est celle de R. Elle a lieu de préférence lorsque R est placée après une consonne et devant une voyelle :

Bren*acus* = Le Barn*ay*, nom de lieu ;
Adfirmare = afrumó, affermer ;
Praecipitium = parcipicio, précipice ;
Du vx. ht. all. brecha = barch*a*, édenté ;
Prim*arius* = parm*é*, premier ;
Propositum = parp*ou*(s), propos ;
Pr*una* = porna, prune ;
De *en* et br*en* = embierna, fort ennui ;
Fr. berlue = brelue, éblouissement.

Mais il y a aussi des exemples de métathèse lorsque R est placée après une voyelle et devant une consonne :

Bet(e)re = brette, faire tourner un attelage ;
Torculum = tru*ey*, pressoir ;
Cousta-cornilli (Morn.) — cousta-cremille, bluet (Yzer.) ;
Vx. fr. armelle = ramelle, mauvais couteau.

Et même des exemples de métathèse de R initiale :

Fr. redent = ard*en*(t), pierre d'attente.

2° Métathèse de CS en SC, v. n° 164.

Remarques. 1. — On a quelques exemples de permutations de consonnes :
CT = TG dans fic(a)tum = feitge, puis feigi, foie de mouton.

2. Il arrive assez souvent à L de vagabonder :

Vxfr. amenulé (?) = amelén*a*, amenuisé; (Cette dernière prononciation est rigoureusement exigée).
Math*i*lda = Malt*i*de, nom propre

ET A DIU VOS COMMAND

FIN[1]

[1] Une maladie des yeux nous ayant surpris pendant l'impression de ce travail, nous devons exprimer ici toute notre gratitude à M. L. Clédat, professeur à la Faculte des lettres de Lyon, qui a bien voulu se charger de la tâche ingrate et fastidieuse de la revision des épreuves, pour toute la portion qui restait à imprimer à partir de la fin de l'etude des voyelles toniques.

Fer(i)t = fiár(t) [1], il frappe (Rive-de-Gier) ; Serv(i)t = siar(t), il sert.

27. È ouvert, suivi de yotte (*c*, *g*, *j*). = I [2].

Pejus = pi(s), pis ;
Legere = lire ou lére, lire ;
Decem = di(x) ;
Sex (secs) = si(x) (Craponne) ;
Nec = ni.

2. La triphtongue, qui s'est réduite généralement à *i*, est restée cependant à l'état de diphtongue dans lectum = lie(t), lit, forme qui n'a pas changé depuis que Marguerite d'Oyngt l'employait au treizième siècle. Elle a également persisté dans le dérivé chalie(t), bois de lit, et dans sex = siai (Morn.), sié (R.-de-G.).

3. Sequere = ségre (partic. segu), suivre, est emprunté au provençal.

28. È ouvert, en hiatus latin ou patois avec la voyelle suivante, = I [3], et l'accent, dans ce cas, se transporte sur la seconde voyelle :

Ne(b)ula = nióla, nuage ; Le(p)orem = liura, lièvre ; Deum = Diu, Dieu.

Remarque. — A Rive-de-Gier, Deum a donné Dzo.

29. E, [4] plus nasale (*m*, *n*) non suivie d'une voyelle. = IN :

Rem = ren [5] (pron. rin), rien ;
Bene = ben (pron. bin), bien ;
Ventrem = vintro, ventre ;
Dies Ven(e)ris = divindro, vendredi ;
Prendere = prindre, prendre ;
Rendere = rindre, rendre ;
Sentere = sintre, sentir ;
Argentum = argin(t), argent ;
Serpentem = sarpin(t), serpent ;
Dentem = din(t), dent ;
Frumentum = fromin(t), froment ;
Sementes = essemin(s), graines pour semences ;
Novembrem = novimbro ; novembre ;
December = decimbro, décembre ;
Dies domen(i)ca = dimingi, dimanche.

Remarques. — 1. Certains villages, tels qu'Amplepuis, Craponne, ne disent pas dimingi, mais diumaina et diumana. Dans ces derniers mots, c'est le c qui est tombé (domeni(c)a), tandis que dans dimingi, c'est l'*i* (domen(i)ca).

[1] Par analogie, Rive-de-Gier a fait l'infinitif fiardó, mais Riverie dit fiendre, et Rive-de-Gier lui-même dit servire = sarvé et non siarvé.

[2] Cet *i* est le fruit de la résolution de la diphtongue. Dans pejus = pis, *e* bref = *ie* ; *j* = *i* ; donc *e* plus *j* = *iei*. Cette triphtongue, impossible à prononcer en français, s'est résolue en *i*. Même phénomène dans notre patois.

[3] Phénomène analogue à celui signalé au n° 16, à propos de te(g)ula = tiola. Prenons ne(b)ula : On ne pouvait commodément prononcer *ni-e-u-la*. La triphtongue s'est réduite à *ió*. *O* n'est pas ici le produit direct de *u* (*u* bref, d'ailleurs, = *o* et non *ó*), mais il est le produit de *e* bref influencé par *u*, qui a donné *ieu*, puis *iô* et enfin *ió*. Voici les transformations probables : nebula = niebula = nieula = nióla.

[4] Je crois impossible de déterminer la quantité de E plus nasale, plus consonne, dans certains mots. Mais dans le plus grand nombre des mots cités, E est bref, et il est à espérer que la nasale leur a fait à tous le même sort.

[5] Je suis l'orthographe de tous les patoisants.

2. Si tempus s'était conduit honnêtement, il aurait fait t*in*(ps). J'ignore quel caprice l'a conduit à donner *an*, précédé d'un yotte, qui s'est introduit là sans lettre d'invitation : tempus = ti*an*(ps). In simul a pris exactement les mêmes licences, et au lieu de faire ins*in*, il a donné insi*an* [1], ensemble.

3. De même que A plus nasale = ON à Rive-de-Gier (v. nº 9, rem. 2), de même E ou I plus nasale y prennent parfois le même son. Tempus = ts*om*(ps), rem = ri*on*, rien, et in simul = insi*on*. Mais insi*on* se dit ailleurs qu'à Rive-de-Gier. Du reste, il est parfois difficile de saisir si le paysan dit insi*on* ou insi*an*, tellement les sons se rapprochent.

30. Ė ouvert entravé = Ė :

Fresca = frèchi, fraîche ;
Septem = se(t), sept ;
Cap(i)tettum = cade(t) ;
Bella = bella, belle ;
Sella = sella, chaise.

31. È ouvert, suivi de ST ou SP, = É dans les villages aux environs de Lyon ; à Mornant, à Rive-de-Gier, il = Ė :

Bestia = bèti ou béti, bête ;
Festa = fèta ou féta, fête ;
Testa = tèta ou téta, tête ;
Pesta = pèsta ou pésta, peste ;
Fenestra = fenètra ou fenétra, fenêtre;
Mespilum nèpio, nèfle ;
Æstima = èmo, émo, intelligence.

Remarques. — 1. Lyon dit éme.

2. A Rive-de-Gier, mespilum a donné nopóla, probablement par une forme latine mesp*u*llum [2].

32, ELLEM, ELLUM = IAU :

Pellem = pi*au*, peau ;
Aucellum = ziziau, oiseau ;
Batellum = bati*au*, bateau ;
Mantellum = manti*au*, manteau ;
Sitellum = si*au*, seau ;
Castellum = châti*au*, château ;
Cultellum = coti*au*, couteau ;
Martellum = marti*au*, marteau ;
Bellum = bi*au*, beau ;
Vaesellum = vaissi*au*, tonneau.

De même, du vieux franç. cotel = coti*au*, marchand ambulant.

Remarques. — 1. Rive-de-Gier dit chôts*eau*, château.

2. Dans la *Croix-des-Rampaux*, nom de lieu, la diumaina dous Ramp*au*(x), le dimanche des Rameaux, il n'y a pas ramellum, mais rami palmarum [3].

[1] Comp. ital. insieme.
[2] Mot introduit d'oc : Rouergue, nopol.
[3] En effet, nous ne connaissons pas ramellum, mais seulement ramum, qui a donne

I

I bref a été traité avec É fermé.

33. I long, libre ou entravé, = I :

EXEMPLES DE I LIBRE.

Dic = di(s) ;
Amicum = mico [1], amoureux ;
Apricum = ourri [2], abri ;
Ludovicum = Loyí, Louis ;
Umbiliculum = ambouni, nombril ;
Vita = via, vie ;
Curtile = curtí, jardin attenant à la maison ;
Bilem = bila, bile ;
Pila = pila, colonne ;
Filius = fi(ls) ;
Filia = filli, fille ;
Anilia = anilli, béquille ;
Tina = tina, vase vinaire ;
Urina (parlant par respect) = urina [3], salamandre ;
Vinea = vigni, vigne ;
Prima = prima [4], mince (fém.).

De même, par conséquent, dans les infinitifs en IRE :

Operire = urri, ovri, ouvrir ;
Servire = sarví, servir ;
Finire = fini, finir ;
Punire = puni, punir ;
Venire veni, ouvrir ;
Ferire = ferí, frapper ;
Dormire = drumi, dormir.

Remarques. — 1. A Craponne et aux environs, IRE = É [5]: ovré, sarvé, finé [6], puné, vené, dormé, etc. Cette remarque ne s'applique qu'à I long dans les verbes. Pourtant nidum = né, mais amicum = amí [7], et I long = I dans les mots où il est suivi d'une consonne qui se prononce.

2. Rive-de-Gier dit aussi finé, mais le plus souvent IRE y égale I.

3. A Rive-de-Gier, I long = O dans

ram, beaucoup moins usité d'ailleurs que brindilli, et qui se retrouve dans le composé ramum benedictum = rombenai(t), nom sous lequel on désigne le buis bénit.

[1] Vieux mot, employé seulement par les vieillards.

[2] Ne s'emploie, à ma connaissance, que dans cette locution : se bettó à l'ourri, se mettre à l'abri.

[3] Nos paysans disent que la salamandre est « l'urine de la plaie », phrase assez peu comprehensible, mais ce nom de la salamandre plongeuse rappelle le texte de Varron : *Urinare est mergi in aquam*, « urinare », c'est plonger dans l'eau. D'*urinare* aurait on fait un substantif *urina ?* — Urina appartient aux environs de Lyon, la montagne dit rana.

[4] Le masculin est prim, comme finita = finn, et finitus, fin.

[5] Cette finale é a été étendue par analogie à nombre de verbes de la 2e conjug. en ere. V. nº 23, rem. 2.

[6] Le vieux français avait aussi *finer*.

[7] Peut-être par analogie avec le féminin amia.

Si = so [1], si ; Tam-dis = tandzo, tandis : Dico = dzo, je dis.

Mais, a la troisième personne de l'indicatif de dicere et à l'infinitif, I s'est conservé : dícit = a dzit ; dícere = díre.

4. Dans quelques mots, l'action du groupe *tr*, *pr*, suivant I long, a opéré la transformation de celui-ci en U :

Tonitru = ton*u*ro, tonnerre ;	Junip(e)rum, = jan*u*ri, genièvre.
Wip(e)ra = j*u*rio, givre ;	

5. Dans vicus = v*ai*(s), préposition explétive indiquant le lieu [2], *i* long plus c s'est diphtongué en *ai*, comme la protonique dans le dérivé vicinum = vaiz*in*.

EXEMPLES DE I LONG ENTRAVÉ.

Tristem = tr*i*sto, triste ; Villa = v*i*lla, ville ; B(e)ryllo = je br*i*lio, je brille.

34. I long, plus nasale non suivie d'une voyelle en patois, = IN

Pinum = pin ;	Caminum = cham*in* [3], chemin ;
Album spinum = Arbep*in* (Morn.) et ardup*in* (Crap.), aubépine ;	Vinum, v*in* ;
Vicinum = vais*in*, voisin ;	Caninum = chan*in*, désagréable.

Remarque. — Si I long, plus nasale, est suivi d'une voyelle, il rentre dans la loi générale (nº 33). V. les exemples : tina, urina, etc.

O

33. O', dit O' fermé [4] (comprenant O long et U bref des classiques), libre, a des mœurs assez libertines. Il égale tantôt OU, tantôt O, tantôt U. Il y a plus, il arrive même parfois que, dans le même mot, suivant les endroits, il égale tantôt l'une, tantôt l'autre de ces voyelles. Le tout apparaîtra dans le tableau suivant :

O' = OU	
Ad horam = v*ou*rre, maintenant (Rive-de-Gier) ;	Nepotem = nev*ou*, neveu (Morn.) ;
Ploro = je pl*ou*ro, je pleure ;	Nodum = n*ou*, nœud (Morn.) ;
Succu(t)ere = sec*ou*rre, secouer (Riverie) ;	Prodest ou probe = pr*ou*, assez, beaucoup (Lyon) ;
	Bulico = je b*ou*jo, je bouge (Morn.) ;
	Poma = p*ou*ma, pomme (Morn.).

[1] Cette transformation bizarre se retrouve dans l'allemand et l'anglais, où *si*, *sic* = *so*.

[2] Exemple : « D'on t'esses ? — Je suei de vai z'Avaize (ce qu'un philologue étranger à nos patois avait traduit par : Je suis de Vaise, à Vaise). — D'où es-tu ? — Je suis d'Avaize. » Cette préposition se retrouve dans le patois bourguignon. C'est à tort que Littré l'a rattachée à versus = *vers* : 1º dans *vai*(s), *i* est nécessairement le produit d'une gutturale ; 2º *r* final en patois, suivi d'une consonne en latin ne tombe pas ; aussi versus a donné en patois v*à*r(s).

[3] Au quatorzième siècle, chamí, forme encore conservée dans beaucoup d'endroits.

[4] Même observation que pour E fermé, page 35, note 1.

TABLE

FIN DE LA TABLE

ERRATA

Page 99. Par. 3', 2e ligne : Au lieu de *suivie d'une labiale*, lisez suivie du groupe *pl*, *bl*.

Quelques verbes du vx. ht. all. ont été, par lapsus, accentués sur la finale. L'accent doit être reporté sur le radical.

Page 12 3e ligne .. *Vos bons canuts*.. Tout l'alinéa est à supprimer.

11
A

Très Humble Essai

DE

PHONÉTIQUE LYONNAISE

PAR

NIZIER DU PUITSPELU

De l'Académie du Gourguillon

[pseud. of B. C. Tisseur]



Lyon
LIBRAIRIE GÉNÉRALE HENRI GEORG
65, RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 65

1885

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

JOSEPH PAGNON, Lettres et Fragments, avec une préface par Victor de Laprade, de l'Académie française ; 1 vol. in-12. Lyon, Coste. Place Bellecour, 8. — Prix 3 fr. 50

MARIE-LUCRÈCE ET LE GRAND COUVENT de LA MONNOYE, avec un plan en couleurs, par M. Vermorel ; 1 vol. in-8. Lyon, Meton, éditeur, rue de la République, 35. — Prix 7 fr. 50.

SOUVENIRS LYONNAIS, *Lettres de Valère* ; 2 vol. in-12. Lyon, Meton, éditeur, rue de la République, 35. — Prix 12 fr.

UN CHAPITRE DE L'HISTOIRE DE LA CONSTRUCTION LYONNAISE. *Benoit Poncet* ; in-8 de 80 p. Lyon, Henri Georg, rue de la République, 65, et Meton, rue de la République, 35. — Prix 6 fr.

UN NOËL SATIRIQUE EN PATOIS LYONNAIS, traduit et annoté ; in 8 de 72 p. Lyon, Henri Georg, rue de la République, 65, et Meton, rue de la République, 35. — Prix 6 fr.

LES OISIVETÉS DU SIEUR DU PUITSPELU, 1 gros vol. in-8, sur Hollande et Whatman, Lyon, Henri Georg, éditeur, rue de la République, 65. — Prix 20 fr et 25 fr.

Ouvrages épuisés :

LES VIEILLERIES LYONNAISES, 1 vol. in-8, sur Hollande.

LE TESTAMENT D'UN LYONNAIS AU XVII[e] SIÈCLE, in-8.

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL



